GILLES HENRY

Petit dictionnaire des mots qui ont une histoire

TEXTO

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein












Gilles Henry

PETIT DICTIONNAIRE DES MOTS QUI ONT UNE HISTOIRE

TEXTO

Collection dirigé par Jean-Claude Zyberstein

DATE DE PARUTION : 2012-02-02

EDITEUR : Tallandier

COLLECTION : Texto

ISBN : 978-2-84734-859-0

EAN : 9782847348590

Quatrième de couverture

Saviez-vous que le premier sandwich fut servi en 1762 à lord John Montagu, comte de Sandwich, qui souhaitait pouvoir manger sans quitter sa table de jeu ? Que bien avant Romain Duris, les pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle séjournaient dans des auberges espagnoles où l'on croisait déjà de très nombreuses nationalités ?
Notre vie quotidienne est ainsi truffée de mots dont le nom interpelle. Qu'ils aient pour origine le patronyme de leur inventeur ou d'un personnage mythique, tels Joseph Guillotin et sa guillotine, Charles Sax et le saxophone et même la déesse Europe, ou qu'ils proviennent d'un lieu comme le temple Juno Moneta où se frappait la monnaie à Rome ou la ville de Bougie en Algérie d'où on importait la cire des chandelles, ce sont autant d'invitations à voyager dans le temps et dans l'espace.
Livre d'histoire passe-temps classé par thèmes, mais aussi utile pour une meilleure connaissance du langage, le Petit Dictionnaire des mots qui ont une histoire - près de six cents - associe le savoir, l'humour et l'histoire.

Quelle est l'origine des mots que nous utilisons tous les jours ? L'usage de certains mots du langage courant nous semble tout à fait banal. Cependant, leur origine l'est souvent nettement moins : une simple persienne s'ouvre à l'horizon de la lointaine Perse, un vieux parchemin nous invite à retrouver les chemins de l'antique cité de Pergame, Ambroise Calepino ne pouvait se douter que pour avoir publié un dictionnaire de langue latine en 1502, son nom définirait quelques siècles plus tard un banal carnet de notes, un calepin...

Le Petit Dictionnaire des mots qui ont une histoire est une véritable invitation à voyager dans l'espace et dans le temps.

L'éditeur en parle

Les points forts : Recensant près de six cents mots tirant leur origine d'un nom de personne, de dieu, de ville ou de pays, cet ouvrage rappelle des mythes et des divinités oubliées, des conquêtes ou des inventions, des personnages célèbres ou de simples inconnus. Livre d'histoire passe-temps, adoptant un classement thématique (caractères, comportements, loisirs...), utile pour une meilleure connaissance du langage, Petit Dictionnaire des mots qui ont une histoire associe le savoir, l'humour et l'histoire.

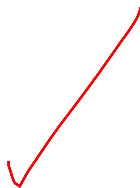
Biographie de Gilles Henry

Gilles Henry est un écrivain et historien français. Il est trois fois lauréat de l'Académie française, lauréat de la Société des gens de lettres et élu à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont chez Points Seuil : L'Habit qui fait mouche (reprise du Petit Dictionnaire des phrases qui ont fait l'Histoire, Tallandier, dernière éd grand format : 2003) et L'Habit ne fait pas le moine (reprise du Petit dictionnaire des expressions nées de l'histoire, dernière éd Grand format : 2003).

TABLE DES MATIÈRES

À Alain Decaux,
qui m'a ouvert les chemins de l'Histoire ;

À Michel de Decker,
qui m'y accompagne...



INTRODUCTION

Ouvrons ce Dictionnaire par un clin d'œil à Boris Vian, Raymond Queneau et Georges Perec, grands amoureux des mots et que nous saluons avec ce texte :

Manœuvrant *l'espagnolette* de la *persienne* de ses doigts jaunis par la *nicotine*, l'*assassin* pénétra dans la pièce que seul un *quinquet* éclairait, Sous son manteau *raglan* en *tweed*, sa chemise en *oxford* et son *shetland*, il dissimulait trois armes, un *colt*, un *pistolet* et une *baïonnette*.

Il était venu par le train (on n'était plus au temps des *fiacres*, *berlines*, *landaus* ou *phaétons)*, utilisant d'abord une *micheline*, puis un *pullman* et, depuis la gare, avait longtemps arpenté le *macadam* avant de se décider ; il n'était pas tranquille : sa main blessée par les crocs d'un *doberman*, un vrai *molosse*, hâtivement pansée avec une bande *velpeau*, le faisait souffrir et ses pieds étaient trop serrés dans ses *godillots*. Sûr ! Si un message en *morse* était diffusé, il serait *bon comme la romaine* pour le *corbillard*.

Du dehors, lorsqu'il était dans la *vespasienne*, il avait pu voir les deux *mansardes* de la maison. Sans être *cabotin*, il était certain de son fait : il était *pauvre* comme *Job*, ses poches étaient vides de *monnaie* (pas un *florin* ou un *liard)* et ce n'est pas en jouant à la *bourse* qu'il décrocherait de sitôt le *mécène* dont il rê-vait. C'était pour le moins une *lapalissade* !

Les murs étaient tendus de *damas*, *d'indienne*, de *satin* et de *madras*. Il prit son *calepin* et nota les objets ; au-dessus d'une *ottomane* et d'une *athénienne* une étagère avec des *faïences* et une série de *mazagrans* ; dans la bibliothèque, des *parchemins*, des romans, un *gotha*, une *bible* et de nombreux ouvrages reliés.

— Un conservateur de *musée*, sans doute !soupira-t-il.

Près du téléphone gisait un vieux *bottin* ; à côté, un *barème* et des *bristols* écornés. Au mur étaient accrochés divers objets : un *saxophone* (son *violon d'Ingres* !), un *daguerréotype* représentant une *draisienne* ainsi qu'un *poulbot* et une série de photographies sur les *montgolfières*, des dessins de *zeppelin* et de *tilbury*, une carte de *l'Amérique* et de l'*Océanie*. Sur le bureau, un *maroquin* supportait un *massicot* ancien et des marionnettes posées en *rang d'oignons*.

S'éclairant à la *bougie*, l'homme passant devant la volière où voletaient un *bengali* et un *canari*, s'approcha du compteur électrique : aucune alarme, l'installation était de 20 *ampères*, consolidée au *chatterton* et fonctionnait sur 110 *volts*. Rassuré, il se dirigea vers la table, tout en manipulant sa *lavallière* et découvrit le repas sorti du *frigidaire* : viande à la sauce *béchamel*, *hachis parmentier*, *sandwich* au beurre *pasteurisé*, voisinaient avec des *madeleines*, un *savarin*, des *pralines*, des *reine-claudes* et une *pêche melba*. Une bouteille de *bourbon* côtoyait du *kir* et du *moka*. Des fleurs ornaient la table : *bégonias*, *dahlias*, *pétunias*, *zinnias*.

Délaissant les alcools - il aurait préféré un *grog* - il se servit un verre de *pinard* manifestement *chaptalisé.* Dégoûté, l'homme alla vers le *robinet*, se lava les mains puis jeta son verre dans la *poubelle.* Il s'apprêtait à rafler une *topaze*, quand le bruit d'un moteur *diesel* se fit entendre dans la rue.

L'homme (qui *n'était pas sorti de la cuisse de Jupiter)* s'enfuit, passa devant une *colonne Morris* et sa *silhouette* se fondit bientôt dans la nuit.

G. H.

Le *Petit Dictionnaire des mots qui ont une histoire* n'est ni un ouvrage d'étymologie ni un livre exhaustif. Il présente par thèmes : les caractères, les types physiques, le quotidien, le temps, les armes ou l'argent ; la pénétration de notre vocabulaire par des mots dont l'origine est soit un lieu : un pays, une ville, soit un nom de personnage : dieux de la mythologie, empereurs, rois, conquérants ou simples acteurs ou inventeurs.

Le propos de notre dictionnaire est de divertir le lecteur, de le faire voyager dans l'espace et le temps par la magie des mots.

CHAPITRE 1. CARACTÈRES, COMPORTEMENTS ET SITUATIONS

La Bruyère, dans ses « Caractères », s'intéresse aux ouvrages de l'esprit, au mérite personnel, aux femmes, à la société ; il n'est jamais meilleur qu'en décrivant l'homme, le trouvant faible et inconstant ; l'homme voit le bien mais fait le mal... Il est inévitable que l'humeur, la beauté, la force, la drôlerie, le tempérament, le mode de vie, le caractère, le rôle social, façonnent notre vocabulaire constitué par les noms qu'ont portés des hommes et des femmes, des villes ou des pays, des héros de la mythologie ou de la création littéraire et artistique.

Cela est vrai autant pour les caractères et les types physiques que pour les comportements individuels et collectifs.

Ainsi l'acariâtre doit son nom à un évêque ou un abbé Acaire du IXe siècle ; le cabotin est à l'origine un bonimenteur et marchand ambulant du temps de Louis XIII, habile à vanter ses flacons ; le chauvin vient soit de la réalité (il serait né à Saint-Jean-de-Luz), soit de la fiction théâtrale : dans Le *Soldat Laboureur* de Scribe, on trouve un Nicolas Chauvin, blessé dix-sept fois sur le champ de bataille et ne laissant jamais passer une occasion d'encenser l'Empereur.

Ainsi l'esclave est un lointain descendant des peuples slaves (Hongrois battus par Otton Ier le Grand) battus et vendus après la défaite de l'an mille ; le gogo était un personnage d'une pièce popularisée par Frédérick Lemaitre, intitulée La *Famille Gogo*, dans laquelle se trouve le type du bourgeois peu éclairé, crédule et niais que l'on berne facilement.

Une lorette est une femme de petite vertu parce qu'au cours du XIXe siècle, un certain nombre de femmes galantes habitaient dans le quartier de Notre-Dame-de-Lorette, et un olibrius - un original, un excentrique, un importun - doit son nom à un préfet d'Orient qui voulut forcer sainte Marguerite à abjurer sa religion nouvelle.

Que l'on dise de quelqu'un : « c'est un casanova », on le doit à l'aventurier italien qui parcourut l'Europe en jouant. Que l'on parle d'un bougre ou d'un bobèche, on se référera à un ancêtre bulgare et à un modeste fils de tapissier devenu « titi » parisien.

De l'épicurien au machiavélique, on passe d'un prolixe philosophe de l'an 341 av. J.-C, au Florentin Machiavel ; quant aux femmes traitées de messalines ou de vestales, l'appellation est d'origine romaine ; Messaline était la femme de l'empereur Claude et Vesta la déesse du foyer domestique chez les Anciens.

Certains ont parfois des rôles ingrats, on les voit mentor, mouchard ou pipelet : Mentor était l'ami fidèle d'Ulysse, chargé de l'éducation de son fils Télémaque ; Antoine de Mouchy traquait les calvinistes avec des

espions à sa solde ; « monsieur Pipelet » était concierge dans *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue.

Si vous êtes pris de panique, vous en appellerez au dieu Pan qui poursuivait les nymphes avec une excitation non dissimulée alors que si vous commettez un lynchage, vous évoquerez un planteur virginien du nom de John Lynch qui, en 1780, devant les troubles de la guerre d'Indépendance, institua un tribunal fort répressif.

Un regard chiffré sur l'origine des mots de ce chapitre montre l'importance de la mythologie et également de la France (une trentaine), l'Italie, l'Espagne, la Grèce, l'Angleterre, l'Autriche, la Hongrie, Israël et le Moyen-Orient figurent parmi les pays d'origine.

En tout une quarantaine d'hommes, une dizaine de femmes, dieux, rois, animaux, villages, sans oublier les noms sortis de la création littéraire, théâtrale ou artistique.

ACARIÂTRE. Il existait, au VIIe siècle, un évêque à Noyon du nom d'Acaire (ou Achaire), également installé à Tournai ; il mourut en 639 et ses reliques passèrent pour guérir la mauvaise humeur. À la vérité, il est peut-être confondu avec Acaire, deuxième abbé de Jumièges, dont le corps fut transporté à Haspres au IXe siècle.

Quoi qu'il en soit, saint Acaire était réputé pour guérir les dérangements d'esprit et le premier sens d'acariâtre

fut « privé de raison » ou qui « s'entête dans une idée déraisonnable ».

La prononciation du mot le rapprocha de celle d'un autre mot, aigre, et petit à petit l'alchimie du vocabulaire finit par transformer acariâtre et par lui donner le sens d'hargneux, déplaisant et tyrannique. Si le « mal aquariastre » est signalé en 1493, celui d'humeur aigre est relevé en 1524, dans *Le Pionnier de Seudre*, et le Dictionnaire de l'Académie a accueilli acariâtre en 1798.

ALIBORON. L'ellébore était dans l'Antiquité une plante employée pour traiter les maladies nerveuses et guérir la folie ; en ancien français, aliboron.

Au IXe siècle, l'irlandais Jean Scot travaillait à un commentaire sur Martianus Capella, en latin bien entendu, et commit un contresens, prenant le nom de la plante ellébore pour le nom d'un philosophe de la même secte que Carnéade, et qualifié de Maître Aliboron.

Il est certes difficile d'expliquer le passage du sens de philosophe à celui d'un personnage qui sait tout et ne fait rien et les hypothèses sont diverses.

Mais après tout, peut-être le petit grain de folie que délivre l'ellébore suffit pour atteindre ce personnage habile à tout faire, cité dès 1440. Pourtant, certains tiennent à une autre explication, le philosophe mentionné plus haut ayant pu être un Arabe du nom de Al-Biruni dont le nom aurait facilité la confusion.

Depuis longtemps, les fabulistes - et le bon La Fontaine le premier - ont mis tout le monde d'accord en octroyant un autre rôle à « Maître Aliboron », dorénavant... un âne ; Sarazin, en 1654, a confirmé ce sens.

AMAZONE. François Pizarre (né en 1475) partit pour l'Amérique en 1509, son tempérament cupide et cruel lors de la conquête du Pérou allait lui valoir le surnom de *grand marquis.*

Il était accompagné de François Arellana, qui ne lui cédait en rien sur ce sujet. Ce dernier découvrit un fleuve immense —appelé Guiena - dont il remonta le cours jusqu'à son embouchure.

Pendant cette expédition, Arellana dut combattre des adversaires inattendus : des femmes, armées et pugnaces comme des hommes. Il les baptisa du nom d'Amazones, en souvenir des guerrières de la mythologie grecque, que le vocabulaire avait accueilli avec ce sens, dès 1246. Dorénavant, le fleuve Guiena allait s'appeler le fleuve des Amazones et plus simplement l'Amazone. C'était vers 1564.

AMPHITRYON. Prince thébain, fils d'Alcée et d'Astydamie, petit-fils de Persée, Amphitryon devint l'époux d'Alcmène, mais dut bientôt partir pour la guerre, en bon général qu'il était.

Zeus, amoureux d'Alcmène, trouva un moyen pour obtenir les faveurs de la belle : il prit les traits d'Amphitryon. Alcmène ne s'aperçut de rien ; sa vertu n'avait pas à en être offensée.

De cette union naquit un certain Héraklès, le plus célèbre des héros grecs, connu des latins sous le nom fameux d'Hercule.

Bien sûr, le théâtre s'est emparé du personnage, depuis Plaute jusqu'à Giraudoux (trente-huit pièces différentes recensées) mais c'est à Molière que l'on doit d'en avoir défini le sens actuel dans son *Amphitryon*, donné en 1668. Sosie, qui est le serviteur d'Amphitryon, célèbre la victoire de son maître lors d'un festin réunissant les héros, après que Zeus-Jupiter eût dévoilé son identité et son rôle. Il lui suffit de dire : « Le véritable Amphitryon est l'Amphitryon où l'on dîne » pour que le sens en fut déterminé.

ASSASSIN. Au Xe siècle vivait sur les territoires de l'Égypte, de la Syrie et de la Perse, une secte de musulmans dissidents, appelés Ismaélites. Un de leurs chefs, Hassan-ben-Sabbah-Homairi, conçut d'utiliser leur fanatisme à son profit exclusif. En 1090, il réussit à s'emparer d'une forteresse persane et, pour se protéger, s'entoura de sicaires qu'il s'attacha d'une manière tout à fait particulière.

En effet, il leur fournit un breuvage préparé avec du chanvre indien qui procurait aux intéressés une voluptueuse ivresse. C'était le haschisch ; bientôt, on surnomma les hommes du terme de haschischins et comme le mot n'était guère facile à prononcer, il se corrompit en assassins.

La puissance des Assassins fut détruite par les Mongols en 1258 et le mot se fixa en 1300.

BOBÈCHE. Dans son excellent *Dictionnaire des inconnus*, Michel Dansel a raconté l'histoire de ce personnage dont le nom était certes connu dans la langue, mais pour une autre raison : une bobèche étant un petit disque de métal qui, adapté à un chandelier, l'empêche de couler.

La vie de Bobèche nous fait entrer dans le monde des bouffons, des pitres ou joueurs de parade. Fils d'un tapissier du faubourg Saint-Antoine, Jean Antoine Anne Mandelart naquit en 1791 ; devenu familier des quartiers populaires il rencontra, boulevard du Temple, un garçon de son âge, nommé Auguste Guérin. Espiègles et farceurs tous les deux, ils décidèrent de se donner un surnom : Bobèche et Galimafré. Bientôt, ils se poussèrent parmi les comédiens du Boulevard et, en 1804, recevaient grand accueil.

Mandelart, surnommé Bobèche, paraissait revêtu d'une veste jaune, d'une culotte rouge, chaussé de bas bleus, coiffé d'une perruque rousse à queue rouge enrubannée, surmontée d'un lampion sur lequel était fixé un papillon.

En véritables titis parisiens, Bobèche et Galimafré connurent le succès qui ne cessa de grandir pendant le Premier Empire. La Restauration de 1814 les détourna de leurs grimaces et pitreries ; Galimafré se retira, finit ses jours à Montmartre, pendant que Bobèche essayait vainement de rester à l'affiche. Il termina sa vie dans l'anonymat le plus total, mais laissa le souvenir de son

esprit gouailleur ; le mot bobèche entra dans le langage courant en 1836.

BOUGRE. Les Bulgares sont un peuple d'origine tartare qui envahit l'est de l'Europe au Ve siècle et qui se mêla ensuite à diverses tribus slaves pour former un État.

Longtemps en lutte avec les Turcs, les Bulgares ne se sont affranchis de leur domination qu'en 1908. La république de Bulgarie a été établie à la suite du référendum de 1946.

À l'origine, les Bulgares - en bas-latin Bulgarus - étaient nommés boulgres ou bougres. Ce dernier mot connut une grande vogue lorsque certains hérétiques, que l'on assimilait aux Albigeois (cette secte religieuse qui se répandit en Allemagne, Flandre, Italie et dans le midi de la France du Xe au XIIIe siècle), se manifestèrent à nouveau. Le mot est cité en 1172.

On croyait que ces hérétiques se livraient à la sodomie et -forme probable de racisme - reçurent l'appellation de bougres. C'est Rabelais qui, en 1534, relança le mot.

BOVARY. Emma Bovary représente le prototype de la femme romanesque et sentimentale. Lassée par une existence par trop commune, ses passions la mèneront au suicide. Ce personnage est bien sûr créé par Flaubert en 1857. *Madame Bovary* fut l'objet d'un procès retentissant, assurant la renommée de son auteur et provoquant la naissance du bovarysme.

CABOTIN. Bien que l’existence de monsieur Cabotin soit incertaine, on admet que ce bonimenteur et marchand ambulant connut une certaine célébrité au temps du roi Louis XIII. Directeur de troupe, charlatan, il s’exhibait sur les places publiques, vendant des élixirs miraculeux et des remèdes universels.

À l’occasion, Cabotin procédait à quelque opération ou arrachait quelque dent cariée. Mais son véritable talent résidait dans l’art de vanter ses flacons, déclamant en vers ou en un boniment pompeux mais, en tout cas, faisant l’admiration des badauds.

Depuis cette époque on qualifie de cabotin l’artiste de médiocre qualité qui sollicite les applaudissements plus qu’il ne les mérite et, dans la vie courante, celui qui joue la comédie pour attirer l’attention du public. Même si cette origine est controversée et si monsieur Cabotin est somme toute hypothétique, le terme de cabotin est connu, avec certitude, depuis 1875, après avoir été signalé en 1807.

CARTÉSIEN. René Descartes, gentilhomme, né en Indre-et-Loire, à La Haye (aujourd’hui La Haye-Descartes) en 1596, était d’une famille poitevine. Élève des Jésuites au collège de La Flèche, il étudia les lettres anciennes, les mathématiques et la philosophie. De 1618 à 1629, il passa son temps à voyager et surtout à philosopher.

Descartes se réfugia en Hollande en 1629 et y développa une philosophie nouvelle ; son séjour ne fut interrompu que par trois voyages en France et de 1629 à

1649 il construisit sa doctrine avec la publication en 1637, à Leyde, du *Discours de la méthode* puis des *Meditationes de prima pbilosophia* en 1641.

Il subit les attaques des partisans d'Aristote, Jésuites français et ministres protestants de Hollande ; en 1642, le Sénat d'Utrecht défendit d'enseigner la doctrine cartésienne, méthode de connaissance basée sur une métaphysique posant la nécessité de Dieu et la rationalité de l'homme. Son *cogito, ergo sum* (je pense, donc je suis) fonda une logique absolue expliquant tout en termes de cause et d'effet.

En 1649, Descartes partit pour la Suède, invité par la reine Christine ; mais la rigueur du climat ne lui convint pas et il mourut d'une congestion pulmonaire à Stockholm, le 11 février 1650.

Quinze ans après sa mort, son œuvre était toujours l'objet d'âpres débats et commentaires, publiés en latin. La transcription latine de Descartes étant Cartésius, le terme cartésien fut appliqué à ses théories, avec une connotation sur l'implacable logique et la nécessaire rationalité qui ont donné l'impression que la théorie de Descartes refusait toute sensibilité, toute émotion, toute intuition.

C'est dans le commentaire d'un médecin de Caen, André de Graindorge, qu'apparut en 1665 le terme de cartésien ; celui de cartésianisme venant en 1667 et l'entrée des deux mots dans le Dictionnaire de l'Académie s'effectuant vers 1762.

CASANOVA. Fils d'acteurs, Jean Jacques Casanova de Seingalt naquit à Venise en 1725, commença des études de droit, s'intégra à la société vénitienne et connut très vite des intrigues amoureuses à scandale. Après un premier séjour en prison, il devint secrétaire du cardinal Acquaviva, mais de nouveaux scandales l'amenèrent à s'engager dans l'armée.

Ses voyages sont nombreux : Rome, Naples, Corfou, Constantinople ; ses métiers également : prédicateur, séminariste, abbé, magicien, violoniste.

Voyage à Paris. Retour à Venise. Prison. Évasion. Nouveau voyage à Paris. Tout va vite chez Casanova. À peine a-t-il le temps de connaître plusieurs femmes que ce sont autant de scandales ; en même temps, il crée la première loterie publique française (qui fonctionnera pendant soixante-quatorze ans).

Pays d'Europe. Aventures galantes. Écrits satiriques. Il devient agent secret... puis bibliothécaire du comte Waldstein, seigneur de Bohême. Sciences occultes, alchimie, publication de *Mémoires*, c'est un tourbillon. La mort seule l'arrêtera, à Dux, en Bohême, en 1798. Son nom, bien sûr, est passé à la postérité, comme synonyme de séducteur.

CASSANDRE. Ce nom qualifie un vieillard sot, personnage ridicule des anciennes comédies, berné par tous, y compris par ses enfants. Ce n'est toutefois pas ce cassandre qui nous intéresse ici, dont le terme est cité en 1798, mais le personnage féminin.

Dans la mythologie, Cassandre était fille de Priam, le roi de Troie et d'Hécube. Apollon lui avait donné le don de prophétie. Hélas, il fut trompé par elle !

Apollon, pour se venger, condamna Cassandre à n'être jamais crue dans ses prédictions. Captive d'Agamemnon auquel elle donna deux jumeaux, elle revint avec lui à Mycènes où elle fut tuée par Clytemnestre, la femme de ce roi, qui était fort jalouse. On compare parfois à Cassandre les gens clairvoyants mais dont on n'écoute pas les avertissements.

CATIN. Au XVIIe siècle le prénom Catherine était fort apprécié et on le donnait fréquemment comme surnom, de manière affectueuse ; des diminutifs en sont sortis et ont fini par former celui de catin dont, à partir de 1740, le sens s'est transformé pour désigner une femme de mœurs très dissolues.

CERBÈRE. Dans la mythologie gréco-romaine, Cerbère était le gardien des Enfers ; plus précisément il montait la garde à la porte de ces lieux. Né de l'union de deux monstres, Typhon et Echidna, Cerbère était un chien à trois têtes, dont le cou était hérissé de serpents. Il était établi au bord du Styx, le fleuve des Enfers. C'était un redoutable gardien, car son arme plus que dissuasive était ses dents, dont la morsure était empoisonnée.

Orphée, descendant aux Enfers pour ramener Eurydice, réussit à l'assoupir par les sons de sa lyre et Énée, selon Virgile, l'amadoua avec un gâteau de miel. Seul Héraklès parvint à l'enchaîner.

Malgré ces deux échecs, la réputation de Cerbère était redoutable et le sens d'un gardien à la sévérité intraitable se développa à partir d'une citation de Marguerite de Valois, en 1576. Par dérision, le sens s'est déplacé vers le gardien de la maison, qu'il soit portier, suisse ou concierge.

CHARLATAN. Que ce soit dans la région de Rome, de Florence, d'Alexandrie ou de Cunéo, les villages sont nombreux qui portent le nom de Cerreto ; l'un d'entre eux avait une particularité : ses habitants vendaient des drogues sur les marchés.

Bientôt, le cerretano fut un « crieur de marché » ou « imposteur » et à partir de 1668, le mot désigna celui qui, du haut de ses tréteaux, débitait ses drogues sur la place publique.

On désigne ainsi celui qui cherche à exploiter la crédulité d'autrui par un grand étalage de mots.

CHAUVIN. Augustin Scribe fut un auteur d'une extraordinaire fécondité : pas moins de trois cent cinquante pièces de théâtre sortirent de sa plume dont une intitulée *Le Soldat*

Laboureur. Cette pièce comportait un personnage qui se faisait remarquer par son enthousiasme militaire : Nicolas Chauvin, soldat de Napoléon et blessé dix-sept fois pour le servir !

Bientôt, le chauvin fut celui, patriote belliqueux, qui ne manquait jamais une occasion d'encenser Napoléon,

puis, vers 1843, celui qui professe un patriotisme exagéré.

Il convient de préciser que certains attribuent ce type de soldat patriote et naïf dans son exaltation - et dangereux par là - à un Nicolas Chauvin créé, non par Scribe, mais par Charles Cogniard, auteur avec son frère de féeries et de drames à succès... Quoi qu'il en soit, voilà un personnage du monde théâtral qui a su franchir le rideau rouge.

CICÉRONE. Guide qui montre aux étrangers les curiosités d'une ville.

De Marcus Tullius Ciceron, 106-43 av. J.-C., homme politique et écrivain, dont le nom est alors employé ironiquement.

CORNÉLIEN. Pierre Corneille est né à Rouen en 1606, d'une famille de robe, si bien qu'il devint avocat en 1628, malgré sa timidité. Peu après, il commençait une carrière dramatique avec *Mélite*.

Auteur à la mode, distingué par Richelieu, il ne sut pas flatter les grands et fut éloigné. Qu'importe, il composa en 1636 *Le Cid*, immense succès, puis donna trois autres chefs-d'œuvre : *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, tout en restant un bon bourgeois de Rouen.

Père de six enfants, il entra à l'Académie française en 1647 et fut pensionné par le roi ; ses pièces ; alors inégales et irrégulières, furent loin de lui assurer la même renommée qu'auparavant. La fin de sa vie fut triste, car

ayant quitté Rouen pour Paris, il ne trouva que déboires dans la capitale, vit deux de ses fils mourir, pendant que Racine glanait les succès, à son tour. Il s'éteignit en 1684. Le théâtre de Corneille est psychologique, le drame est dans l'âme des personnages, les mouvements les portent à leur plus haute expression morale.

C'est à Voltaire que l'on doit d'avoir créé l'adjectif cornélien, qui devait faire fortune pour qualifier ce qui fait triompher le devoir sur la passion. Le devoir et la passion : oui, le débat cornélien est là !

DANTESQUE. Né en 1265 d'une famille noble et fortunée, Dante Alighieri (dans l'ordre, le prénom et le nom) fut tôt orphelin de père et fut éduqué par sa mère.

Il étudia le latin et les œuvres classiques, ainsi que l'histoire, la philosophie, la physique, l'astronomie, la peinture et la musique. À l'âge de neuf ans, il s'éprit d'amour pour une enfant comme lui, Brice Portinari, et cela dura jusqu'à la mort de cette dernière, en 1290. Des sonnets, des ballades et des « canzoni » lui furent alors inspirés.

Marié en 1294, il fut un des six prieurs de la République de Florence, maïs les problèmes politiques le firent condamner à l'exil ; il séjourna à Bologne et Padoue, peut-être à Paris, puis à Ravenne où il mourut en 1321.

De son œuvre, c'est bien entendu *La Divine Comédie* qui fît son renom : cent chants racontant les visions du poète guidé par Virgile à travers les cercles de l'enfer

puis au-delà, à travers le purgatoire. On attribue à Zola d'avoir utilisé en 1834 le mot dantesque dans le sens de terrifiant, grandiose, pour la première fois ; pourtant, la correspondance de Lamartine donne, quatre ans auparavant, le terme avec ce sens d'effroyable, d'inouï, de sublime.

Quoi qu'il en soit, il aura fallu cinq cents ans pour que le mot trouve sa place. Un enfer.

DAUPHIN. Le titre de dauphin était à l'origine porté par les comtes du Viennois, particulièrement par Guigues V, qui vivait au XIIe siècle. La raison ? Le dauphin que Guigues avait sur son écu (d'or, au dauphin d'azur, allumé, lorré et peautré de gueules).

En 1343, Humbert II, dauphin du Viennois sans enfants et endetté, vendit ses États à Philippe VI, à condition que les fils aînés des rois de France prendraient le titre de dauphin. Le futur Charles V, fils de Jean le Bon, fut le premier Capétien à porter ce titre, recevant l'investiture en 1349.

En littérature, on désigne sous le nom de *Édition à l'usage du Dauphin* un recueil de classiques grecs et latins à l'usage effectif du Grand Dauphin, le fils de Louis XIV. Mais, par extension, le terme qualifie toute collection expurgée destinée aux enfants. Le langage courant en a fait un synonyme d'héritier.

DON JUAN. La vie aventureuse d'un seigneur espagnol est à l'origine de ce personnage de théâtre. Don Juan Tenorio vivait à Séville au XVIe siècle et se rendit cé-

lèbre par ses débordements, tuant le commandeur Ulloa dont il avait enlevé la fille.

La légende raconte aussi qu'attiré une nuit dans le couvent de Saint-François, où se trouvait le tombeau du Commandeur, il aurait insulté sa victime et serait mort mystérieusement.

Au début du XVIIe siècle, Tirso de Molina porta la légende au théâtre dans sa pièce El Burlador de Sevilla y el Convivado de piedra (Le Séducteur de Séville et l'invité de pierre).

Ce fut ensuite le tout de Dorimond et Villiers qui intitulèrent la pièce *le Festin de pierre.* Enfin, en 1659, ce fut Molière, dans *Don Juan ou le festin de pierre*, trente-cinq ans après Tirso de Molina.

Si Stendhal cita « les vrais don juan » dès 1822, il semble que le sens actuel se soit fixé en 1840, Gérard de Nerval, pour sa part, créant le terme don juanesque dans son *Voyage en Orient*, qui date de 1851

DON QUICHOTTE. Alonso Quijano, dit « le bon », naquit gentilhomme campagnard. Cet authentique personnage commença à vivre à l'âge de cinquante ans, « sec de corps et maigre de visage, fort matineux et grand amateur de chasse ».

En lui se ranima le souvenir de certain amour de jeunesse que son imagination s'empressa d'idéaliser : c'était Dulcinée, la dame de ses rêves, de laquelle il se mit brusquement en quête. Alors, sa triste figure d'halluciné, sa maigre carcasse et ses armes d'un autre âge contribuèrent à magnifier le mythe de l'homme aux

sentiments pleins de noblesse et d'humanité. D'autant plus que son compagnon, Sancho Pança, était d'un caractère diamétralement opposé.

Miguel de Cervantès Saavedra écrivit son chef-d'œuvre entre 1605 et 1615, sous le nom de *Don Quichotte de la Manche* et si Don Quichotte est cité en 1631 par le poète Saint-Amant, il fallut attendre 1878 pour voir l'entrée du mot dans le Dictionnaire de l'Académie. Depuis longtemps le Don Quichotte redresseur de torts, chimérique et généreux, était devenu un grand héros populaire.

DRACONIEN. Au VIIe siècle av. J.-C., à Athènes, six spécialistes étaient chargés de rédiger et de publier la loi pénale. Parmi eux se trouvait le nommé Dracon.

Vers 621, il rédigea, selon Aristote, un véritable code pénal. Ses lois étaient impitoyables, car pratiquement tous les actes qualifiés de crimes étaient sanctionnés par la peine de mort ! Même la simple oisiveté était l'objet d'une telle sentence.

L'élan était donné et le mot draconien fut inscrit en 1796 dans un *Vocabulaire de la langue française.* Mais pour lui également, le règlement fut draconien : il ne parvint à entrer dans le Dictionnaire de l'Académie qu'en 1878.

ÉGÉRIE. Le roi romain Numa Pompilius possédait une nymphe, nommée Égérie ; elle se trouvait dans les bois

d'Aricie et recevait le roi Numa, la nuit de préférence, car leurs entretiens étaient plutôt secrets.

Il y avait donc des rendez-vous nocturnes et une grotte où l'on faisait des prières.

Mais l'histoire est cruelle, même pour les rois de Rome ; Numa mourut.

Égérie en eut tellement de chagrin qu'elle versa beaucoup de larmes, tant, que Diane finit par la transformer en fontaine.

C'est en 1850 que le nom d'Égérie fut utilisé pour la première fois comme nom commun au sens d'inspiratrice. Mais si l'on pense qu'Alfred de Musset en est légitimement le « créateur », il faut noter que Balzac avait utilisé le terme, dès 1846, dans son ouvrage sur les comédiens.

ÉPICURIEN. Né à Athènes en 341 av. J.-C., d'une famille noble, Épicure fut un philosophe prolixe : pas moins de trois cents volumes, dont malheureusement seules trois longues lettres nous sont parvenues.

Cela a été suffisant pour la connaissance de sa doctrine, vulgarisée dans les écrits de ses disciples : Diogène Laërce et Lucrèce.

Cicéron contestait cette philosophie, qui proposait comme but le Souverain Bien et comportait une attaque en règle contre les croyances religieuses, dressées partout comme une barrière entre l'homme et le bonheur.

Pour autant, la morale d'Épicure n'était pas une morale athéiste, les dieux devant être honorés.

Épicure, expatrié à Samos puis revenu à Athènes, mourut dans cette ville en 270 av. J.-C. Son succès était considérable et sa doctrine ou celle de ses adeptes, les Épicuriens, devint l'Épicurisme. Il semble que ce soit en 1587 qu'apparut la mention du terme épicurien, dans un ouvrage de Cholières. Le Dictionnaire de l'Académie l'accueillit en 1798.

ESCLAVE. Othon le Grand (ou Otton Ier), fils d'Henri l'Oiseleur, vécut de 912 à 973. Il devint roi de Germanie en 936 et réprima alors les révoltes des grands vassaux, avant d'arrêter les Hongrois près d'Augsbourg en 955. Après être intervenu en faveur de Louis d'Outremer, en France, il défendit le pape Jean XII contre Béranger, roi d'Italie. Il fut couronné empereur, mais échoua dans ses tentatives pour enlever l'Italie méridionale à Byzance.

C'est particulièrement lors de ses combats contre les Hongrois que l'on parla des vaincus ; en effet, il s'agissait de peuples slaves ; on les appela Slaves ou Esclavons ; ils furent vendus, comme c'était la coutume, après leur défaite.

Les Esclavons ayant été vendus, le terme d'esclave se fixa dorénavant sur celui qui perdait sa liberté, qui était dominé et assujetti à un autre homme.

En 1175, sainte Maure fait mention d'esclaves, un mot accepté dans le Dictionnaire de l'Académie en 1696.

FARAMINEUX. Il existait un animal fantastique, une bête fabuleuse et féroce du nom de Faramine (c'est du moins l'opinion de certains auteurs), signalée en Bretagne et en Bourgogne. De ce nom sortit le terme faramineux qui caractérise aujourd'hui ce qui est stupéfiant, inouï et merveilleux.

GOGO. Frederick Lemaitre, acteur né au Havre en 1800, créa des rôles primordiaux du théâtre romantique et Paul de Kock, romancier particulièrement fécond - pas moins de trois cents volumes - ont au moins un point commun. C'est en effet grâce à eux que fut popularisée une pièce de Benjamin Autier, Saint-Amand et Frédérick Lemaitre, intitulée *Robert Macaire*, suivie de *La Famille Gogo*, de

Paul de Kock où Gogo est le type du bourgeois peu éclairé, crédule et niais, qui se laisse facilement berner. Preuve de son succès, le mot gogo est entré au Dictionnaire de l'Académie en 1932.

GUIGNOL. Certains avancent que les marionnettes, poupées animées ou guignols, sortes de polichinelles, sont venues initialement de Chine. Mais celles que nous connaissons sont à l'origine italiennes.

Un Lyonnais, Laurent Mourguet, installa rue Noire à Lyon, en 1795, un théâtre de poupées inspiré par les pupazzi italiens, dont l'un s'appelait Guignol ou Chignol. Avait-il un charme particulier ? Il eut en tout cas beaucoup de succès. En raison de son nom ? Peut-être, car Guignol était le nom d'un canut lyonnais ami de

Mourguet, comme d'ailleurs Gnafron, ami de Guignol. Son costume devait plaire également : petite veste courte, de serge bleue, bordée de rouge. Mauvaise tête mais bon cœur, Guignol jouait des tours à tout le monde, particulièrement aux représentants de l'ordre et c'est pour cela aussi que le succès se développa : un sentiment populaire s'exprimait là.

En 1848, le théâtre de Guignol était à son apogée, et le mot se fixa alors ; mais, très vite, il retomba et en 1856 ne désignait plus qu'une marionnette ou un personnage ridicule faisant le clown.

Enfin, une confusion s'établit en 1900, en raison du *Grand-Guignol*, théâtre de Paris qui représentait des scènes de tragique terrifiant, appelées grand-guignolesque, donnant un tout autre sens au pauvre Guignol.

HARPAGON. C'est en 1668 que Molière créa *L'Avare*, sujet emprunté à *La Marmite*, une comédie de Plaute, mais dont le sieur Poquelin a su tirer le meilleur parti.

Pour l'intrigue, les choses sont simples : Harpagon - l'Avare - veut marier son fils Cléante à une riche veuve et sa fille Élise à un homme mûr qui la prendrait sans dot. Quant à lui, il souhaite épouser une brave servante, Marianne.

Seulement, Élise aime Valère et Cléante rêve d'épouser Marianne. Ce sont des obstacles ? Pas pour Harpagon, obstiné, dont le comportement va être souvent à la frontière du tragique, ce que Goethe a bien montré.

Harpagon, homme déjà riche, désire cependant accroître, encore et toujours, sa propre fortune. Rien ne vaut un bel écu... qu'on peut s'approprier. Ce profil d'un homme âpre au gain, et surtout d'une immense avarice, fit que le nom d'Harpagon qualifia le type de l'avare. Le mot était catalogué comme tel en 1696 et entra au Dictionnaire de l'Académie en 1878.

HARPIE. Les Harpies étaient des êtres fabuleux personnifiant les tempêtes ; leur père était Poséidon et leur mère la Terre ; les principales se nommaient Aello, Ocypété et Céléno, que l'on regardait comme les messagères du maître des dieux : on les appelait les chiennes de Zeus. Elles avaient un visage de femme, un corps de vautour, des ongles crochus et des ailes. N'était-ce pas l'illustration d'une personne avide et rapace et de la femme acariâtre et criarde que recouvre aujourd'hui le terme harpie ?

HERMÉTIQUE. Thot était un dieu égyptien qui, dans le mythe d'Osiris, était le conseiller de ce dernier, puis le protecteur d'Horus, aidant à la résurrection ; il présidait aux sciences et on lui attribuait des ouvrages encyclopédiques sur la religion et la science de l'ancienne Égypte.

Les Grecs lui donnèrent le nom d'Hermès Trismégiste, « Hermès trois fois très grand » ; on désigna sous le nom de Livres d'Hermès Trismégiste des ouvrages probablement composés au IIIe siècle par des néoplatoniciens, adeptes des idées religieuses égyptiennes. De

là découla le nom donné par les alchimistes à l'auteur - légendaire - de leur art, c'est-à-dire ayant rapport à l'alchimie, à la connaissance de la transmutation des métaux et de la médecine universelle, réservée aux seuls initiés.

Par extension, est hermétique ce qui est obscur et dont le sens paraît réservé aux initiés, mais aussi ce qui est parfaitement fermé, à l'image de ce vase permettant une fermeture totale, grâce à une invention d'Hermès Trismégiste.

HOMÉRIQUE. C'est la tradition qui a donné à Homère, le plus célèbre des poètes grecs, auteur de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, ce nom universel. Toute l'Antiquité a cru en son existence, Hérodote précisant qu'il vécut quatre siècles avant lui, vers l'an 900 av. J.-C.

Pas moins de sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir vu naître Homère : Smyrne, Chios, Colophon, Salamine, Rhodes, Athènes et Argos.

La même tradition rapporte qu'Homère, devenu vieux, aveugle et pauvre, errait de ville en ville en chantant ses poèmes et qu'il mourut à Ios, où un tombeau lui fut élevé. *L'Iliade*, connue de l'Antiquité classique, est une épopée en 24 chants et 15 693 vers, racontant les effets funestes, pour les Grecs, de la colère d'Achille lors du siège de Troie.

Quant à *L'Odyssée*, c'est le récit des aventures d'Ulysse, après la prise de Troie, de son retour à Ithaque et de la conquête qu'il est amené à faire de son

propre royaume. Dans ce cycle gigantesque d'aventures, Homère prête aux dieux, dans *L'Iliade*, un rire énorme, devant les infortunes d'Héphaïstos, un rire qui allait être ensuite qualifié de... rire homérique, ce qualificatif s'appliquant par ailleurs à toutes choses présentant un caractère d'énormité.

JACOBIN. Des religieux de l'ordre de Saint-Dominique - les Dominicains - bâtirent leur premier couvent (à Paris) près de l'église Saint-Jacques. Ce nom se prononçant Jacobus en latin, l'habitude vint d'appeler ces religieux des Jacobins. Le terme désignait donc tous les religieux et religieuses qui suivaient la règle de saint Dominique. Survinrent les événements de 1789. À Versailles, les députés patriotes de l'Ouest virent s'agréger à eux d'autres membres des États Généraux ; d'un club breton, on passa à un mouvement plus large.

En octobre, le club fut transféré à Paris avec l'Assemblée au « couvent des Jacobins Saint-Honoré », c'est-à-dire dans le couvent ci-dessus. Le groupe devint alors la « Société des amis de la Constitution séant aux Jacobins ».

Par simplification, on parla du club des Jacobins, qui prônait une égalité absolue ainsi qu'une centralisation des pouvoirs, en opposition avec les « fédéralistes » girondins. Après avoir soutenu le Comité de Salut Public et Robespierre, la société fut définitivement dissoute en 1799.

Un jacobin est resté partisan de l'idée de centralisation et d'égalité rigoureuse de tous les citoyens ; ce fut

d'ailleurs à nouveau un grand débat, de concilier ces notions lors du vote sur la loi récente de décentralisation.

JACQUERIE. Jacques a depuis longtemps été donné comme surnom au paysan français et les expressions l'utilisant sont nombreuses. Ne dit-on pas un Jacques Bonhomme, Maître Jacques, faire le Jacques ou le maître Jacques ?

En 1358 éclata l'insurrection des Jacques, pendant la captivité de Jean le Bon en Angleterre. Étienne Marcel se rebella contre le Dauphin. Les paysans du Beauvaisis, du Laonnais, du Soissonnais, de Picardie et de Champagne, ulcérés par leur misère et les ravages occasionnés par les bandes armées, se soulevèrent également, non contre le Dauphin, mais contre les nobles. Guillaume Karle les menait et les violences s'exercèrent, plus contre les biens que contre les hommes. Étienne Marcel s'allia même à eux. Mais ils furent défaits par Gaston de Foix qui, avec l'aide de Charles le Mauvais, les extermina devant Clermont d'Oise. La jacquerie se termina par des exécutions en masse.

Dès 1369, on parla officiellement de jacquerie, mais le mot n'est entré au Dictionnaire de l'Académie qu'en 1878.

JANSÉNISTE. Le Jansénisme, dont le fondateur fut l'évêque d'Ypres Jansen, fut par deux fois, aux XVIIe et XVIIIe siècles, condamné par le pape. Ses adeptes passè-

rent pour des partisans de principes rigides et austères ; c'est en référence à cette image que l'on qualifie de janséniste une personne dont la rigueur est affectée.

JÉRÉMIADE. Parmi les quatre grands prophètes d'Israël, se trouvait Jérémie, qui vécut de 650 à 590 av. J.-C. Doué de qualités particulières il prophétisa les malheurs de la ville de Jérusalem, qui fut détruite par Nabuchodonosor.

De telles prédictions effrayèrent les Juifs qui, craignant les reproches de Jérémie, faillirent le mettre à mort. Il composa sur la ruine de Jérusalem de grands chants de deuil, qui furent appelés *Lamentations de Jérémie*.

Quant aux prophéties de Jérémie, elles annoncent la punition d'Israël, rejeté de Dieu en raison de ses crimes, ainsi que celle des peuples qui se laissent aller à adorer de faux dieux. Elles donnent également des précisions sur la vie même du prophète.

Voltaire semble avoir donné son essor à ce mot en l'utilisant vers 1738 dans *L'Enfant prodigue* ; la « prophétie » avait du bon, puisque le passage au dictionnaire suivit en 1762.

JÉSUITE. La Société de Jésus, fondée en 1539 par Ignace de Loyola, connut tout au long de son histoire difficultés et persécutions. Les principes de la « direction d'intention » ou de « la restriction mentale » furent dénoncés comme favorisant l'hypocrisie. Aussi qualifie-t-on de jésuite une personne passée maître dans l'art de l'intrigue et de la dissimulation.

JOBARD. Bien que l'on indique dans quelques ouvrages spécialisés que le mot est cité dès l'année 1161, on ne connaît rien de ce monsieur Jobard dont le nom, pourtant, est entré en 1839 au dictionnaire pour décrire un personnage niais et naïf, qui se laisse facilement duper. A moins que l'origine ne soit Job, patriarche biblique, symbole de l'homme frappé par le malheur.

JOCRISSE. Déjà, en 1587, Nicolas de Cholières, qui voulait s'essayer à écrire comme Rabelais, utilisa le nom de Jocrisse pour désigner le type du benêt, du sot, du ridicule. Dans son *Après-dînées*, Cholières écrivait : « *c'est dommage que vous n'avez nom Jocrisse, je crois qu'il vous ferait fort bon voir mener les poules pisser » (sic)* ». Le sens de nigaud en fut largement développé.

À la fin du XVIIIe siècle, un auteur comique spécialisé dans les vaudevilles, Dorvigny, écrivit Le *Désespoir de Jocrisse*, qui redonna quelque ardeur à l'utilisation du mot. Pour autant, un jocrisse était toujours un personnage falot et faible et il passa ainsi au dictionnaire, sans relief, en 1718.

JUDAS. La tribu de Juda était la plus nombreuse et la plus importante des douze tribus historiques du peuple d'Israël. Judas Iscariote était un des apôtres, le douzième ; il eut un sort bien peu envié. Né à Carioth, son nom était tout naturellement trouvé et il aurait pu le porter avec honneur. Hélas ! Il trahit le Christ et le vendit pour trente deniers.

Le baiser de Judas est tristement connu : selon le signe convenu pour désigner le Christ à ceux qui venaient se saisir de sa personne, Judas alla à lui, au jardin des Oliviers, et lui donna un baiser lorsque les prêtres arrivèrent. Pris de remords, Judas jeta l'argent et se pendit.

C'est dans la « *Chronique des Ducs de Normandie* » en 1175 que le terme de judas, au sens de traître, parait, devenant ainsi nom commun.

LACONIQUE. La Laconie est une ancienne contrée de la Grèce, occupée par les Doriens au XII[e] siècle av. J.-C. ; la capitale était Lacédémone (c'est aujourd'hui un département du Péloponnèse). Les habitants avaient pour habitude d'employer le moins de mots possible.

Être laconique, c'est utiliser un langage bref.

LADRE. Lazare était un pauvre hère rongé par les ulcères. Un autre Lazare était le frère de Marie et Marthe de Béthanie, ressuscité par le Christ. De ces deux personnages, un seul mot est venu qualifier, en 1694, le lépreux qui, au Moyen Âge, était un cadavre vivant : ladre. De cette acception est née le sens d'insensible, au propre comme au figuré, puis d'avare et de sordide.

LORETTE. Les femmes de petite vertu ont de tout temps eu leur quartier général ; importantes métropoles comme villes moins importantes connaissent le commerce de ces femmes, presque toujours victimes de tristes conditions sociales.

À Paris, au cours du XIXe siècle, un certain nombre de femmes galantes habitaient dans le quartier de Notre-Dame-de-Lorette. Bientôt, elles furent appelées des lorettes : c'était en 1841.

Et ce ne sont pas les Balzac, Flaubert et autres Goncourt qui se privèrent de leurs talents, au demeurant, semble-t-il, très appréciés.

LOUSTIC. Le mot allemand lustig désignait un bouffon attaché aux régiments suisses pour égayer les soldats loin de leurs foyers ; au XVIIIe siècle ces régiments pénétrèrent en France et le « lustig » suivit, toujours aussi gai pour dérider ses camarades enrégimentés.

Le bouffon du régiment devint loustic en 1759 et caractérise celui qui amuse les autres par ses facéties.

LUTIN. Neptune était le dieu de la mer. Son nom s'est altéré en netun, puis nuitin, enfin luitin, qui qualifiait - sans que l'on comprenne clairement comment - une espèce de démon malicieux venant tourmenter les vivants pendant leur sommeil.

Le mot lutin, fixé en 1694, désigne une personne extrêmement vive et espiègle.

LYNCHAGE. John Lynch serait né en 1736, en Virginie, où s'était établi son père, émigré irlandais.

Devenu planteur aisé et honorable, il prêta serment en 1766 dans le comté de Bedford récemment créé, afin d'en devenir le juge de paix.

Il participa activement aux événements qui précédèrent la naissance des États-Unis : anti-Anglais, il prit d'abord part à la guerre d'Indépendance et ordonna des mesures économiques et politiques pour faire triompher ses idées. Dans cette période troublée, il institua un tribunal qui exécutait sommairement l'individu pris en flagrant délit, se passant même de jugement, au risque de terribles erreurs judiciaires. Ainsi, en 1780, Lynch condamna à la pendaison immédiate deux conspirateurs (jugés comme tels par ses soins) loyalistes.

La Cour Suprême, en raison de la gravité des événements, partagea son sentiment.

En 1789, John Lynch devint sénateur de Virginie et coula ensuite des jours paisibles.

C'est en 1867 qu'on commença à parler de la « loi de Lynch » et du verbe *lyncher* : le mot *lynchage*, quant à lui, ne fit son apparition qu'en 1883.

Hélas, dans les pays où la liberté est menacée, le *lynchage* est un mot d'actualité.

MACABRE. Bien qu'il s'agisse d'un adjectif et non d'un substantif, arrêtons-nous à cette Danse macabre ou Danse Macabré, dont l'origine remonte à une période où la mort est partout en raison des guerres, des famines, des épidémies et imprègne morale, philosophie, sociologie et religion. Elle naît lors du Carême 1424 au Charnier des Saints Innocents à Paris.

MACHIAVÉLIQUE. Né en 1469 à Florence, Niccolo Madriavelli ou Machiavelli - la forme francisée a donné Machiavel - fut diplomate, philosophe, écrivain et homme politique. Chancelier de Florence, secrétaire du Conseil des Dix, il négocia en France, en Allemagne, à Rome. En 1512, les Médicis, maîtres de sa ville, le privèrent d'emploi, le jetant en prison.

Libéré, il mena pauvre vie, consacrant son activité à la lecture et à l'écriture, espérant quelque nouvelle mission de la part des Médicis ; mais il ne retrouva jamais sa situation antérieure et les successeurs des Médicis s'en méfiaient, ce qui le desservit. Il mourut en 1527.

Pendant sa disgrâce, il avait écrit un livre, *Le Prince*, dans lequel il exposa une conception nouvelle de gouvernement axée sur un ordre moral différent, description de la politique telle qu'elle est et non telle qu'elle devrait être. Tout le reste de son œuvre, qui va de l'art militaire à l'ouvrage historique en passant par la poésie, les nouvelles et la correspondance, est resté dans l'ombre de ce livre. Bien qu'il ait créé, en fait, la science de la politique, Machiavel fut jugé comme celui qui avait glorifié le tyran et nié tout principe au nom du réalisme politique.

C'est en 1578 que l'adjectif machiavélique apparut dans la langue française et ensuite la famille de mots s'agrandit avec le machiavélisme, système de politique reposant sur l'astuce et la perfidie.

MANICHÉEN. Né en Babylonie en 216, Mani ou Manès se conduisit en hérésiarque, fondant la secte des Mani-

chéens qui admettaient l'existence de deux principes divins, l'un bon et l'autre mauvais.

En 243, il fut autorisé par le roi Sassanide Chahpour à prêcher sa doctrine, mais, à la demande du chef des mages, son successeur, nommé Bahrâm, le fit jeter en prison. Mani mourut d'épuisement en 277.

En raison des persécutions, ce que l'on commença à appeler le manichéisme disparut de Perse, gagna l'Orient, l'Asie centrale, à la fin du VIe siècle, puis la Chine au XIVe siècle.

En Occident, malgré la lutte énergique que les empereurs lui réservèrent à partir de Dioclétien, le manichéisme fit une résurgence chez les Bulgares, les Serbes Bogomils et chez les fameux Cathares du midi. Il fallut la croisade contre les Albigeois pour l'anéantir. Après une éclipse, le mot revint en usage au XVIIe siècle.

MARIVAUDAGE. Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux naquit en 1688 et fut à la fois auteur dramatique, journaliste, romancier.

Familier des salons de Mme de Lambert, de Mme de Tencin, puis de Mme du Deffand, il se ruina, comme d'autres, lors des spéculations qui entraînèrent la banqueroute de Law, sous la Régence.

Il dut alors gagner sa vie avec sa plume et se consacra à divers genres, mais c'est principalement le théâtre qui fit sa célébrité. Voulant renouveler la comédie, il créa des pièces psychologiques, s'arrêtant à l'amour nais-

sant, dans une atmosphère de « fêtes galantes » propres à Watteau et dans un style qui frise la préciosité. La *Double inconstance*, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, *Les Fausses Confidences* sont parmi les plus réputées.

Sur la fin de sa vie (il devait mourir en 1763), sa renommée était grande et Denis Diderot créa en son honneur le *marivaudage* pour qualifier une manière de s'exprimer caractérisée par la recherche délicate du style, par l'analyse subtile des sentiments et frôlant l'affectation. C'était en 1760.

Depuis, par extension, le mot signifie une galanterie recherchée, un badinage précieux.

MARTIAL. Le dieu Mars était à l'époque d'Homère considéré comme le dieu de la guerre et de la vengeance ; son palais était situé sur l'Haemos dans les montagnes de Thrace.

Représenté par l'art gréco-romain sous l'image d'un guerrier résolu, on comprend qu'une allure déterminée et virile soit qualifiée de martiale.

MASOCHISTE. Léopold de Sacher-Masoch naquit à Lemberg (Autriche) en 1835 ; après avoir étudié le droit, il devint homme de lettres, publiant divers ouvrages sous pseudonymes.

À côté de récits et de contes décrivant la vie et les mœurs de Galicie *(Récits galiciens*, *Contes juifs*, etc.), il publia des romans où se développait un érotisme de la volupté par la souffrance.

Deux textes sont particulièrement significatifs : *Les Messalines de Vienne* et *La Vénus à la fourrure*, où l'auteur décrit la volupté dans l'humiliation, les souffrances et les mauvais traitements infligés par la personne aimée. Le terme de masochisme se forgea vers 1880, avant que ne survienne la mort de l'écrivain, en 1895.

MATAMORE. Le théâtre espagnol est riche en personnages de toutes couleurs et de toutes catégories, mais il en est un qui fait également référence à l'histoire du pays ; c'est celui qui « voulait tuer du Maure », le tueur de Maures, donc le matamore.

Sorte de capitan traîneur de sabre et coureur de filles, le personnage a fleuri sous tous les climats, mais de préférence dans les pays où brille le soleil, lui permettant de développer sa faconde naturelle.

Colérique, emporté, volontiers mégalomane, il est toutefois facile à neutraliser : une bonne réplique lui coupe la répartie. C'est un personnage utile dans des pièces enlevées et il a connu le succès dans le théâtre espagnol, italien et français (avec Scarron et Tristan l'Hermite).

Le nom a été introduit dans notre langue par Agrippa d'Aubigné en 1578, mais il est évident que le Matamore de *L'illusion comique*, de Pierre Corneille, a puissamment contribué à lui donner son essor, en 1636.

Après l'avaleur, le bravache, le capitan, le fanfaron, le fier-à-bras, le rodomont, Scarron pouvait « lancer », en

1645, le fameux matamore, repris ensuite par Théophile Gautier.

MÉCÈNE. Le chevalier romain Caius Cilnius Maecenas est né en 69 av. J.-C. à Aretium (de nos jours, Arezzo) en Toscane. Noble, il acquit en Grèce les éléments d'une solide culture, se liant d'amitié en Apollonie avec Octave (futur empereur sous le nom d'Auguste).

Octave, installé à Rome, appela Mécène pour le rejoindre ; ce dernier sut à la fois devenir l'ami, le confident, le ministre capable de gérer certaines affaires de l'État. Comme soldat, Mécène accompagna Octave dans ses campagnes et, comme ministre, il sut contribuer au développement des arts et de la philosophie ; il est vrai que sa fortune personnelle le lui permit plus aisément.

C'est donc pour le remercier de son aide qu'Horace dédia à Mécène quelques-unes de ses *odes* et Virgile ses *Géorgiques*. Nombreux furent ceux qui, dans le domaine des sciences, des lettres et des arts, ont été protégés et financièrement aidés par Mécène. Lorsque Clément Marot voulut, en 1526, qualifier le rôle d'un protecteur généreux aidant les écrivains et les artistes, le nom de Mécène vint tout de suite au bout de sa plume. Belle récompense pour celui qui dormait dans sa tombe depuis l'an 8 av. J.-C.

MÉGÈRE. Mégère était, avec Alecto et Usiphone, une des trois Furies, les déesses de la vengeance.

De cette notion est né, dès 1480, le terme de mégère, qui qualifie aujourd'hui une femme méchante et emportée.

MENTOR. Fils d'Alkimos, ami fidèle d'Ulysse, Mentor fut chargé par ce dernier, qui partait pour le siège de Troie, de l'éducation de son fils Télémaque.

Athéna, déesse grecque des arts et des sciences, réussit à prendre la voix et le visage de Mentor et le guida de ses conseils, en lui évitant les embûches.

À la fin du XVIIe siècle, Fénélon devint le précepteur du Dauphin et écrivit un ouvrage à visée pédagogique, intitulé *Les Aventures de Télémaque*, dont le sujet était emprunté à *L'Odyssée.* Le succès fut tel dans le public que les personnages, dont Fénelon avait gardé les noms, connurent la notoriété, en particulier le fameux mentor. Suprême récompense, le mot qui signifia vite guide ou conseiller fut repris par le duc de Saint-Simon, qui assura définitivement sa carrière, aux alentours de 1700.

MESSALINE. Née en 25 ap. J.-C., Valéria Messalina était la fille de Valerius Messala Barbatus ; elle épousa l'empereur Claude dont elle eut deux enfants : Octavie et Britannicus. Elle se révéla d'un tempérament fougueux et le nombre de ses amants n'est pas arrêté ; d'ailleurs, combien d'entre eux ont payé de leur vie les instants vécus avec Messaline ! Se mêlant de politique, avide de richesses et de pouvoir, elle décida de s'unir au consul Silius, au cours d'une orgie. L'empereur Claude réagit et ordonna une mission particulière à

Narcisse, haut fonctionnaire, bien qu'ancien esclave : Messaline fut assassinée dans les Jardins de Lucullus. Elle avait vingt-trois ans. C'était en 48 ap. J.-C. Dans son utilisation actuelle, le mot messaline désigne une femme qui mène une vie extrêmement dissolue.

On manque de précisions sur la date de fixation du nom usuel.

MOUCHARD. L'Histoire connaît un Philippe de Noailles, duc de Mouchy, mais le personnage qui nous intéresse ici n'est finalement qu'un lointain homonyme.

Au XVIe siècle vivait un professeur nommé Antoine de Mouchy qui enseignait philosophie et théologie à la Sorbonne. Comme les événements politiques mettaient en opposition le pouvoir et les calvinistes, le picard Antoine de Mouchy prit parti, se faisant appeler « Democharès ». Il le fit très activement, mettant un zèle infini à traquer les calvinistes qu'il soupçonnait. Pour mieux parvenir à ses fins, obtenir des résultats efficaces, il utilisa les services d'espions personnels.

Eux-mêmes démasqués, ces espions furent surnommés, du nom déformé de leur « patron », des mouchards. C'était en 1579. Le nom resta et la fonction a eu des représentants tout au long des siècles et quels que soient les régimes.

NARCISSE. On connaît un Narcisse, affranchi de l'empereur Claude dont il devint le confident, qui fit

tuer Messaline avant d’être exilé sur l’ordre d’Agrippine qui le fit mettre à mort en 54 ap. J.-C.

Mais celui qui nous occupe ici est un personnage mythologique, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriopé. Il était d’une remarquable beauté. Il en arriva à dédaigner la nymphe Écho qui, se mourant d’amour pour lui, fut alors changée en rocher, ne gardant que sa voix. Narcisse se noya en contemplant dans l’eau sa propre image dont il était si profondément épris ! Il fut changé en une fleur qui porte dorénavant son nom. Le mot qualifie un homme épris de sa propre beauté, un « narcisse », seulement depuis le XVIIe siècle. Entretemps le mot fut pris vers 1363 pour désigner une plante monocotylédone, à pétales jaunes ou blancs.

Quant au terme narcissisme, qui fait florès dans le langage « psy », c’est avec le développement des théories psychanalytiques, vers 1920, qu’il s’est fixé. On n’ose ajouter « sur lui-même ».

NEMROD. Fondateur d’après la Genèse de l’Empire babylonien, il est considéré comme le premier tyran, grand amateur de massacres et de chasses.

Nemrod devint le modèle du chasseur.

OGRE. Orcus était une « divinité infernale » que le sermon de saint Éloi interdit d’évoquer et dont le nom finit par s’apparenter à celui des Hongrois, dans la forme hongre ou Oïgours.

De ces deux mots confondus et de l'idée ressentie des Hongrois dévastateurs et pillards du Moyen Âge, est né, vers 1740, celui d'ogre, devenu monstre imaginaire dans les contes de fées, puis personne méchante qui fait peur ou qui mange beaucoup.

OLIBRIUS. La légende de sainte Marguerite se raconte en deux tableaux principaux ; née à Antioche, vierge, martyre, elle mourut en l'an 275 en Pisidie.

Après avoir enduré toutes sortes de tourments, le démon, prenant l'aspect d'un dragon, réussit à pénétrer dans sa prison pour la supprimer ; mais sainte Marguerite fit le signe de croix, ce qui permit de mettre en fuite le démon. Venons-en au martyre et à ses circonstances. Marguerite dont le père païen avait fini, par ses persécutions, par faire mourir sa femme, se réfugia chez sa nourrice puis se convertit au christianisme.

Gardant les brebis au champ, Olibrius préfet d'Orient personnage énigmatique, vint à passer et remarqua la jeune fille. Il voulut bientôt l'épouser et la forcer d'abjurer sa religion. Marguerite refusa, ayant fait vœu de chasteté. Elle dut bientôt résister aux menaces, puis aux supplices dont Olibrius la menaça. Finalement, il la fit décapiter.

Ce martyre fut fort célèbre au XIIe siècle et nombreux furent les mystères représentant les funestes épisodes vécus par sainte Marguerite, infligés par ce bravache d'Olibri us.

Il fallut attendre Bonaventure des Périers, auteur de contes philosophiques qui, en 1537, remit le mot d'olibrius dans le vocabulaire en lui donnant le sens d'original, d'excentrique, importun et bizarre.

OSTROGOTH. À partir du IIIe siècle après J.-C., la Pax Romana est rompue, l'Empire est la proie de peuplades venues du Nord et de l'Est.

Quittant leur Germanie natale, les Goths s'installent dans les riches provinces gallo-romaines. Leur rapacité et leur violence restèrent dans la mémoire populaire, aussi aujourd'hui encore qualifie-t-on familièrement d'ostrogoth un individu dont les manières évoquent celles d'un barbare.

PANIQUE. Dans la mythologie grecque, le premier des dieux rustiques se nommait Pan. Il présidait à la vie pastorale, puisqu'il était le dieu des troupeaux et des pâturages. Il était né en Arcadie, étant fils d'Hermès et de la fille de Dryops. Son culte commença par des sacrifices humains et se répandit dans l'Hellade avant de passer à Rome.

Il faisait partie du cortège de Dionysos, dirigeant les danses des nymphes à l'aide de sa célèbre flûte. Dieu de la fécondité et de la puissance sexuelle, Pan, toujours amoureux, poursuivait les nymphes et les jeunes garçons dans tous les lieux sauvages où ils pouvaient se réfugier. Toutes ces courses, la brutalité des désirs exprimés par Pan finirent par provoquer une espèce de

peur ou d'épouvante, qui se trouvait bien exprimée par Rabelais dans le terme « terreur panique ».

C'est seulement au cours du XIXe siècle que le mot, qui était seulement adjectif, devint substantif ; son entrée dans le Dictionnaire de l'Académie s'effectua en 1835.

PARIA. Le mot portugais paria (venant du tamoul parayon), signifiant joueur de tambour ou homme de la dernière caste, était utilisé au début du XIXe siècle pour désigner un individu de la dernière classe sociale.

En 1821, une pièce de Delavigne, intitulée *Le Paria*, s'attacha à décrire un homme « hors caste » et fixa définitivement le sens du mot paria, homme repoussé et méprisé de ses semblables.

PATELIN (AIR). *La Farce de Maître Patelin* ou *Pathelin* est une farce du XVe siècle qui met en scène un marchand de drap, Guillaume, et un berger, Agnelet ; ils sont en conflit et n'hésitent pas à plaider.

La pièce ayant été reprise en 1706, le terme patelin se détacha du théâtre pour passer dans le vocabulaire et qualifier un homme souple et artificieux, qui amène autrui à ses fins par des manières flatteuses et insinuantes.

PÉRONNELLE. Sous le règne de Louis XII, ce refrain « Avons point vu la péronnelle » connut un vif succès. La Péronnelle de la chanson réunit déjà les défauts qui continuent de la caractériser : la sottise, le bavardage, la vanité.

PHARISIEN. Les Pharisiens étaient membres d'une secte juive existant à l'époque de Jésus-Christ et dont l'attachement aux traditions des Anciens était particulièrement obtus. Ils prétendaient que ces traditions avaient été données à Moïse sur le Sinaï, en même temps que la lettre de la loi.

Ils expliquaient la loi par la tradition orale ; les Pharisiens se croyaient beaucoup plus pieux que les autres Juifs. Dès 1190, le terme de pharisien servait à désigner un faux dévot.

PHILISTIN. Les Philistins (dont le nom, d'origine incertaine, a créé celui de Palestine) étaient un peuple controversé qui, dans la Bible (voir ce mot), était combattu par Samson ; ils étaient, en quelque sorte, des « étrangers ». Bien plus tard, les étudiants allemands, dans leur argot servant à désigner les personnes « étrangères » à l'université, c'est-à-dire ne l'ayant pas fréquentée, et n'ayant aucun diplôme, les qualifièrent de philistins. C'en était fait, le terme entra dans le dictionnaire en 1832 pour définir l'homme grossier à l'esprit étroit ou le profane en général.

PIPELET. *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue comportent une galerie de portraits, hauts en couleur, ainsi de Monsieur Pipelet, concierge parisien. Ce patronyme passa dans le langage courant pour désigner un gardien d'immeuble. Au féminin, la pipelette est une bavarde impénitente.

PLATONIQUE. Platon, le grand philosophe grec (427-347 av. J.-C.) a écrit *Le Banquet*, dans lequel le poète Agathon, qui vient d'obtenir un prix de tragédie, disserte sur l'amour. À son tour, Socrate traite du sujet, s'élevant peu à peu à l'amour idéal, qui est une des formes du Beau. Dès le XIVe siècle, on faisait allusion à cette doctrine platonicienne, mais elle fut popularisée eu Occident, surtout aux XVe et XVIe siècles, entrant au dictionnaire dans le courant du XVIIIe. Un amour platonique est un amour idéal, sans résultats pratiques.

PROTÉE. Dieu marin, Protée était le gardien des troupeaux de phoques, veaux marins et autres animaux de son père Poséidon, dieu de la mer. Effectuant consciencieusement son travail, Poséidon lui accorda le don de prophétie. Mais Protée était habitué au calme des eaux et au silence de la mer ; on n'arriva à le faire parler que par la violence. Aussi, pour échapper à ceux qui l'interrogeaient, Protée revêtait à volonté les formes les plus diverses. Il prenait les apparences les plus effrayantes et pour en tirer un oracle, il fallait le surprendre et le ligoter pendant son sommeil.

Ces métamorphoses successives finirent par être utilisées par un humaniste, Nicolas Rapin qui, en 1608, eut l'idée de désigner de ce mot l'homme qui a l'habitude de changer d'avis ou d'opinion. Talleyrand en est probablement le représentant le plus connu.

PURITAIN. Les Puritains étaient une secte, formée parmi les presbytériens d'Angleterre et d'Écosse les plus rigides ; ils étaient horrifiés de la légèreté des mœurs

du règne d'Élisabeth et la révolution de 1648 leur doit beaucoup. Persécutés par les Stuarts, ils dérangeaient par leur soif d'une religion « plus pure » et, dès 1582, Ronsard acceptait le terme dans le sens de celui qui affecte une austérité exagérée.

PYTHIE. Delphes s'appelait à son origine Pythia ; aussi, lorsque la prêtresse d'Apollon, qui rendait des oracles à Delphes, connut une grande renommée en raison de ses prédictions ou de ses interprétations, on commença à parler de la Pythie de Delphes.

Plus tard, vers 1550, on baptisa du nom de pythie toute personne qui présentait apparemment des dons de prédiction ou, plus simplement, qui proférait des vérités futures.

RABELAISIEN. Qui rappelle le genre de Rabelais (14941553). Rire rabelaisien ; rire largement épanoui. Plaisanterie rabelaisienne : plaisanterie grasse.

Aujourd'hui un caractère rabelaisien désigne une personne qui aime les plaisirs de la vie, et ceci sans complexe. Bel hommage rendu au « père du français moderne ».

RAMINAGROBIS. François Rabelais, dans son ouvrage *Gargantua*, a mis en scène un juge fort habile et matois, pris pour arbitre par Pantagruel et Panurge, qu'il a appelé Raminagrobis ; ce nom, qui pouvait signifier « gros matou » et évoquait « rominer » terme du Berry et « gros bis » (la farine), désigne bien l'extérieur du

personnage et était un hommage de Rabelais à Lemaire de Belges.

Quoi qu'il en soit, le terme a fait fortune et désigne fort plaisamment un juge habile et hypocrite, qui tire profit du litige qui lui est soumis.

RASTAQUOUÈRE. En Amérique du Sud, on nommait « rastacuera » un parvenu enrichi dans le commerce des cuirs. Le mot s'est transformé en rastaquouère, en raison des difficultés de prononciation et qualifie dorénavant un personnage « exotique » étalant un luxe pour le moins suspect. Certains avancent que le marquis Yago Rastacuero, connu au Café de Paris, a contribué à l'essor du mot.

On a même aujourd'hui une abréviation : rasta.

RASTIGNAC. Personnage de *La Comédie humaine* créé par Honoré de Balzac, Eugène de Rastignac apparaît dans *Le Père Goriot* (1834).

Rastignac, que l'on continue de suivre dans *Les Illusions perdues*, *Étude de femme*, *La Peau de chagrin*, *La Maison Nucingen*, est le modèle du jeune étudiant pauvre qui devient député et ministre, par le seul pouvoir d'une ambition bien menée.

La conscience de Rastignac, un temps s'est révoltée, puis s'est de moins en moins indignée. Il devient un « condottiere politique ». Grâce à Balzac, un rastignac est dorénavant un subtil et habile intrigant venu de sa province pour conquérir Paris.

RODOMONTADE. Voilà un personnage qui commença sa carrière dans les poèmes chevaleresques italiens, en guerrier sarrasin, doué d'une force surhumaine et d'un orgueil démesuré, comme dans le *Roland amoureux* de Boiardo, donné en 1486.

Roi de Sarza en Afrique, il participe à l'expédition contre Charlemagne, défiant d'abord les flots en tempête et luttant seul et bravement contre les Français.

Repris par l'Arioste, dans son *Roland furieux* (en 1532), il est tout aussi brave, face aux valeureux guerriers chrétiens de Paris ; mais sa femme est ravie par Mandricard, un guerrier sarrasin qu'elle finit par lui préférer. Rodomont, plein de colère, quitte son roi, sa femme, retourne en Afrique, désillusionné. Il défendra l'entrée du mausolée qu'il a construit et que Roland veut, à son tour, prendre.

Peu à peu, le sens de rodomont s'est altéré et lorsqu'il est passé en France, a perdu de cette force et de cette fierté réellement portées par le personnage ; à partir de 1594, un rodomont fut un bravache, un fier-à-bras, hâbleur et fanfaron. On parle plus volontiers aujourd'hui d'une rodomontade.

SACRIPANT. Décidément, l'Arioste n'eut pas de chance avec ses personnages, du moins lorsqu'ils passèrent en France. Qu'on en juge. Sacripant était à l'origine, comme Rodomont, un personnage des poèmes chevaleresques italiens. Roi de Circassie, il fut l'un de ces guerriers sarrasins au nom sonore, à l'ardeur démesurée que Boiardo mit en scène dans son *Roland amoureux*

(1486). Sacripant était le défenseur de la ville assiégée d'Albraca et voulait épouser Angélique, fille du roi de la ville. On le retrouve en 1532 dans le *Roland furieux* de l'Arioste, pleurant sur le sort d'Angélique qu'il croyait perdue et devenant le jouet des événements et des hommes.

Un nouveau profil s'en dégagea : le sens de fanfaron se fixa en 1600 et le sacripant devint bientôt le synonyme de bandit, vaurien, mauvais sujet capable des coups les plus pendables. Le mot reprit vigueur en 1713. Rodomont et Sacripant, mêmes combats, même sort, pourrait-on dire.

SADIQUE. Quelle étrange figure que celle d'Alphonse François, marquis de Sade, né à Paris en 1740 ! Bien qu'il ait été pendant quelque temps lieutenant-général de Bresse-Bugey, il est plus connu par sa vie de débauche, scandaleuse pour beaucoup.

Ce descendant d'une vieille famille d'Avignon poussa jusqu'aux extrêmes les revendications du libertinage. Défendant luxure et cruauté comme illustrant l'érotisme et la liberté du désir, ses écrits et la hargne de sa caste lui vaudront de passer vingt-sept années dans treize prisons différentes.

Ses romans s'intitulent *Justine ou les infortunes de la vertu* (1797), *Juliette ou les prospérités du vice* (1798), *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, entre autres titres. Son existence s'acheva en 1814 à l'hospice de Charenton, où Napoléon l'avait fait interner.

C’est à partir de 1836 que l’on appela sadisme, la « perversion sexuelle dans laquelle le plaisir érotique dépend de la souffrance infligée à autrui ».

Mais tous les sentiments, comme les idées, ayant une vie fluctuante, on notera que le surréalisme a fait de Sade le symbole de l’homme en révolte contre toutes les contraintes.

SARDONIQUE. On sacrifiait au roi Moloch, le plus souvent, des enfants vivants en les faisant brûler sur l’autel, ou dans les flancs même de la statue de la divinité.

Plutarque rapporta ces sinistres procédés, ajoutant que les victimes faisaient - on le comprend aisément - des grimaces atroces ; comme il décrivait les habitants de la ville d’Asie Mineure nommée Sardes, la capitale de la Lydie, pillée par Cyrus le Grand en 547 av. J.-C. le terme sardonique s’attacha au rictus de douleur visible chez les brûlés.

Toutefois, si ce sens semble avoir été retenu dès le XVIe siècle, Ambroise Paré pensa qu’il venait d’une plante passant pour avoir la propriété de contracter la bouche. Or, cette plante venait de Sardaigne et le « Sardonikos » des érudits subit peut-être une interprétation.

SATRAPE. Dans l’ancien empire Perse, la satrapie était une région administrée par un gouverneur ; ce dernier, appelé satrape, était un vice-roi chargé de l’autorité civile et judiciaire et de l’administration des finances. Seule, l’armée lui échappait.

Dès 1485, on qualifiait de satrape tout personnage puissant à l'instar du gouverneur persan ; le sens s'est fixé ensuite sur tout personnage jouant au grand seigneur orgueilleux et despote.

SATYRE. La mythologie grecque appelait satyre un être fantastique, de la suite de Dionysos. Ces sortes de demi-dieux furent confondus à Rome avec diverses divinités champêtres symbolisant les forces de la nature, comme les faunes et les sylvains.

Dans les fêtes de Bacchus, les hommes déguisés en satyres avaient le principal rôle et apparaissaient en brandissant des coupes, en agitant le thyrse, en exécutant des danses indécentes, qui furent appelées danses satyriques.

En tant que divinité, le satyre est mentionné en 1372 mais c'est Scarron qui, au XVIIIe siècle, le cite dans le sens d'un homme cynique et débauché.

Un autre sens, plus récent, s'est dégagé, qualifiant un homme obscène s'attaquant aux femmes.

SÉIDE. Voltaire, dans sa tragédie *Mahomet*, met en scène Séid, personnage inspiré d'un des premiers fidèles du prophète, esclave affranchi pour son dévouement aveugle. Un séide est donc un serviteur à l'obéissance absolue.

SIMONIE. Simon le Magicien était un prestidigitateur juif ; d'après la tradition, il voulut acheter des apôtres Paul et Pierre leurs dons de faire des miracles. À partir

du XIIe siècle, on baptisa du nom de simonie le crime consistant à trafiquer des choses saintes.

SPARTIATE. Dès le IXe siècle av. J.-C., Sparte conquit la

Laconie et la Messénie et domina le Péloponnèse au moment des guerres médiques. Pendant la guerre du Péloponnèse (431-404), elle s'opposa à l'impérialisme athénien et vainquit, établissant son autorité sur toute la Grèce. Des oppositions surgirent et Sparte finit par être vaincue à son tour à Sellasie, puis par Rome (146 av. J.-C.). Prise et détruite par Alaric (296 ap. J.-C.), envahie par les Slaves, peuplée de Byzantins, Sparte finit par être acquise par les Turcs en 1715.

Les habitants de la ville, les Spartiates, étaient réputés pour leur valeur militaire et leur laconisme ; au sens figuré, un Spartiate fut bientôt un homme aux mœurs rigides, d'une âme ferme et bien trempée.

Dans cet ordre d'idées, l'habillement fut réduit à sa stricte expression et une sandale de cuir laissant le pied très découvert, c'est-à-dire sans aucun confort ou élégance superflus, fut nommée une Spartiate.

Si Montaigne a évoqué le mot, c'est au cours du XIXe siècle qu'il s'est officiellement fixé.

SPHYNX. Ce mot qualifie un monstre - du genre féminin -qui, dans la mythologie grecque, possédait tête et poitrine de femme, corps de lion et aile d'aigle. La sphynx, fille de Typhée et d'Echidna, arrêtait les voya-

geurs qui se rendaient à Thèbes et leur proposait une énigme, les dévorant s'ils ne la résolvaient pas. Œdipe, revenant d'exil et également interrogé, résolut l'énigme, entraînant la mort de Sphynx, qui se tua de désespoir.

La lente réflexion et le silence nécessités par les questions de la Sphynx ont frappé l'imagination de l'homme : dès 1552 fut qualifié de sphynx un personnage énigmatique, à l'aspect quelque peu figé, dont on ne peut tirer ni renseignement ni même une impression. Le mot a connu un regain au cours du XIXe siècle.

TARTARIN. C'est à l'âge de trente-deux ans qu'Alphonse Daudet créa le personnage de Tartarin de Tarascon. L'auteur fatigué dut se rendre en Algérie pour rétablir sa santé compromise.

Bien lui en prit, puisque son compagnon de voyage lui permit de créer le type de l'homme du midi, exubérant et finalement dupe de ses propres mirages ; au demeurant, un véritable enfant.

Primitivement, Daudet avait intitulé son roman : *Les Aventures prodigieuses de Barbarin de Tarascon*, mais il dut changer le titre, car un habitant de Tarascon menaçait de lui faire un procès ! Cela devint Tartarin. Le livre fut publié en 1872.

Si Tartarin est vantard et bavard, méridional donc, peut-être rappelle-t-il aussi le surnom d'un homme de guerre de la Drôme qui, au XVIe siècle, aurait combattu Bayard avant de devenir son compagnon d'armes.

TARTUFFE. Molière fut un grand connaisseur de la commedia dell'arte. Un personnage, Tartufo, c'est-à-dire « la truffe », type de l'hypocrite retint son attention et l'inspira. Bien sûr, en écrivant, en 1664, *Le Tartuffe* ou *L'Imposteur*, Molière donnait une nouvelle preuve de son talent en créant un type absolu. Ce ne fut pourtant pas sans mal. En effet, devant les clameurs soulevées par les dévots, le roi interdit la pièce ; Molière la transforma et la rejoua en 1667, mais l'interdiction de jouer fut à nouveau prise à son encontre. Ce ne fut qu'en 1669 que *Le Tartuffe* put être intégralement représenté, obtenant un grand succès, immortalisant sous le nom de tartuffe l'hypocrite, qui exploite la crédulité des gens.

Le mot tartuferie fut créé en même temps - 1669 - et même le verbe tartufier, qu'utilisa madame de Sévigné.

UTOPIE. Dans son livre intitulé *De optimo reipublicae status deque novaïinsula Utopia*, Thomas More décrivit un pays fabuleux, nommé Utopie, où tout était parfaitement réglé pour le bonheur de chacun.

Ce plan de gouvernement de société imaginaire plut à François Rabelais qui utilisa en 1532 le mot utopie pour qualifier tout projet imaginaire et de réalisation impossible.

VANDALE. Sur les bords de la Baltique était installé, au Ier siècle après J.-C., un ancien peuple germanique ; les régions de l'Oder et de la Vistule avaient sa préférence.

C’étaient les Vandales. Après de multiples expéditions, les Vandales, au début du Ve siècle, envahirent et dévastèrent la Gaule, l’Espagne du Sud et l’Afrique du Nord.

En 455, leur chef Genséric s’empara de Rome et ses troupes pillèrent la ville pendant deux semaines entières. Ce sac a laissé un tel souvenir de massacres et de pillages qu’il s’est inscrit dans la mémoire collective.

En 1732, le mot « vandale » fut officialisé ; créé en 1739, le terme « vandalisme » fut repris en 1794 par l’abbé Grégoire de manière définitive. Victor Hugo l’utilisa en 1832.

VESTALE. Les vestales étaient les prêtresses consacrées au culte de Vesta, déesse du foyer domestique chez les Anciens.

Vesta était honorée à l’entrée de chaque maison, avec un autel où brûlait un feu en son honneur. Dans certaines villes, elle avait son temple. C’est particulièrement à Rome que le culte de Vesta était rendu, célébré par des fêtes le 1er mars et pendant le mois de juin.

Le choix des vestales revenait au grand pontife, qui les choisissait entre 6 et 10 ans, sans défaut corporel et de haute condition. Le service durait, trente ans et la vestale était liée par son vœu de chasteté. Vêtue d’une stola et d’une espèce de veste de lin, la vestale voyait ses cheveux coupés à la consécration.

Dès le XIIIe siècle, le mot fut utilisé couramment, mais il ne prit le sens de « femme de vertu exemplaire »

qu'au XVIIe siècle, avec l'écrivain Lesage, dans *Guzman* (1680).

Quant aux fêtes consacrées aux vestales, les fameuses vestalies, elles eurent droit de cité dans le dictionnaire en 1803.

VOLTAIRIEN. François Marie Arouet est né en 1694, devenant Voltaire en 1718 et manifestant son esprit incisif et brillant, avec prestige, dans tous les domaines.

On ne sait lequel surpasse l'autre du Voltaire philosophe, du Voltaire historien, du Voltaire épistolier et conteur, du Voltaire auteur dramatique.

En tout cas, est voltairien celui qui exprime l'incrédulité, l'anticléricalisme et le scepticisme railleur propres à Voltaire ; le terme est né en 1801, sous la plume de Mercier.

ZOUAVE. Il existait en Kabylie Une tribu appelée zwawa, de grande renommée. Lorsqu'en 1831 on créa un corps d'infanterie légère (veste et pantalon bouffant rouge, chéchia - voir ce mot), on fit appel à des zwawas.

Le mot se déforma bientôt en zouave et l'unité se distingua à Aima, Palestro, ainsi qu'au Mexique.

CHAPITRE 2.
TYPES PHYSIQUES

« D'où vient le mot binette ? » À l'origine, du sieur Binet, coiffeur de qualité qui réalisa la perruque du Roi Soleil. Si l'on vous traite de gringalet, sachez qu'au XIIe siècle ce terme désignait le cheval de Gauvain, chevalier de la légende du roi Arthur.

Le dicton prétend qu'aucun visage ne ressemble à un autre, notre vocabulaire lui donne raison : tour à tour Adonis, Apollon, Chérubin, Vénus, Hercule ou Titan servent à donner une apparence aux simples mortels.

ADONIS. Divinité phénicienne, le récit de son histoire est dû au poète Panyasis, il symbolisa le mystère de la végétation renaissante à chaque printemps.

Aphrodite, déesse de l'amour et de la beauté, s'éprit de lui. Elle le confia à Perséphone, reine des Enfers, laquelle succomba au charme d'Adonis... et voulut le garder. Un conflit naquit, que Zeus lui-même dut arbitrer.

Adonis eut le droit de voir ses belles, chacune à son tour, pendant quatre mois ; pour le reste, il aurait la liberté de choisir un autre lieu, s'il le voulait. Mais il y avait un jaloux, l'amant d'Aphrodite. Un jour, Adonis fut blessé à mort par un sanglier et il ne resta plus à la déesse qu'à le changer en sanglier.

Si Ronsard utilisa le terme adoniser - parer avec une extrême recherche - qui vieillit rapidement, c'est en 1715 que Lesage le relança dans le sens d'homme remarquable par sa beauté.

APOLLON. Fils de Zeus et de Latone, Apollon naquit à Délos, connut une existence riche en événements, combattant le serpent Python avant d'être exilé sur terre pour avoir tué les Cyclopes. Il aurait également écorché vif un satyre et fait pousser des oreilles d'âne au roi Midas. Apollon est le dieu de l'intelligence utile, de la musique, de la poésie et de la médecine. Il se rendit célèbre par ses amours, eut une foule de temples, inspira les poètes, devint symbole du soleil et de la lumière.

Également redoutable, il fut le dieu du châtiment, infligeant des blessures foudroyantes. De nombreux jeux lui furent dédiés dont les jeux apollinaires.

Le nom d'Apollon, cité dès 1660, a pris le sens d'homme soucieux d'atteindre à une idéale beauté, seulement dans le courant du XIX siècle, par exemple dans *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue.

BINETTE. On ne sait pas grand-chose de l'existence du sieur Binet jusqu'à son arrivée à la Cour, en qualité de coiffeur. Mais son succès est incontestable. Ses créations capillaires et artistiques furent déjà remarquées lorsqu'il réalisa la perruque dorée que Louis XIV arbora en février 1662 pour interpréter le rôle de Phoebus lors d'une fête aux Tuileries.

Ensuite, le roi comme ses courtisans mirent à la mode les énormes perruques bouclées et abondantes que Binet fabriquait : bientôt on porta la binette, ce qui donnait à chacun une drôle de figure, une drôle de tête, une drôle de binette.

La mode disparut comme elle était venue, mais le terme se fixa en 1791 avant de passer à l'argot où un dictionnaire spécialisé le recense en 1848.

CHÉRUBIN. C'est la religion juive qui emprunta à la mythologie babylonienne le chérubin ange mi-homme, mi-animal. La religion catholique l'adopta et Beaumarchais en fit l'un des personnages du *Mariage de Figaro.*

Dans le langage courant, ressembler à un chérubin c'est posséder une beauté enfantine.

DULCINÉE. Miguel de Cervantès y Saavedra, en créant son personnage de Don Quichotte, entre 1605 et 1615, mettait également l'accent sur une femme, Dulcinéa de Toboso, la dame des pensées du chevalier.

En fait, Don Quichotte se souvenait de la jeune fille d'un laboureur, fort avenante, dont il avait été amoureux, nommée Aldonza Lorenzo, fille de Lorenzo Corchuelo et Aldonza Nogalez, braves paysans.

Pour Don Quichotte, c'est la beauté, alors que pour Sancho Pança, c'est une sotte fille à la voix grasse, une fille bien faite au sens pratique, qui rit de tout et s'adapte à tout. Qu'importe, Dulcinée est pour Don

Quichotte, la « douce », belle, fidèle, la représentation idéalisée de la femme aimée.

Bien que le mot comporte une connotation quelque peu péjorative, il n'y a aucun déshonneur à être traitée de « dulcinée », depuis que le mot est entré dans le Dictionnaire de l'Académie, en 1835. À tout dire, c'est le fameux abbé Prévost, l'auteur de *Manon Lescaut*, qui utilisa comme nom commun le doux prénom de la chérie de Don Quichotte, en 1718.

FRÈRES SIAMOIS. Deux habitants du Siam, des jumeaux nés vers 1811, nommés Chang et Eng étaient soudés l'un à l'autre. Venus à Paris en 1835, espérant se faire opérer, l'intervention fut jugée impossible. Leur vie se termina à New York le 20 janvier 1874.

Ces deux frères siamois donnèrent naissance à l'expression courante qui désigne des cas de malformations similaires.

GANDIN. Depuis le début du XIXe siècle, un mot dialectal du

Sud-Est commença à qualifier un homme un peu nigaud et niais du terme de gandin ; on le retrouvait d'ailleurs dans gourgandin.

Il connut une certaine mode dans le langage parisien, car on le mit en rapport avec le boulevard de Gand (devenu le boulevard des Italiens) qui était le lieu de rencontre des jeunes élégants de l'époque. Ainsi se développa l'appellation de gandin, pour désigner une sorte de dandy ridicule, vers 1855. Mais le mot connut un

succès important lorsque Th. Barrière, dans une de ses pièces intitulée *Les Parisiens de la décadence*, mit sur scène le personnage de Robert Gandin. La mode était lancée et qualifia définitivement un jeune homme prétentieux et d'une élégance outrée.

GARGANTUA. C'est en 1534 que François Rabelais a publié La vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas Nasier, abstracteur de quinte-Essence.

Gargantua avait de qui tenir : ses parents, Grandgousier et Gargamelle, étaient eux-mêmes deux géants débonnaires, friands de tripes. Tout jeune, Gargantua leur fit honneur, en engloutissant des quantités énormes de victuailles, chantant, vociférant, dormant avec extase et bonne humeur. Rabelais raconta dans ce livre l'enfance et l'éducation du géant, la guerre contre Pichrochole et la fondation de l'abbaye de Thélème, ce qui lui permit, sous le couvert des aventures « hénaurmes » de son héros, de livrer des critiques et réflexions sur son époque et sur les hommes beaucoup plus profondes qu'il n'y laissait paraître. Gargantua ne manquait jamais une occasion de bien manger et de s'instruire ; si son savoir était important, ses repas étaient, énormes, dignes d'un « gargantua », terme usuel à partir de 1707. Il lui fallut toutefois attendre 1878 pour être accepté dans le Dictionnaire de l'Académie.

GÉANT. Les Géants étaient les monstrueux fils de la Terre, qui voulurent escalader l'Olympe pour détrôner

Jupiter ; ils furent durement châtiés et foudroyés par lui.

En 1694, ce mot entra dans le dictionnaire servant à désigner une personne qui excède - de beaucoup - la stature habituelle des autres hommes.

GRINGALET. Gauvain, chevalier courtois et vigoureux de la légende du roi Arthur, possédait un cheval appelé Keinlcaled en gallois. Chrétien de Troyes retint ce nom dans ses romans.

Devenu « gringalet », le mot désigna un cheval ou un mulet de petite taille, puis gringalet adopta son sens péjoratif actuel, en désignant un homme grêle et chétif.

HERCULE. Le héros sans conteste le plus connu de la mythologie gréco-latine, l'Héraklès grec.

La légende le fit naître à Thèbes, de Zeus et d'Alcmène, la femme du roi de Tirynthe, Amphitryon. Jalouse d'Alcmène, la déesse Héra envoya deux serpents dans le berceau d'Hercule afin qu'il meure de leurs morsures.

L'enfant, pourtant âgé seulement de huit mois, étouffa d'une main les deux reptiles. C'était dire sa force. Cette dernière ne fit que croître, comme sa taille, et permit au fils de Zeus de réaliser la fameuse série des grands travaux. Les travaux d'Hercule étaient gigantesques et requéraient une force absolument extraordinaire, véritable symbole de la puissance physique.

Aussi, le nom d'Hercule a été très tôt cité - dès les environs de 1150, plus tard chez Rabelais - et Ronsard lui a donné une acception plus large, vers 1550.

Pourtant, cette force ne permit point au mot d'entrer avant 1762 dans le Dictionnaire de l'Académie pour qualifier l'homme capable d'exploits physiques importants et doté d'une force exceptionnelle.

HERMAPHRODITE. Fils d'Hermès - le messager des dieux -et d'Aphrodite, la déesse de l'amour, Hermaphrodite fut un adolescent d'une grande beauté avant de partir un jour voyager. Parvenu en Asie Mineure, Hermaphrodite s'arrêta sur la rive d'un lac appartenant à la naïade Salmacis, qui fut aussitôt séduite par la beauté du garçon. Elle voulut en être aimée, manifestant clairement son, désir, mais essuya un refus. Pour se venger, la naïade entraîna le jeune homme dans les eaux du lac, priant les dieux de ne jamais séparer leurs deux corps.

Salmacis fut exaucée et Hermaphrodite vit son corps confondu avec celui de la nymphe dédaignée. De là naquit ce symbole de l'ambivalence sexuelle, dont d'ailleurs une signification était perceptible dans la formation même du nom : Herma venant d'Hermès et Phrodite venant d'Aphrodite. Dans le sens d'être humain possédant les deux sexes, le mot est connu depuis le XIIe siècle et s'est fixé vers 1562, mais il ne fut introduit dans le dictionnaire qu'en 1694.

LILLIPUTIEN. Le poète et écrivain satirique Jonathan Swift (1667-1745) a connu la gloire littéraire avec *Les Voyages de Gulliver* qui proposent, sous une forme allégorique, de défendre la vraie religion.

Il imaginait un pays, habité par des petits hommes hauts de six pouces, nommé Lilliput ; les habitants se nommant Lilliputiens. L'allégorie fut comprise et le mot connut le succès : un lilliputien est un être extrêmement petit. Le mot fut officialisé en 1878.

POULBOT. Francisque Poulbot est né à Saint-Denis en 1879 et le goût du dessin aidant, il se spécialisa dans les croquis d'enfants. Dessinateur dans l'âme, il aimait pardessus tout les gosses de Paris et particulièrement ceux de la Butte Montmartre. L'enfant pauvre de Montmartre, pour lui, était le sujet idéal ; traînant tout le jour dans les rues, jouant dans le ruisseau, sale, mal vêtu, mal peigné, mal mouché, le gamin du pavé avait aussi un trésor : celui de l'esprit de Paris. Et la légende accompagnant le dessin est en effet un croquis de vie quotidienne, un instantané humoristique.

En ces années 1920, les pauvres gamins de Montmartre, rieurs, au cœur d'or et à la langue bien pendue, témoignaient d'une certaine façon de vivre parisienne ; bien vite, on les appela des poulbots et, dès 1930, le nom était fixé.

Il devait le rester et les petits poulbots de Paris sont encore un témoignage de l'âme de la capitale. Francisque Poulbot s'est éteint à Paris en 1946.

PYGMÉE. Il était un peuple légendaire de nains vivant soit sur les bords de l'Océan, soit dans les sources du Nil, ou encore en Thrace ou en Thulé : les Pygmées. Ceux d'Afrique menèrent une guerre continuelle contre les Grecs ; leur roi Antée n'avait-il pas été tué par Hercule ? Ces hommes étant fort petits (les Grecs évaluaient le pygme, mesure de longueur à 0,346 m), on désigna, dès le XVe siècle, un homme de petite taille du terme de pygmée.

SILHOUETTE. Né à Limoges en 1709, Étienne de Silhouette devint chancelier du duc d'Orléans, puis maître des requêtes et fut à ce titre envoyé en Acadie pour en fixer les frontières ; commissaire du roi auprès de la Compagnie des Indes, il demanda à Dupleix de cesser sa conquête. Grâce à madame de Pompadour, il fut appelé au contrôle général des Finances en mars 1759, entama des réformes et lutta contre les abus.

Il voulut taxer les terres des nobles et brava les fermiers généraux avant de lancer un grand emprunt de 72 millions. S'attaquant aux privilégiés, augmentant droits et taxes, il ne put endiguer ni la situation financière alarmante ni les ripostes de la cour : il fut remplacé en novembre, au bout de huit mois.

Ses ennemis s'acharnèrent alors à le ridiculiser, désignant de son nom des habits sans plis et sans gousset, vêtements étriqués portés pour protester contre le contrôleur, en référence à la pingrerie de Silhouette. On utilisa aussi son nom en une manière de faire son portrait, réduit à quelques traits, ce qui lança la mode des

« portraits à la silhouette », qui ne représentait que le contour des formes.

Étienne de Silhouette mourut à Bry-sur-Marne en 1767 et c'est en 1835 que l'Académie française a accepté le mot silhouette dans son Dictionnaire.

SOSIE. Au départ, se trouvait une comédie de Plaute, *Amphitryon* ; Sosie est son valet et Mercure a pris les traits de Sosie, tandis que Jupiter a pris ceux d'Amphitryon. On imagine les quiproquos. En 1638, Rotrou écrivit une comédie, intitulée *Les Sosies*, largement inspirée de celle de Plaute, où l'esclave Sosie se trouve en présence d'un second Sosie qui n'est autre que Mercure, qui a pris ses traits.

Trente ans plus tard, en 1668, Molière donna à son tour une belle place à Sosie, dans son *Amphitryon* ; personnage de farce, poltron, hâbleur, insatisfait de sa condition de valet.

Est-ce là que Sosie devint nom commun ? Les avis sont partagés, car certains pensent que c'est Voltaire qui employa le mot de sosie, dans le sens d'une personne qui a une parfaite ressemblance avec une autre certains le contestent.

Cela ne gêna guère Jean Giraudoux, qui prépara en toute tranquillité un Amphitryon 38 dans lequel Sosie tenait sa place à moins que ce ne fût son double.

TITAN. Fils d'Ouranos (le Ciel) et de Gaia, frère de Cronos, Titan eut avec Gê (la Terre) douze « enfants »

géants, appelés les Titans. Titan « père » céda le trône à Cronos à condition que celui-ci dévorerait ses enfants mâles, afin que l'empire du monde revienne aux fils de Titan.

Zeus, Poséidon et Hadès échappèrent toutefois à la mort grâce à une ruse de leur mère. Titan, l'ayant appris, enchaîna Cronos et sa famille. Plus tard, quand Zeus eût délivré ses parents, Titan s'enfuit avec ses fils à l'Occident. Une telle condition, une telle démesure, une telle force exaltée explique le sens du mot titan ; il signifie personne ou objet ayant un caractère de grandeur et de force extraordinaires. Il est attesté dès le XIVe siècle.

Un travail de titan est par nature gigantesque, à la limite des forces humaines et c'est dans ce sens que Victor Hugo l'a remis à la mode, vers 1831

VÉNUS. Vénus, déesse romaine de l'amour et de la beauté, inspira nombre d'artistes : de Botticelli à Vélasquez en passant par Titien. Tous lui prêtèrent une beauté parfaite, aussi une femme belle et au charme irrésistible est-elle qualifiée de vénus.

VOIX DE STENTOR. Il y avait au siège de Troie un guerrier du nom de Stentor qui possédait une voix si tonitruante, qu'à elle seule elle faisait plus de bruit que celles de cinquante hommes criant ensemble !

Une telle qualité donna de la vanité au personnage ; il osa défier Hermès, le messager des dieux, héraut de l'Olympe. Le combat eut lieu et Stentor succomba.

Si l’on connaît l’expression « cris de stentor » en 1576, il faut attendre 1610 pour que le sens prenne sa tournure actuelle, d’une voix très puissante.

Cette admission dans le vocabulaire français correspond à la période où les humanistes, redécouvrant l’Antiquité, adoptèrent un grand nombre de mots latins et grecs.

CHAPITRE 3.
QUOTIDIEN

La vie quotidienne est ponctuée de temps forts et de gestes habituels sinon rituels, que nous accomplissons dans le décor qui nous est cher, au rythme du temps qui passe.

Manger et boire, s'habiller, aménager l'intérieur de son habitation, représentent autant d'instants, d'habitudes, de gestes universels. Le repas est un instant important de la journée, mais quel appétit faudrait-il pour avaler à l'instar de nos ancêtres trois plats de poisson, onze plats de viande avec des sauces ou des préparations, quatre légumes, une dizaine de fruits, douze gâteaux ou « douceurs », le tout arrosé d'une dizaine de boissons, avant de fumer quelque pipe !

Quel menu à l'époque : des soles et des truites à « la Murat » avant un chateaubriand, un hachis parmentier, un poulet Joséphine ou un gibraltar (un pâté qui ressemble au fameux rocher).

On assaisonne avec des sauces à l'échalote (l'ail d'Ascalon) ou avec une mayonnaise (créée à Mahon), on croque une batavia (salade des polders hollandais) et l'on termine par une cerise (fruit de Cérasonte), une reine-claude (qui rappelle Claude de France, la fille de Louis XII) ou une frangipane (à Rome, vivaient les Frangipani) avant une praline (merci au comte du Plessis-Pralin).

Force est de constater le rôle joué par les cuisiniers des grands seigneurs, lesquels ont pourtant souvent « baptisé » le plat. Ne devons-nous pas la béchamel au marquis de Béchameil ? Et ne connaissons-nous pas la chantilly grâce à une réception qui eut lieu au château de Chantilly ?

La mayonnaise fut mise au point par le cuisinier du duc de Richelieu et celui du duc de Mirepoix créa le « mirepoix », bien entendu, Charles de Rohan, prince de Soubise, laissa son nom à la « purée soubise ». Honneur à la cuisine française, n'en déplaise à nos amis Anglais ; car si l'on trouve l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Hollande ou le Brésil, sept femmes, une quinzaine de villes, quatre régions, on ne relève guère qu'un aristocrate, John Montagu, pour défendre l'honneur britannique. Et avec peu d'éclat, puisque ce noble était, lord Sandwich !

On remarquera l'absence des noms de fromages et de vins : ils sont tellement nombreux en France que des ouvrages particuliers leur ont été déjà consacrés et il n'entrait pas dans notre intention de faire un relevé des appellations, quelle qu'en fût la qualité.

Quelques boissons sont néanmoins mentionnées pour la particularité de leur origine : le grog (qui rappelle l'amiral Vernon, vêtu d'un vêtement de gros-grain), le kir (cher chanoine de Dijon qui eut l'idée de mélanger crème de cassis et vin blanc), et l'infâme pinard (un médecin, Adolphe Pinard, spécialisé dans l'obstétrique,

trouva bon d'ajouter du mercure au vin destiné au soldat).

Quant aux adeptes de la pipe, que ce soit la simple bouffarde ou le jacob décoré, ils se méfient de la nicotine que leur rapporta, en 1560, Jean Nicot de Villemain. Ici, Allemagne, U.S.A., Angleterre, Autriche sont également concernés, au même titre que la France.

Le vêtement, outre son utilité, est un élément de distinction sociale. Le duc de Buckingham a créé le boukinkan (l'anglais est si difficile à prononcer !) et le général Bolivar un chapeau à large bord ; mais de Fez et de Chéchia proviennent d'autres types de couvre-chefs. Le Canada a généré la canadienne et la Hongrie la hongreline, pendant que lord Cardigan, un dandy, créait une veste sans col ni revers ; ne voulant pas être en reste, lord Raglan s'enveloppait d'un manteau-pèlerine ; dès 1650, Anne de Gonzague, princesse Palatine, s'enveloppait d'une pèlerine de fourrure qui deviendra une palatine.

Si les Croates ont créé la cravate et le margrave de Brandebourg un galon devenu le brandebourg, on relèvera l'influence des maîtresses royales sur la mode : attacher une coiffure avec un ruban revient à l'initiative de la belle Marie de Roussilles, marquise de Fontanges, qui lança la fontange ; et si dans les milieux artistes, on porte une lavallière, on le doit à Louise de La Baume, duchesse de Lavallière.

Certes, il faut être « fair-play » et reconnaître l'importance du chic anglais. Les Anglo-Saxons, en ce

domaine, prennent un net avantage ; outre les deux lords ci-dessus, nous leur devons le duffle-coat, les jodhpurs (venant de l'Inde anglaise), le macfarlane, le macintosh, le spencer et le tom pouce. Pourtant la Russie, l'Amérique, l'Allemagne, la Belgique, le Maroc, la Pologne et la Yougoslavie témoignent que l'habit est de tout pays.

La maison est le havre de paix, décoré et meublé : sur un sol de faïence ou de mosaïque, derrière les persiennes, quelques objets (un moïse, un mazagran) et des meubles : athénienne, baldaquin, ottomane, un fauteuil voltaire dans un style pompadour.

Il ne reste plus qu'à égrener les jours. L'Antiquité sereine est alors reine, avec les mois d'Auguste, de Janus, de Jupiter, de Junius et du fameux Jules César. *Alea jacta est !*

Repas

Poissons

Brochet à la Créquy. Courchamps, célèbre gastronome du XIXe siècle, inventa cette recette qui consiste à picoter le brochet d'anchois, de cornichons, de carottes et de truffes et à le remplir d'une farce au poisson.

Baptisa-t-il cette recette à la Créquy en l'honneur de la noble famille de Créquy qui donna plusieurs maréchaux à la France ou plus simplement en raison de la garniture de carottes à la « Crécy » ?

CARPE À LA CHAMBORD. Fils posthume du duc de Berry, petit-fils de Charles X, le duc de Bordeaux prit ensuite le titre de comte de Chambord (1820-1883) ; l'« enfant du miracle » n'a finalement jamais régné, mais la grande cuisine lui doit un plat de carpe.

La carpe, lavée, est piquée de petit lard ; on lui ficelle la tête et on l'installe dans une poissonnière, avec une marinade, et l'on fait cuire jusqu'à dorure du lard.

Un mets royal pour celui qui ne porta jamais la couronne.

SARDINE. La Sardaigne est une des grandes îles de la Méditerranée occidentale, faisant partie de la république Italienne. Elle est divisée en trois provinces, celles de Cagliari, de Nuovo et de Sassari.

De 1720 à 1860, on a appelé royaume de Sardaigne l'État formé par la Sardaigne, la Savoie, le Piémont, le comté de Nice, de Gênes et par Montferrat.

Si l'industrie est peu développée, on y exploite des carrières, la culture et l'élevage y sont pratiqués. Et surtout, les nombreux ports permettent une pêche encore bénéfique.

La Sardaigne est donc habituée à connaître divers poissons et l'on peut dire que le « poisson de Sardaigne » est tout simplement devenu la sardine. Le mot est attesté depuis le XIIIe siècle.

SOLE MURAT. En 1909, le baron Lejeune raconte que le prince Murat et son beau-frère, le prince de la Mos-

kova, revenant d'une chasse à courre, commandèrent très tard à dîner chez Maxim's.

Le chef n'ayant plus que des soles, des pommes de terre et du fond d'artichaut, sur les conseils du prince Murat les découpa en morceaux et fit sauter le mélange à la poêle : ainsi naquirent les soles Murât.

Viandes et volailles

BŒUF À L'ANCIENNE DE COLETTE. Dans un livre de souvenirs, intitulé *Prisons et Paradis*, Colette décrit avec saveur le plat qu'elle dégusta chez madame Yvon « cordon-bleu de grande race ». Colette se rappelait la consistance mi-fondante, la graisse légère couleur d'or. L'écrivain demanda la recette de ce régal.

- C'est du bœuf, répondit la cuisinière.
- Mais on doit donner un nom à une telle merveille.
- C'est du bœuf, se contenta de répéter madame Yvon. Pour la petite histoire ce mets est désormais le bœuf à l'ancienne de Colette.

BOUDIN RICHELIEU. Ce boudin est dû au gourmet maréchal de Richelieu, les ingrédients en sont les plus variés et les plus surprenants pour le néophyte : farine, œufs, lait, mais aussi truffes, brochet, graisse de bœuf ; le tout nappé d'une sauce Nantua riche en queues d'écrevisses.

CHATEAUBRIAND. François René, vicomte de Chateaubriand, est le célèbre écrivain et homme politique (1768-1848) que chacun connaît. Il a voyagé en Amérique, a été soldat, secrétaire d'ambassade, ministre, ambassadeur et son œuvre - trente-six volumes - va des *Natchez* au *Génie du christianisme* et de *René* à *Mémoires d'outre-tombe.*

Est-ce d'un de ses voyages qu'il a rapporté une habitude alimentaire, reprise et développée par son cuisinier, un nommé Montmireil ?

Toujours est-il qu'il appréciait particulièrement un carré de filet de bœuf rôti, saignant et accompagné de pommes de terre soufflées, comme celui que Montmireil lui aurait préparé, un jour de 1822, alors que Chateaubriand était ambassadeur à Londres.

C'est après sa mort - vers 1868 - que l'on baptisa du terme de chateaubriand un morceau de filet de bœuf grillé entre deux autres morceaux de la même viande, servi avec pommes soufflées et cresson.

Mais la paternité semble incertaine : ne dit-on pas qu'un chateaubriand s'appelle ainsi tout simplement parce que dans la ville de ce nom - située en Loire-Atlantique - se trouvait un marché réputé par son élevage de bœuf ? Les négociants se seraient volontiers servis de la viande de leur production pour en montrer toute la qualité.

FAISAN. C'est le fleuve Phase (aujourd'hui appelé Rion, il se jette dans la mer Noire et coule en Géorgie) qui, jadis, séparait la Colchide de l'Arménie.

Lorsque Jason - ce héros grec, fils d'Aeson, roi d'Iolcos en Thessalie, qui devait épouser Médée - et les Argonautes partirent à la conquête de la Toison d'Or, c'est en Colchide qu'ils débarquèrent, sur la Phase.

Or, sur les bords de la rivière, se trouvait un fort bel oiseau (de la famille des gallinacés) que les héros grecs eurent vite fait de baptiser du nom de *Phasianos ornis*, c'est-à-dire d'oiseau ou de poule de Phase.

Le phasianos omis devint plus tard le merveilleux faisan, qu'il soit commun ou vénéré, selon les espèces ; le nom, cité en 1172, devint usuel en 1694.

FILETS D'AGNEAU À LA CONDÉ. Le plus illustré membre de la famille Condé est Louis II, prince de Condé (1621-1686), surnommé le Grand, vainqueur à Rocroi et chef de la Fronde des Princes. Ses cuisiniers l'honorèrent par une recette de filets d'agneau.

Couper les filets d'agneau en tranches épaisses, piquer de truffes, de cornichons et d'anchois, faire macérer dans une marinade d'huile d'olive, de beurre et de citron. Hacher champignons, ciboulette, câpres, basilic, œufs durs et chapelure ; enrober les filets de cette mixture et entourer de crépine ; passer le tout à la broche et paner aux trois quarts de la cuisson.

Du grand art culinaire !

GIBRALTAR. Au sud de l'Espagne, se trouve la ville de Gibraltar et son fameux détroit ; les montagnes qui l'encadrent avaient reçu des Anciens le nom de colonnes d'Hercule, et des Arabes celui de Djebel-el-Tarik. C'est une corruption de ce mot qui a fini par donner celui de Gibraltar.

L'histoire de ce lieu est chargée, depuis Tarik, roi des Arabes qui arriva en 711, jusqu'à la domination espagnole à partir de 1501 et l'arrivée des Anglais en 1704.

Ce jalon sur les routes maritimes du globe devait donner son nom à une spécialité ; c'est ce qui s'est produit, vers 1825, puisque Brillat-Savarin parle de ce gros pâté - cela peut aussi bien être du foie gras ! - dont la forme rappelle le fameux rocher de Gibraltar.

HACHIS PARMENTIER. Antoine Augustin Parmentier vit le jour à Montdidier, en 1737, et entra dans l'armée où il devint aide-apothicaire. Durant l'expédition de Hanovre, au cours de la guerre de Sept Ans, il fut fait prisonnier et, lors de sa captivité, se nourrit de pommes de terre, inconnues en France à cette période.

À son retour, il fut nommé pharmacien des Invalides ; plus tard, l'Académie de Besançon fonda un prix pour promouvoir des produits de remplacement de l'alimentation humaine : Parmentier proposa la pomme de terre.

En 1785, la famine frappa la population et Louis XVI accorda à Parmentier la faculté de planter cinquante arpents, dans la plaine des Sablons, à Neuilly. La cul-

ture du tubercule, de la pomme de terre, en un mot de la *parmentière* connaissait le succès. Il ne devait plus se démentir. Toutefois, le nom de l'invention devait revenir à l'homme qui devint apothicaire-major, inspecteur général de la Santé, membre de l'Institut et qui écrivit au total plus de quatre-vingt-dix ouvrages traitant de la conservation du lait, du vin et de la vaccination antivariolique !

L'adjectif parmentier réapparut en 1930 dans les livres de cuisine pour désigner les préparations faisant intervenir la pomme de terre : hachis, potage, poulet, miroton.

À noter : entre juillet et septembre 1944, dans les décombres de la ville de Saint-Lô ravagée par les bombardements, les responsables chargés du déblaiement et de la reconstruction s'éclairaient au moyen de pommes de terre creusées dans lesquelles brûlait une mèche trempée de beurre normand, appelées « parmentières ».

NAVARIN. Le 20 octobre 1827, la flotte turque fut totalement détruite par les forces navales anglaises, françaises, russes, dans un combat qui fut le premier épisode de l'intervention de l'Europe en faveur de l'indépendance de la Grèce.

Le lieu s'appelait Navarin, dans une baie du Péloponnèse. Par une déformation burlesque, vers 1856, du mot navet, on aurait commencé d'appeler navarin le ragoût de mouton aux navets : le nom se fixa en 1867.

PERDREAUX DE LA BELLE OTERO. Caroline Puentovalga, plus connue sous le nom de *la Belle Otero* (1868-1965), fut l'une des femmes les plus adulées de la Belle Époque. Si elle mourut ruinée par le jeu, elle avait brillamment vécu.

Un cuisinier lui avait dédié une recette de perdreaux, imaginée par Curnonsky : chaque perdreau est bardé et enveloppé d'une feuille de vigne. Au fond d'une casserole, on mignote un petit bain de beurre, d'huile, d'ail et de champignons de Paris au bordeaux ou au vin blanc cassis et l'on réduit. On ajoute les perdreaux ainsi que des truffes en dés et un peu d'ail.

POULET JOSÉPHINE. Les recettes de poulet furent nombreuses sous l'Empire : poulet à la Duroc, poularde à l'Albuféra, poulet Masséna.

Majesté oblige le poulet Joséphine est flambé à la fine Champagne.

POULET MARENGO. C'est la campagne d'Italie. Bonaparte, renouvelant l'exploit d'Annibal, franchit les Alpes au Saint-

Bernard en mai 1800, atteint Milan. Malheureusement, Masséna capitule à Gênes. Le 14 juin, pour effacer ce revers, le premier consul envoie ses troupes en avant, dans la banlieue d'Alexandrie, entre Mêlas et Marengo. La situation est difficile ; on croit la France vaincue.

Desaix arrive ; la bataille fait rage : Desaix y trouve la mort, mais la bataille est finalement une éclatante vic-

toire. Le lendemain, les Autrichiens demanderont un armistice. Pour l'heure, Bonaparte a besoin de repos : dure bataille, amère victoire. Peut-être un bon repas récompensera-t-il le Premier Consul ?

Rapidement, le cuisinier accommode un poulet avec de l'huile d'olive, du persil, de l'ail, du vin blanc, des tomates et des champignons : voilà un poulet à la Marengo, dont la forme écrite sera entérinée par Littré en 1867.

ROGNONS DE VEAU HENRI IV. Henri IV (1553-1610) fut le premier roi de France de la maison de Bourbon. Après avoir vaincu mille dangers, il mit sur pied la restauration de l'autorité royale. L'homme était apprécié, que ce soit sous l'angle du « Vert Galant » ou de celui qui voulait « la poule au pot » pour tous les Français.

Gourmand ? Il aimait la bonne chère et son chef cuisinier lui prépara des rognons dont la recette fut dédiée au roi ; Curnonsky avance qu'Henri V l'expérimenta pour « émoustiller » Gabrielle d'Estrée !

On prend les rognons ; on les assaisonne de sel, de poivre et de muscade ; on ajoute un soupçon de sarriette ; on grille et on sert avec des échalotes (voir ce mot), après avoir fait flamber à l'armagnac.

TOURNEDOS ROSSINI. Gioacchino Rossini est né à Pesaro, en Italie, en 1792 et après des débuts infructueux auprès du public, réussit à établir sa renommée avec *Le Barbier de Séville*, donné à Rome en 1816.

En quelques années, l'Europe entière le joua et après avoir triomphé à Londres, il prit la direction du Théâtre Italien à Paris, avant même d'être nommé intendant général de la musique. Son œuvre devait encore longtemps s'épanouir, jusqu'à sa mort survenue en 1868.

Le maître était aussi un gourmet ; un soir, au « Café Anglais » de Paris, lassé des menus proposés, il soumit au chef la commande suivante : tranches de bœuf avec croûtons, foie gras revenu dans le beurre et rondelles de truffe. Il sembla au maître d'hôtel - sinon au chef - que ce plat était peu orthodoxe ; il ne fallait pas le montrer aux autres clients du « Grand Café ». Rossini, superbe, rétorqua qu'il suffisait de passer derrière leur dos. Ainsi naquit le tournedos Rossini...

Sauces, épices et préparations

ANVERSOISE. Les œufs à l'anversoise, dressés sur des croûtons frits, sont garnis de jets de houblon au beurre et nappés de sauce suprême. C'est aussi un mode de préparation des pièces de boucherie pratiqué à Anvers.

BÉARNAISE (SAUCE). Le Béarn est cette vieille province française ayant pour capitale la ville de Pau, qui vit naître, entre autres, Jeanne d'Albret, le maréchal de Gassion, Bernadotte, Ravel et, bien entendu, Henri IV.

C'est dans un restaurant de Saint-Germain-en-Laye que fut créée cette sauce (à l'ail et à l'échalote, pardi !). L'établissement ayant pour enseigne *Le Pavillon Henri IV*, il devenait quasiment obligatoire d'appeler la sauce,

béarnaise. C'est ce qui survint, à une date délicate à préciser.

BÉCHAMEL. Louis de Béchameil, marquis de Nointel, était un célèbre gourmet. Louis XIV en fit un de ses maîtres d'hôtel.

La fortune du marquis n'étant pas négligeable, ce dernier aimait à parader dans les châteaux et les salons, considéré d'ailleurs comme un personnage cultivé, amateur d'art et fort bel homme. Saint-Simon relate son goût pour la chère délicate, la bonne compagnie et les beaux objets.

Lors d'une réception - c'était en 1700 - il présenta un plat accompagné d'une sauce dont il voulut bien confier la composition : du beurre, de la farine, de l'eau, du sel, girofle, persil, oignon, mélangés avec des restes de poisson, le tout étant cuit, passé au tamis et additionné de crème.

Les convives furent ravis de goûter à ce plat et la sauce fut baptisée du nom du marquis ; mais, en réalité, la « béchamel » n'était-elle pas la création du cuisinier de monsieur de Nointel ? Selon que vous serez puissant ou misérable. Quoi qu'il en soit, Louis de Béchameil s'éteignit en 1703, à l'âge de 73 ans, heureux d'avoir laissé dans l'Histoire une trace qui, toutefois, ne devint officielle qu'en 1735.

CRÈME CAMBACÉRÈS. Jean-Jacques Régis de Cambacérès, collectionna les honneurs et les titres : second consul, archichancelier de l'Empire, prince et duc de

Parme. Éminent jurisconsulte (il est un des pères du Code Civil), c'était un fin gourmet qui mit sa touche personnelle à la « crème Cambacérès ».

Il s'agit d'un mélange de crème de pigeon, de crème de volaille et de crème d'écrevisses. À Montpellier, où naquit Cambacérès, on sert cette crème avec des quenelles. Quel raffinement !

ÉCHALOTE. La ville d'Ascalon, sur la Méditerranée, fut une des cinq cités royales des Philistins, en Syrie. On en voit encore aujourd'hui les ruines.

Ascalon passa aux Juifs, puis aux Grecs, ensuite aux Romains, enfin aux Arabes fatimides. Lors de la première croisade, en 1099, elle fut prise par les Croisés. Après s'y être installés, ces derniers apprécièrent les spécialités de la ville : le vin, l'huile, les noix, les grenades et l'ail. Surtout l'ail.

L'allium ascalonicum, ou ail d'Ascalon, fut rapporté en Europe par les valeureux chevaliers et l'ail condimentaire ne tarda pas à être francisé, au long des siècles ; vers 1140, l'ascalonia devint scalongia et, dès 1500, eschalotte. Une histoire qui, finalement, ne manque pas de saveur, puisque le mot a été intégré au Dictionnaire de l'Académie en 1694.

MAYONNAISE. Nous sommes à Mahon, ou Port-Mahon (on notera que ce nom vient de celui du navigateur romain, Mago, qui découvrit l'endroit), chef-lieu de l'île de Minorque, dans les Baléares.

La rade naturelle a, de tout temps, attiré les navigateurs, les découvreurs et a servi de port aux Romains, aux Maures, aux rois de Majorque, à la France, à l'Angleterre et à l'Espagne.

En 1756, le duc de Richelieu (arrière-petit-neveu du cardinal, par les femmes), après avoir vaincu les Anglais à Fontenoy en 1745, les accabla à nouveau en prenant Port-Mahon.

L'on raconte que le soir, il demanda à son cuisinier de lui préparer quelque plat nouveau ; il était de bel appétit, car outre les combats militaires, le duc appréciait les conquêtes féminines et le cuisinier était accoutumé à préparer des compositions culinaires.

Ce soir de 1756, après l'assaut, les ingrédients manquaient. Le cuisinier, d'inspiration, composa une sauce froide avec un jaune d'œuf battu avec de l'huile et releva avec du vinaigre. Il en assortit une viande. Le duc se régala. La « mayonnaise » venait de naître. La mayonnaise allait être connue.

Certains contestent cette origine, arguant que c'est seulement en 1807 qu'on trouve la forme « à la mayonnaise ». Ne faisons pas la fine bouche.

MIREPOIX. Gaston Charles Pierre, duc de Lévis-Mirepoix, né à Belleville (Meurthe-et-Moselle) en 1699, fut officier, ambassadeur à Vienne (il signa un traité qui terminait la guerre de succession de Pologne), gouverneur du Languedoc, maréchal de France et fin gourmet.

La table du duc de Lévis-Mirepoix était donc appréciée et le rôle du chef-cuisinier déterminant dans la composition des plats présentés. Lors d'une réception, on apporta une viande accompagnée d'une sauce particulièrement travaillée. Les convives interrogèrent le maître des lieux pour en connaître la composition et finirent par apprendre qu'il s'agissait d'une préparation à base de légumes (carottes, navets, oignons), thym, laurier et autres épices. Sur les indications de son cuisinier, le duc précisa qu'on pouvait ajouter du jambon ou du lard. Comme souvent en la circonstance, ce n'est point le cuisinier qui donna son nom à la création, mais son maître, le duc de Lévis-Mirepoix et, un peu plus tard, vers 1820, les livres de cuisine officialisèrent la mirepoix.

SOUBISE. Charles de Rohan, prince de Soubise, est né à Paris en 1715. Aide de camp de Louis XV, de 1744 à 1748, gouverneur de Flandre et de Hainaut en 1751, il fut l'un des artisans de la victoire de Fontenoy.

Battu à Rossbach en 1757, il obtint une revanche l'année suivante à Sondershausen et fut promu maréchal de France. Ministre d'État en 1759, commandant de l'armée du Rhin, il fut vainqueur à Johannisberg en 1762 et vaincu à Wilhelmstadt.

Dès lors, il vécut à la Cour, jouissant de la faveur de Louis XV, de madame de Pompadour, puis de madame du Barry. C'est là qu'il ne dédaigna pas de montrer ses aptitudes à faire la cuisine, ou du moins à créer quelque plat.

Un beau jour, il composa une purée d'oignons, revenus au beurre, allongée de bouillon, de jus de viande et d'un filet de vinaigre, destinée à accompagner les canetons rôtis. Ce fut un grand succès : la Cour applaudit et la soubise fut lancée.

Le maréchal, homme intègre, fut le seul courtisan à accompagner le corps de Louis XV à Saint-Denis et se retira lors de l'affaire du collier, en raison de sa parenté avec le cardinal de Rohan et du scandale qui éclata. Il mourut en 1787, mais sa purée fait toujours recette.

Légumes

ASPERGES À LA POMPADOUR. Jeanne Poisson épousa jeune le financier Le Normand d'Étiolles et devint maîtresse de Louis XV. Elle joua un rôle important à la Cour de 1745 à 1764, dans tous les domaines. La cuisine ne pouvait lui être étrangère et les asperges, alors entremets de luxe, furent préparées « à la Pompadour ».

On coupe les asperges de la longueur du petit doigt et on les met à égoutter, en biais, dans une serviette chaude. Dans une casserole d'argent, au bain-marie, on prépare la sauce avec un pot de beurre, du sel, de la fleur de farine, du maïs en poudre, deux jaunes d'œufs et quatre cuillerées de verjus.

BATAVIA. Les Bataves étaient les représentants d'un peuple germanique établi jadis près de la mer du Nord, entre le Rhin et la Meuse, précisément dans l'île Batave. Les Pays-Bas, de 1795 à 1806, prirent le nom de

République Batave avant que Louis Bonaparte, frère de Napoléon Ier, ne fût appelé sur le trône.

Avec le succès des polders, les cultures maraîchères se sont développées dans cette région et une variété de laitue à grosse pomme et à larges feuilles frisées a été baptisée batavia, pour honorer le pays. Mais le nom était dans le cœur des habitants, puisqu'il fut créé dès 1771.

CÉRÉALE. À la Déméter grecque succéda la divinité latine Cérès ; elle eut de Jupiter, son frère, une fille, Proserpine, appelée Proserphone par les Grecs.

Pluton ayant enlevé Proserpine et l'ayant entraînée aux Enfers, Cérès se mit à leur recherche et c'est au cours de ce voyage qu'elle apprit à Triptolème, fils du roi d'Éleusis, la culture du blé.

Cérès fut adorée dans toutes les parties du monde antique, en Grèce, Sicile, Italie, Crète, Asie. Chez les Romains, les fêtes de Cérès étaient les Céréalies, célébrées, chaque année, au mois d'avril.

C'est en 1704 qu'on signale les Céréales comme fêtes en l'honneur de Cérès et en 1792 qu'intervient le sens de grains farineux servant à la nourriture de l'homme.

Le nom de Cérès se rattache éthymologiquement à crescere, verbe latin signifiant pousser, qui symbolise l'élan vital de la végétation.

MACÉDOINE. Au sud de la péninsule des Balkans et au nord de l'ancienne Grèce, se trouvait la Macédoine, dont les rois Philippe et Alexandre soumirent la Grèce.

La Macédoine d'Alexandre était, somme toute, un empire formé de divers pays. Aussi, par une plaisante comparaison, est-ce naturellement que l'on baptisa macédoine, en 1771, un mets composé d'un mélange de différents légumes ou de différents fruits. Comme quoi, même en cuisine, le poids de l'histoire se fait sentir.

ROMAINE. Cette laitue connut une destinée riche en péripéties : découverte à Chypre puis cultivée en Italie, les papes d'Avignon l'introduisirent en France. Bureau de la Rivière, chambellan de Charles V, en fit la promotion.

Mais elle doit son essor à Rabelais qui la recommanda à l'évêque Geoffroy d'Estissac. Ce prélat du Poitou en lança la mode.

TOPINAMBOUR. Au Brésil se trouvait une ancienne peuplade indienne, de race guaranie, les Topinambous. Après l'arrivée des Portugais, il leur a fallu, peu à peu, céder le terrain : ils sont aujourd'hui dans une sorte de réserve, une île formée par l'Amazone et le Topinambaranas.

Du temps où ils vivaient libres, ces Indiens cultivaient certaines plantes qu'ils appréciaient pour la nourriture qu'elle apportait au bétail comme à l'homme. C'était une sorte de pomme de terre, dont la saveur rappelait celle de l'artichaut, s'accommodant tant du climat que

des terres. On peut de nos jours en extraire un alcool industriel.

Mais, vers 1578, au début de l'extermination des Indiens, la plante fut appréciée par les Européens et introduite en leur pays d'origine ; on l'appela, en « écorchant » le nom des Indiens, un topinambour.

Il semblerait toutefois aujourd'hui que l'origine géographique de la plante soit le Canada et non le territoire des Topinambous... L'histoire est néanmoins écrite.

Fruits

CANTALOUP. Si la résidence d'été des papes est bien connue, le fameux Castelgandolfo étant cité dans tous les bulletins d'information en période estivale, d'autres ont un renom moindre. Ainsi la maison de campagne située près de Rome et appelée Cantalupo. Pourtant ce lieu a une certaine histoire.

En effet, cette maison de campagne a eu la particularité de voir les jardiniers y cultiver une variété de melon caractérisée par des côtes larges et aplaties, nettement séparées.

Ce melon fut apprécié par sa chair rouge orangé, fondante et très sucrée, qui apparaît sous l'épaisse écorce et la peau rugueuse. On le cultivait à Cantalupo, c'est-à-dire Cantaloup en français, le melon fut un cantaloup dès 1791.

CERISE. Cérasonte est une ancienne ville du Pont, située à l'ouest de Trébizonde, sur le Pont-Euxin ; son appellation ultérieure fut Kiresoun.

Au cours d'une expédition en Asie, Lucius Lucinus Lucullus, un des principaux lieutenants de Sylla et excellent général romain, fut frappé de constater le nombre d'arbres donnant un fruit de grande saveur, qui poussait à Cérasonte.

Lucullus rapporta le « cerasus » - nom dérivé de celui de la ville - qui fut le premier cerisier planté à Rome, au F siècle av. J.-C.

Ce fut « le temps des cerises » pour les Romains, mais il fallut attendre 1190 pour trouver mention du mot puis 1866 pour voir J.-B. Clément composer sa romance. Qu'importe, les Romains avaient su goûter et nous transmettre les fameuses cerises !

CHATAIGNE. La Thessalie était dans l'Antiquité une région fertile de la Grèce centrale, drainée par le Pénée, entre le Pinde, l'Olympe, l'Ossa et le Pélion.

Si l'on y trouve aujourd'hui du blé, de l'avoine, du tabac, des oliviers, c'est malgré tout une région qui s'est appauvrie.

Jadis, on trouvait à Castanée des arbres donnant ce qu'on appelait des noix ; ces noix de Castanée devinrent des châtaignes. On les signale depuis 1180 ; toutefois, le Dictionnaire de l'Académie n'a admis le mot qu'en 1694. Bien d'autres lieux ont connu le fruit du

châtaignier : on parle du marron de Naples, de la châtaigne du Brésil et de la châtaigne de Malabar.

Et les gourmets apprécient la châtaigne lorsque, confite dans le sucre, elle devient marron glacé.

CLÉMENTINE. L'étude de plus en plus poussée de la génétique et les expérimentations faites par l'homme peuvent encore permettre de créer des variétés inconnues. C'est ainsi qu'un fruit véritablement nouveau fut obtenu vers 1902. Deux ans auparavant, le frère Clément, un religieux de la région d'Oran, féru de botanique, pratiqua une intéressante expérience. Il féconda des fleurs de mandarinier avec du pollen prélevé sur un bigaradier, arbre qui produit l'orange amère : le résultat fut un fruit, intermédiaire, pour la forme comme pour le goût, entre la mandarine et l'orange proprement dite, qui fut apprécié par l'entourage de l'expérimentateur.

Très riche en jus, la clémentine a pris aujourd'hui une grosse part du marché et elle s'appelle ainsi à partir de 1929, lorsqu'on donna au fruit « trouvé » par le frère Clément le nom de ce dernier, pour l'honorer.

COING. Fruit du cognassier, en forme de grosse poire jaune, au parfum pénétrant, le coing était connu des Anciens, son nom signifiait : « pommes de Kyolonia en Crète ». La traduction latine en fut cotoneum et devint coing en français. Le mot entra au Dictionnaire de l'Académie en 1694.

PÊCHE. Le royaume de Perse - aujourd'hui l'Iran - a profondément marqué l'histoire dans l'Antiquité.

Mais il est un autre domaine où la Perse a laissé trace. La région comportait beaucoup d'arbres fruitiers et l'un d'entre eux donnait des fruits juteux, à peau duveteuse.

On appela ce fruit, par déformation du nom de Perse, une pêche, dès le début du XIe siècle. (Pour compléter cette origine, notons qu'il existe une variété de pêche appelée *persec*.)

POMME D'API. Appuis, Romain passionné d'arboriculture, obtint, par greffes successives, une pomme, rouge ou jaune sur une partie, très sucrée. Tout naturellement on baptisa ce fruit pomme d'api.

REINE-CLAUDE. Fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, Claude de France naquit à Romorantin en 1499. Elle fut d'abord promise à Charles d'Autriche, futur Charles-Quint puis épousa en 1514 François d'Angoulême qui allait devenir François Ier. En dot, elle apportait le duché de Bretagne et des droits sur celui de Milan.

Louise de Savoie, sa belle-mère, lui était hostile ; le roi un peu indifférent : elle n'eut donc pas d'influence politique, se contentant (!) de donner sept enfants au roi en dix ans. Boiteuse et quelque peu disgraciée, elle s'occupa de l'administration de ses domaines, en particulier de ses terres de Blois, où l'on cueillait de fort belles prunes. Comme sa bonté la fît surnommer « la bonne reine » par le peuple, les horticulteurs pensèrent

lui être agréables en baptisant une variété de prune à partir de son nom. La prune de la Reine Claude était née.

Morte à Blois en 1524, la reine laissa un bon souvenir et le fruit continua de porter son nom. Il est attesté en 1628 mais il fallut attendre 1690 pour voir Furetière proposer l'orthographe reine-claude dans son fameux *Dictionnaire*... ce qui lui valut les foudres de l'Académie française qui l'exclut !

VALENCE. Sur la mer Méditerranée, il est un port d'Espagne nommé Valence : la ville est située au milieu d'une plaine extrêmement riche, la Huerta de Valence.

L'histoire de Valence est longue, depuis sa conquête par les Carthaginois, puis les Romains, les Wisigoths, les Arabes.

Sa renommée est due à l'une de ses richesses naturelles : la Huerta de Valence, véritable jardin créé par irrigation, permet la production abondante de vin, de céréales, de légumes, de fruits et d'agrumes ; dès 1872, Littré faisait entrer dans son Dictionnaire le mot « valence », qualifiant une orange d'Espagne.

Desserts

BABA. C'est Stanislas Leszczynski, ancien roi de Pologne, duc de Lorraine et beau-père de Louis XV, qui commanda à son pâtissier ce gâteau, composé de rhum

ou de kirsch, de cédrat, de raisins secs, parfois agrémenté de crème. Grand amateur des *Mille et Une Nuits*, il décida de l'appeler baba en l'honneur d'Ali Baba ; à moins que le nom de cette pâtisserie ne soit dû au mot slave baba qui signifie vieille femme.

BAVAROIS. À l'origine il s'agit d'une infusion de thé au lait chaud, accompagnée de sirop au lieu de sucre. Cette boisson servie au café Procope connut au XVIIIe un grand succès. La demande en avait été faite par des princes de la Maison de Bavière, aussi l'infusion fut-elle baptisée bavaroise.

La même origine s'applique à l'entremets.

BERGAMOTE. Ce nom qualifie à la fois une poire fondante et très parfumée, une bonbonnière doublée de l'écorce de bergamote séchée, un sucre d'orge spécialité de Nancy, et bien entendu l'agrume, assez acide, à l'odeur agréable, qui est le fruit du bergamotier. Pour autant, d'où vient-il ?

De bergamotta, mot italien pour lequel existe une double explication. Soit celle d'un mot turc signifiant « poire du bey », cité par Rabelais en 1536, soit issu de Bergama, qui serait la forme arabo-turque de Pergamo, ville d'Asie Mineure, en Mysie, fondée selon la tradition par Pergamos, fils d'Andromaque.

S'il existe un long chemin de Pergame à bergamote, la ville peut aussi avancer qu'elle fut renommée par sa fameuse bibliothèque, au IIe siècle, créée par Attale II. Mais il fallut attendre 1694 pour que bergamote signi-

fiant essence entre dans le vocabulaire et 1740 en tant que citron.

CRÈME CHANTILLY. Nous sommes en 1660, au château de Vaux-le-Vicomte, lors d'une fête donnée par le maître des lieux, Nicolas Fouquet, surintendant des finances.

La fête est splendide et luxueuse ; trop, peut-être, puisque le roi en prend ombrage et que, bientôt, Nicolas Fouquet va être victime de son ambition, dénoncé par Colbert.

Tout est splendeur et le maître d'hôtel, le célèbre François Vatel, crée pour la circonstance une crème fouettée, bien mousseuse, sucrée et parfumée. Les convives se régalent.

Fouquet est arrêté en 1661 et Vatel propose ses services au prince de Condé. De nouvelles fêtes ont lieu et, cette fois, se déroulent à Chantilly.

Vatel propose aux invités sa spécialité, qui ne porte pas encore de nom. Au fait, comment l'appeler ? Puisque nous sommes à Chantilly, ce sera donc une chantilly !

CHARLOTTE. George III devint roi d'Angleterre en 1760, son règne allait être fertile en événements cruciaux pour la Grande-Bretagne.

Les guerres d'Amérique et son état de santé l'amenèrent à déléguer l'essentiel des pouvoirs au Premier ministre.

Son règne vit de grandes transformations économiques, sociales et religieuses. Il dut reconnaître

l'indépendance des colonies d'Amérique et assista à la conquête de l'Inde. Son épouse était la reine Charlotte, qui le vit perdre la raison et laisser la régence à leur fils George IV en 1810.

La reine était-elle un fin gourmet ou son cuisinier lui fit-il honneur en préparant un dessert ? Toujours est-il qu'un entremets fait de marmelade de pommes ou de crème fouettée et entourée de tranches de pain beurrées ou de biscuits prit bientôt le nom de Charlotte.

Dès 1804, le nom était créé, bien que certains mettent en doute cette origine, qu'il faut bien, en tout état de cause, attribuer à une femme prénommée Charlotte.

FRANGIPANE. À Rome, les périodes de famine furent relativement nombreuses. Lors de l'une d'elles, une famille plus aisée décida de distribuer des vivres à la population, sur ses deniers.

Ce geste, qui sauva bien des vies humaines, eut sa récompense, d'une curieuse manière. Les habitants de la ville parlèrent bientôt de leurs bienfaiteurs sous le nom, qui leur resta, de frangipani (ceux qui brisent le pain).

Comme dans d'autres cas de fixation de patronyme, la famille, en quelques générations, devint la « famille Frangipani ».

Au XVIIe siècle, l'un de leurs représentants, devenu marquis, se distingua par une invention agréable : un nouveau parfum, dont on imprégnait les peaux et particulièrement les gants. Plus tard, ce parfum fut utilisé sous forme de crème, à laquelle on ajoutait des

amandes pilées et dont on se sert pour garnir un gâteau. C'était en 1640.

GÉNOISE. Comme bien d'autres villes, dont le port a contribué à la circulation des marchandises et parfois à la fixation d'un mot, la « ville des Palais », Gênes, nous a transmis la génoise.

Les gourmands apprécient le biscuit de pâte légère, avec ou sans amandes, qui sert de base à un gâteau fourré de différentes crèmes ou de gelées de fruits.

Pour certains, la génoise, attestée en 1735, a remplacé le mot « génevois » dont on connaît plusieurs mentions entre 1336 et 1535 (cette forme venant de Genova, nom italien de la ville).

Pour d'autres, ce gâteau commémore le siège de Gênes où le général Masséna s'illustra en 1800 : les assiégés, affamés, ne durent la vie sauve qu'au fait de se nourrir de leurs réserves, constituées par 50 tonnes d'amandes. Ils les mangèrent !

MADELEINE. Faut-il raconter l'histoire de Madeleine Paulmier, cuisinière à Commercy, pour trouver l'origine de la fameuse pâtisserie composée de farine, de sucre, de beurre, d'œufs, de jus de citron et cuite au fout dans des petits moules en forme de coquille ?

Rien n'est moins certain, car si les madeleines de Commercy sont renommées, celles de Reims et autres lieux ne le sont pas moins et ne permettent pas de trancher le problème.

À la vérité, il convient de concéder que l'invention de la madeleine est controversée : certains l'attribuent à Stanislas Leszczynski qui l'aurait tenue d'une paysanne de Commercy (déjà !) en 1755 ; d'autres pensent à sa fille Marie, épouse du roi Louis XV, dont la cuisinière se nommait Madeleine ; les derniers, enfin, avancent que le fameux Avice, cuisinier du prince de Talleyrand, ne peut être que le créateur de la madeleine.

Afin d'éviter à nos lecteurs la « perspective d'un triste lendemain » ressenti par Proust devant sa tasse de thé, nous choisirons l'hypothèse Madeleine Paulmier, puisqu'aussi bien elle est attestée depuis 1846 : le secret en aurait été gardé par la maîtresse de Madeleine, madame Perrotin de Barmond, depuis 1840.

MAZARIN. À partir de 1750, une délicieuse pâtisserie faite de pâte à génoise, de fruits confits, d'amandes et de marmelade fut appelée mazarin.

En l'honneur de l'illustrissime Julio Mazarini, principal ministre d'Anne d'Autriche, régente, et parrain de Louis XIV.

PÊCHE MELBA. Hélène Porter naquit à Melbourne en 1866 et devint une magnifique cantatrice, dont la renommée éclata sur les scènes du monde entier.

Alors qu'elle se trouvait à Londres, elle logeait à l'hôtel Savoy, dont les cuisines étaient dirigées par le grand cuisinier français Auguste Escoffier.

Hélène Porter, que le public connaissait sous le nom de Nelly Melba, interprétait alors - en 1894 - *Lohengrin* à Covent Garden. Elle eut la délicatesse d'adresser deux fauteuils d'orchestre à Escoffier.

Ce dernier, très honoré, voulut remercier la cantatrice à sa manière, avec ses talents propres, honorant tout à la fois la musique wagnérienne, la cuisine française et la renommée de la chanteuse.

Escoffier fit tailler le cygne de Lohengrin dans de la glace, y déposa une couche de glace à la vanille et des pêches à chair blanche, pochées dans un sirop de vanille, le tout nappé de purée de framboises.

En 1900, lors de l'ouverture de l'hôtel Carlton, l'idée fut reprise, mais ce n'est vraiment qu'en 1920 que la spécialité fut inscrite dans les menus, à la rubrique des desserts.

PRALINE. César, comte du Plessis-Praslin (un village de l'Aube) et duc de Choiseul (une localité de Haute-Marne), né en 1598, réalisa une belle carrière militaire : pendant la Fronde, il obligea Turenne à lever le siège de Guise, puis le battit à Rethel ; il fut duc et pair en 1663, maréchal de France.

Un jour, comme il était accoutumé d'organiser de fort belles réceptions, il décida de régaler ses invités - et particulièrement ses admiratrices - d'un bonbon de fabrication nouvelle et fort appétissante, à base d'amandes et de caramel.

La création était de son officier de bouche, Clément Jaluzot, dit « La Fleur » - d'autres disent qu'il s'appelait Lassagne - qui aimait plaire à son maître.

Devant le succès remporté par le délicat bonbon, on demanda le nom ; le duc de Praslin réfléchissait lorsqu'une voix, flatteuse, s'écria : « prasline ». Le nom était fixé.

Plus tard, l'officier de bouche s'installa à son compte dans la bonne ville de Montargis et proposa sa friandise, en faisant rissoler l'amande dans du sucre. Il ne lui restait plus qu'à fonder la *Maison de la Prasline*, qui devint ensuite la *Confiserie du Roy*, puis une spécialité appréciée de la ville.

Ce n'est pourtant que vers 1680 que le nom de praline qualifia définitivement cette gourmandise.

SAVARIN. Anthelme Brillat-Savarin est né à Belley en 1755 ; il devint magistrat et littérateur, sans jamais oublier que sa patrie était célèbre pour des spécialités culinaires comme les écrevisses à la Nantua, la noix de veau aux morilles et le dindon truffé : son goût en la matière ne pouvait qu'être délicat.

Pourtant, sa carrière ne fut pas seulement celle d'un paisible gourmet : Brillat-Savarin fut député à l'Assemblée nationale en 1789, commandant de la garde nationale à Belley, proscrit sous la Terreur et amené à se réfugier en Amérique !

De retour en France, il reprit sa carrière de magistrat et publia des ouvrages fort sérieux ; mais il n'oubliait pas

son péché mignon et publia en 1825 un ouvrage intitulé *La Physiologie du goût*, sorte de code de la gastronomie, qui lui valut la notoriété, juste avant sa mort, survenue en 1826. C'est pour lui rendre hommage que fut baptisé en 1856, du nom de brilaât-savarin, qui devait devenir plus tard tout simplement savarin, un gâteau à pâte molle, cuit en forme de couronne et imbibé de sirop de sucre et de rhum. Dès 1866, le savarin avait conquis droit de cité.

SANDWICH. La partie était acharnée. Le jeu durait depuis des heures. Le temps passait et le moment du repas était venu. Mais John Montagu, quatrième comte de Sandwich (né en 1718, c'est son ancêtre qui, ralliant les Stuarts, contribua à leur Restauration) et premier Lord de l'Amirauté, ne voulait pas quitter sa table de jeu.

La partie continua ; l'appétit se fit plus fort, aussi le comte de Sandwich demanda-t-il à son cuisinier de lui préparer de quoi manger, sans avoir à quitter la table de jeu.

Idée de génie, simple comme toujours, du cuisinier qui rapporta à son maître un en-cas fait de viande prise entre deux tranches de pain, dont le succès fut immédiat ; elle se répandit auprès des membres du club de jeu, s'empara de l'Angleterre et gagna la France au début du XXe siècle.

Mais John Montagu - à qui l'on servit donc son premier « sandwich » en 1762 -, bien qu'il fut impliqué dans la défaite anglaise de la guerre d'Amérique, fut une se-

conde fois premier Lord de l’Amirauté, de 1771 à 1782. Se passionnant pour l’archéologie comme pour le jeu, il favorisa alors les voyages de James Cook.

Voilà pourquoi ce dernier, qui avait donné le nom de son bienfaiteur à un archipel de la Polynésie, fut tué par « les naturels des îles Sandwich », en 1779.

Le comte de Sandwich, quant à lui, mourut en 1792, sans avoir cessé de jouer et de mener ses affaires politiques.

Boissons

BOCK. Le Hanovre est un ancien royaume de l’Allemagne du Nord annexé à la Prusse en 1866 et réuni en 1945 à l’Oldenbourg et au Brunswick, avec lesquels il forme la Basse-Saxe.

On y trouve un certain nombre de villes moyennes, dont Einbeck en dehors, bien entendu, de la grande métropole qu’est Hanovre. Le climat est humide et le sol couvert de landes, de prairies et de cultures. Deux cours d’eau le traversent : le Weser et l’Aller.

Einbeck fut longtemps renommée pour la fabrication de sa bière ; cette « bière d’Einbeck » devint de l’« Einbeckbier » puis, par transformation, de l’« Einbockebier », enfin, un bon bock. C’était en 1862.

BOURBON. Un jour de 1789, un prédicateur baptiste installé dans le comté du Kentucky se mit à distiller une variété de whisky particulière.

En effet, si le whisky est fabriqué à partir du seigle, céréale européenne, celui du révérend Elijah Graig le fut à partir du maïs, céréale américaine.

Peu de temps après, devant le succès rencontré par cette boisson - nouvelle manière - une publicité parut à Paris. Mais non point en France, ce Paris étant la capitale du comté de Bourbon, dans le nord-est du Kentucky.

C'est véritablement à partir de 1821 que le whisky de Bourbon a connu l'engouement, à telle enseigne qu'il ne tarda pas à devenir l'alcool national des États-Unis.

CHAPTALISATION. Jean-Antoine Chaptal est né à Badaroux (Lozère) en 1756 ; élevé à Montpellier par un oncle aisé, il devint docteur en médecine à 21 ans et professeur de chimie. D'esprit très ouvert, il s'intéressa à la commercialisation à l'échelle industrielle des produits chimiques et fut récompensé de ces initiatives par des lettres de noblesse, délivrées en 1787.

Il traversa sans trop d'encombre les péripéties de la révolution, fut professeur de chimie à l'École polytechnique, membre de l'Institut, appelé au Conseil d'État puis nommé ministre de l'Intérieur, de 1800 à 1804.

En même temps, il créa les chambres de commerce, la première École d'Arts et Métiers, fonda des hôpitaux, des musées, organisa les monts de piété et l'assistance

publique, fit exploiter des eaux minérales et, en 1801, développa la méthode qui permettait d'augmenter le degré alcoolique du vin en y ajoutant du sucre. Ce n'est donc pas sans raison qu'il publia un *Art de faire les vins* et que la chaptalisation connut un grand succès. On en abusa d'ailleurs beaucoup et cette pratique est aujourd'hui sévèrement réglementée.

Nommé sénateur, comte de l'Empire, pair de France, Chaptal mourut à Paris en 1832. Et son nom accrut sa renommée en passant dans le langage commun sous la forme chaptaliser puis chaptalisation à la fin du XIXe siècle.

CHARTREUSE. Cette délicieuse liqueur est la création des moines du couvent de la Grande Chartreuse, fondée en 1084 par saint Bruno.

Sa composition à base de plantes aromatiques rappelle la fraîcheur des montagnes où se situe la Grande Chartreuse.

CHICOTIN. L'île de Socotra (ou Socotora) est située dans l'océan Indien, au nord-est et à 230 km du cap Gardafui ; elle appartient à l'iman de Mascate, lui-même vassal de la résidence d'Aden.

Cette île dont la surface est de 3 579 km2 possède depuis longtemps des plantations d'aloès fort réputées et connues sous le nom d'aloès socotrin, ou de socotrin tout court (on écrit parfois soccotrin).

Or, cet aloès de Socotra, de couleur rouge, sécrète un suc amer ; par corruption, le mot socotrin a donné chi-

cotin et il est bien vrai que rien n'est *amer comme chicotin*... Le mot est connu depuis 1359 et a bénéficié de la même réputation jusqu'à nos jours.

GROG. L'amiral britannique Edward Vernon était réputé dans l'Amirauté entière par son attitude très sévère envers ses subordonnés. Au demeurant, c'était un excellent et valeureux marin. Habituellement vêtu de vêtements en grogram, ou gros-grain, de cette habitude naquit un surnom : ses hommes l'appelèrent « old grog » par déformation du nom donné au tissu.

Un jour, Edward Vernon eut l'idée de fournir à ses hommes, au lieu de la ration de rhum pur à laquelle tout marin de la Royal Navy avait droit, une autre ration faite de rhum coupée - largement - d'eau. C'était en 1740. Tout naturellement, les marins britanniques donnèrent au breuvage une partie du surnom que portait l'amiral : on leur donnait à boire du grog !

L'amiral fut finalement rayé des cadres pour son attitude par trop sévère - à moins qu'il n'ait été lui-même indiscipliné - et le grog, depuis 1776, est cette boisson chaude faite d'eau sucrée, d'eau-de-vie ou de rhum et de citron, si utile et agréable pour éviter les ennuis de l'hiver.

Le Dictionnaire de l'Académie a accueilli le grog en 1835.

KIR. Le chanoine Kir (1876-1968) fut une des figures marquantes de la chambre des députés : ses interventions étaient souvent imagées, tout en témoignant d'un

solide bon-sens. C'est d'ailleurs pour ces qualités dynamiques que les habitants de Dijon l'avaient élu maire de leur ville. Le chanoine ne manquait jamais une occasion de valoriser les produits du cru ou de faire parler de sa région.

En 1950, le chanoine Kir fit une expérience lors de la réception de parlementaires, anglais. Le vin blanc-cassis tombait dans l'oubli ; il fallait relancer la fabrication de la liqueur de cassis. Le chanoine offrit donc à ses invités un apéritif composé de crème de cassis et de vin blanc.

Tout le monde apprécia et la promotion de cet apéritif fut importante pour la région. Très vite, toutes les autres réceptions de la mairie offrirent de ce mélange agréable. Mais une question se posa : quel nom lui donner ? Tout naturellement, cela devint un kir et le mot est passé dans notre langue en 1967, peu avant le décès du brave chanoine, qui savait valoriser les richesses de notre bas monde.

MOKA. Moccha, port de la mer Rouge, situé au Yémen, devint célèbre par la variété de café à grains fins et ovoïdes qu'il exporte dans le monde.

La pâtisserie du même nom est garnie d'une crème au beurre aromatisée au café de Moka.

PINARD. Adolphe Pinard naquit à Méry-sur-Seine en 1844 et, après de solides études, devint médecin et s'adonna à la politique. Il se spécialisa dans son art, permit à l'obstétrique de faire de grands progrès, de

même qu'il essayait de développer par tous les moyens l'hygiène et la puériculture.

Il s'intéressa au vin qu'on donnait aux soldats et, constatant les dégâts de certaines maladies, prescrivit de l'allonger avec une dose de mercure.

Le goût du vin ne fut guère apprécié par les soldats et on baptisa bien vite ce breuvage, au demeurant obligatoire à ingurgiter, du, nom de pinard, son « inventeur ». C'était à la fin du XXe siècle. On notera que le terme de pinard a pu être relevé dès 1616, mais qu'il s'agissait alors d'une déformation du terme « vin pineau ou vin pinot ».

Adolphe Pinard mourut en 1934 : son nom était bien passé à la postérité, peut-être pas de la manière dont il rêvait.

PUNCH À LA VICTOR HUGO. « Ce siècle avait un an. » et Victor Hugo naquit en 1802. Quel homme, quel écrivain, quelle œuvre ! Sa prodigieuse imagination n'a jamais occulté la réalité de la vie quotidienne et, si l'on en croit Théophile Gautier, il avait un appétit digne de Gargantua. Parmi d'autres douceurs, il aimait à se réserver quelques plaisirs simples ; ainsi, il se calait les mâchoires avec des morceaux de sucre, plaçait dans sa bouche une petite orange pelée, quelques quartiers de citron et un demi-verre de rhum. Alors, il broyait le tout et cela faisait un *punch à la Victor Hugo*, inattendu autant que personnel.

Tabac

BOUFFARDE. La pipe a connu tous les honneurs, elle eut aussi son martyr dont l'existence est mai connue : le caporal Bouffardi, les deux bras emportés par un boulet, ne lâcha pas sa pipe. Dès 1821 la bouffarde devint synonyme de pipe.

JACOB. L'histoire de la pipe est une merveilleuse aventure depuis le calumet des Indiens jusqu'au narghilé, en passant par les articles de porcelaine, de racine, d'écume de mer. Un médecin autrichien nommé Jacob Vilarius serait, selon certains, l'inventeur de la pipe de porcelaine, à laquelle, à partir de 1902, on aurait donné le nom de Jacob, le prénom de ce praticien. Fumer un jacob est pour l'amateur un véritable plaisir ; la porcelaine, en effet, exalte certains tabacs.

Pourtant, l'origine du jacob est peut-être ailleurs : bien des fourneaux de pipes représentent une tête de patriarche barbu et enturbanné... comme on imagine le patriarche Jacob, deuxième fils d'Isaac et de Rebecca, père de douze enfants qui donnèrent leur nom aux douze tribus d'Israël.

Peut-être faut-il envisager que les deux origines n'en font qu'une : les fumeurs de pipe ne s'en plaindront pas pour autant.

NICOTINE. Fils d'un notaire nîmois peu fortuné, Jean Nicot de Villemain, né vers 1530, devint diplomate et ambassadeur de François II au Portugal.

Là, un marchand flamand lui fit connaître la graine de pétun alors inconnue en Europe et qui allait devenir le tabac. Vers 1560, Jean Nicot envoya de cette semence à la reine Catherine de Médicis et présenta la plante lors de son retour en France.

Le pétun ou tobaco fut réduit en poudre et l'on vit la reine s'en servir, en la prisant, pour combattre ses migraines : on l'appela « l'herbe à la reine » ou médicée et la mode fit le reste.

Puis Jean Nicot donna son nom au pétun, le présentant comme étant la nicotiane et en vanta les propriétés thérapeutiques dans son ouvrage *Le Trésor de la langue française*, un des premiers dictionnaires de notre langue, paru après sa mort, en 1606.

Si le mot nicotiane fit florès à partir de 1570, celui de nicotine fut créé en 1818, pour qualifier l'alcaloïde du tabac.

Dire que tous ces termes auraient pu avoir une autre histoire ! car c'est le cordelier André Thévet, un cosmographe, qui aurait rapporté le premier le tabac du Brésil, en 1556, quatre ans avant Nicot !

Vêtements

Chapeaux et coiffures

BOLIVAR. Simon José Antonio Bolivar naquit à Caracas le 24 juillet 1783, dans une riche famille créole

ouverte aux idées philosophiques françaises : son précepteur était un disciple de Rousseau.

Envoyé en Europe à l'âge de 16 ans, il étudia en Espagne, en Italie et à Paris ; à Rome, il se jura de libérer l'Amérique du joug espagnol.

Bolivar rentra au Venezuela en 1807 et se rallia à la junte contre les Espagnols, en 1810 : trois ans plus tard, il chassait ces derniers du Venezuela et recevait le surnom de « *El Libertador* ».

Les Espagnols reprirent le dessus et Bolivar s'exila aux Antilles ; en juin 1819, de retour, il entra à Bogota, reçut les pouvoirs de président et de dictateur militaire. Dans le même temps, San Martin délivrait le Chili et le Pérou, Sucre libérait l'Équateur et fondait la république de Bolivie, nom choisi en hommage à Bolivar. Ce dernier fut ainsi le premier inspirateur du panaméricanisme ; son nom était célèbre et les milieux libéraux français ne tarissaient pas d'éloges.

Aussi, comme Bolivar aimait à porter un chapeau haut de forme à larges bords, on créa la mode, vers 1820, d'un chapeau évasé qui devint évidemment un « bolivar ».

Mais le général-homme d'État fut accusé d'ambitions démesurées et dut abandonner le pouvoir en mai 1830. Il mourut quelques mois plus tard, à Santa Marta, en Colombie.

BORSALINO. En 1857, la maison Borsalino s'installa à Alexandrie (Italie) et commercialisa ses chapeaux.

Giusepe Borsalino créa un chapeau de feutre vite adopté par les élégants de la péninsule : le borsalino entrait dans la légende jusqu'à devenir le titre d'un film.

BOUKINKAN. Qui ne connaît, depuis Alexandre Dumas, ce fameux héros nommé Georges Villiers, duc de Buckingham ?

Né en 1592, favori du roi Jacques Ier puis de Charles Ier, il fut ambassadeur sous Louis XIII et assassiné par Felton, alors qu'il venait au secours de la ville de La Rochelle, assiégée par Richelieu. C'était en 1628.

Buckingham, personnage fastueux et séduisant, lança une mode, du temps où il était à la Cour : celle d'un bonnet dont les bords se rabattent sur les oreilles.

Comment baptisa-t-on ce couvre-chef ? Du nom de son inventeur, prononcé « à la française », soit Boukingame, qui finit par s'écrire boukinkan !

BOURDALOU(E). Louis Bourdaloue, fils d'un magistrat de Bourges, vit le jour en 1632 et entra dans les ordres à l'âge de seize ans. De 1659 à 1669, il prêcha en province, puis débuta à Paris, dans la chapelle des Jésuites, où on l'apprécia immédiatement.

Appelé à la Cour, il se fit entendre une douzaine de fois devant le roi, aux Avents et aux Carêmes, prononçant des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, ainsi que des *Sermons* fameux sur la *Pensée de la mort*, le *Respect humain*, l'*Aumône.*

Aussi considéré qu'il fût, Bourdaloue lassait cependant son auditoire, contraint à de longues heures de présence pour l'écouter ; la sévérité de sa morale, la logique de son raisonnement, la finesse de sa psychologie et la précision de son style ne pouvaient dissimuler certaines longueurs. Comme Bourdaloue portait un chapeau orné d'un ruban retenu par une boucle, en 1701, la mode s'en empara et donna son nom à une tresse garnie d'une boucle de gros grain ou tout autre accessoire en forme de cordon qu'un homme pouvait porter à son chapeau. Bourdaloue mourut en 1704.

CADENETTE. Charles, marquis d'Albert, duc de Luynes : page d'Henri IV, devint le favori de Louis XIII, ourdissant le complot contre Concini et se montrant maladroit contre les protestants ; il devait mourir en 1621, sur le point d'être disgracié.

Charles avait un frère, Honoré d'Albert de Luynes, né vers 1540, qui fut un vaillant homme de guerre, surnommé le « capitaine de Luynes ». Accusé d'avoir participé à une conspiration, il se retira sur ses terres avant de revenir tuer en duel son accusateur, deux ans plus tard.

Gouverneur de Beaucaire et de Pont-Saint-Esprit, surintendant général de l'artillerie en Languedoc et en Provence, il se rallia à Henri IV.

Honoré de Luynes, seigneur de Cadenet, en Vaucluse, aimait la bataille et par ailleurs se distinguait par sa coiffure : une longue mèche de cheveux qu'il laissait pendre sur le côté gauche de son visage.

La bravoure de cet homme fougueux détermina les soldats à copier sa coiffure et, dès 1655, la cadenette était de mode ; elle devait ensuite évoluer et un siècle plus tard, vers 1767, ce terme désigna la coiffure militaire formée de deux longues tresses de cheveux pendant de chaque côté de la tête.

Grenadiers et hussards devaient porter la cadenette jusqu'au début du XIX^{3} siècle.

CATOGAN OU CADOGAN. On dit que le général anglais William, premier comte Cadogan (1675-1726) mit à la mode la manière de retenir les cheveux derrière la tête, au moyen d'un nœud, d'un ruban ou d'une pelote.

Il est de fait que cette façon de coiffer les cheveux et de les retrousser détermina une mode en usage chez les fantassins français du XVIIIe siècle.

On s'explique mal comment ce général qui servait la reine Anne et mourut en 1726 « donna » son nom à la coiffure, puisque les premières formes attestées datent de 1768 et 1780, mais l'usage mit les deux sexes d'accord, puisque hommes et femmes portèrent effectivement le catogan.

CHECHIA. La ville de Tachkent est située en ex-U.R.S.S. ; capitale de la république d'Ouzbékistan, elle se trouve de ce fait en Asie. Elle a une longue histoire et, dès le IX^{3} siècle, elle était renommée pour la fabrication de certaines calottes qu'on posait sur la tête et autour de laquelle on enroulait une pièce d'étoffe afin de former un turban. L'ancien nom de Tachkent était alors

« sas » dont la prononciation a fini par donner sasiyya et finalement chéchia, par un phénomène phonétique que l'on rencontre dans plusieurs dialectes.

À cet égard, on rencontre une mention en langue arabe vers 1505, mais la coiffure connue aujourd'hui, cylindrique et haute, faite en drap rouge et garnie d'un gland, ne remonte guère qu'à 1855.

FERRONNIÈRE. L'Histoire connaît la Belle Ferronnière, bourgeoise de Paris et maîtresse de François F, à qui elle aurait communiqué la maladie dont il mourut, après que son mari l'eut contaminée par vengeance.

Mais il est une autre *Belle Ferronnière*, celle dont le portrait a été peint par le grand Léonard de Vinci ; ce tableau est au Louvre et a reçu ce titre. Mais qui était la dame ?

Sans doute une princesse de Mantoue à moins que ce ne soit Lucrezia Crivelli, maîtresse de Ludovic le More ; en tout cas, il ne s'agit pas de la favorite de François Ier.

Sur le tableau la femme porte un bandeau, qui lui ceint le front. Il est si joliment représenté qu'à partir de 1832, l'habitude s'est prise d'appeler « ferronnière » tout bandeau de ce type.

Il en existe d'ailleurs de beaucoup plus travaillés, comportant chaînette et joyau, bien placé au milieu du front. Sans doute cela a-t-il facilité l'introduction du mot dans le Dictionnaire de l'Académie, vers 1878.

FEZ. Fès est une des capitales du Maroc et surtout ville sainte. Elle est bâtie au fond d'une vallée fertile, entourée de puissants remparts remontant au XIe siècle.

Elle se compose de la ville ancienne, Fès el Bali, du quartier juif, Fès Djedid et renferme le palais du Sultan, de nombreuses mosquées ainsi que le tombeau du prince Moulay Idris, fondateur de la ville.

De tout temps, ses productions et tissages indigènes ont été appréciés et particulièrement une coiffure tronçonique, en laine feutrée rouge ou blanche, ornée d'un gland ou d'une mèche. Cette coiffure devint une exclusivité de la ville et on ne tarda pas à porter le fez, connu comme tel, dès

FONTANGE. Marie Angélique de Scoraille de Roussille, duchesse de Fontanges, naquit au château de Cropières (Cantal) en 1661. Très belle, on l'aurait élevée dans le dessein de la voir devenir un jour, maîtresse du roi. Ce qui advint.

Le roi, qui commençait à se lasser de madame de Montespan, « la grande sultane », jeta son regard sur la jeune femme : elle devait, pendant quelques mois, être la maîtresse en titre.

Sachant - ou craignant - son temps mesuré, la Fontanges profita pleinement de la situation, menant un train fastueux, dépensant sans compter et se permettant, parfois, d'intervenir dans les affaires d'État.

Un soir de 1681, alors qu'il faisait du vent, Marie de Fontanges fut obligée - madame de Sévigné a raconté

la scène - de quitter sa capeline et de faire attacher sa coiffure par un ruban dont les nœuds tombaient sur le front : cette coiffure, bien que réalisée hâtivement et sous l'effet du hasard, plut au roi.

Cela fut imité et devint une mode suivie par les dames de la Cour ; la fontange était née ; certains ajoutent que pour sauver sa coiffure sous le vent, la duchesse avait relevé ses robes et ôté sa jarretière.

Quoi qu'il en soit, la mode ne dura qu'un temps ; d'ailleurs, Mlle de Fontanges vit son heure passer et se vit délaissée ; elle finit ses ¡ours à l'abbaye de Port-Royal - à vingt ans ! -et s'éteignit le 28 juin 1681, après que le roi fut venu là saluer avant sa mort.

GIBUS. Depuis quelques années déjà, M. Gibus étudiait le problème du « chapeau mécanique ». Il faut dire que Français et, Britanniques, après s'être disputé la paternité du chapeau haut de forme, continuaient de s'affronter sur ce nouveau terrain.

Et les premiers essais venaient d'être effectués - aux environs de 1824 - par le chapelier Lonchamps... en Angleterre.

Gibus, en véritable « titi », réfléchit et ne tarda pas à trouver une réponse ; il fallut l'expérimenter et cela prit du temps mais, en 1834, il put montrer son astucieux système d'articulation qui permettait au chapeau haut de forme de s'aplatir, grâce à des ressorts.

Il suffisait de secouer le chapeau pour l'ouvrir et d'appuyer en son milieu pour le refermer : brevet fut

aussitôt déposé. Dès 1848, un gibus - et cela même en Angleterre ! - était un haut-de-forme recouvert de soie (le feutre ne résistait pas à la pliure mécanique) et doté du perfectionnement simple et génial du Parisien.

PANAMA. La république de Panama est principalement connue pour son canal, inauguré en 1914, qui ouvre la voie la plus courte de l'Europe au Pacifique Oriental.

On apprécie ses productions ; bananes, noix de coco, abaca, cacao, café, caoutchouc, canne à sucre et acajou. Le bois, en effet, est la ressource commerciale du pays ; or, dans les forêts, croit le carludovica palmata, arbre de la famille des cycanthacées. La feuille du latanier, tressée, permet la fabrication de chapeaux de paille, chapeaux d'été, larges et souples. Cet artisanat connut son essor au siècle dernier et permit la réalisation de fort beaux chapeaux ; à la vérité, la fabrication avait lieu dans les régions supérieures de l'Équateur et Panama servait surtout de port pour les expéditions. Quoi qu'il en soit, dès 1865, le nom de panama fut attribué au couvre-chef ; Gustave Flaubert, mettant en scène dans Bouvard et Pécuchet ses deux « bonshommes » et voulant montrer l'aspect élégant d'un notaire, lui attribue un lorgnon et un panama.

Vestes

BLAZER. L'origine exacte de cette veste est incertaine : est-ce le verbe to blaze « briller » qui donna son nom à ce vêtement ?

Ou bien la veste d'uniforme revêtu par l'équipage du navire *Blazer* à l'occasion des fêtes du couronnement de la reine Victoria ?

CANADIENNE. Longue veste imperméabilisée, doublée de fourrure, ce vêtement porté par les Canadiens pour les protéger des rigueurs du froid frappa l'imagination de Blaise Cendrars qui le fit connaître aux Français.

CARDIGAN. James Brudenell, lord Cardigan (la ville de Cardigan est située au Pays de Galles, sur la Teifi), était un dandy qui considérait que sa tenue devait toujours être irréprochable ainsi que les habits de ses troupes.

Ne disait-on pas que son régiment était le plus beau d'Europe ? En présence de la reine Victoria, le duc de Wellington manifesta son admiration en voyant les dolmans bleu roi galonnés d'or, les bonnets à poils surmontés d'un plumet, les pantalons étroits rouge cerise.

La mode vestimentaire étant bien faite pour plaire à un disciple du « beau Brummel » - anglais lui aussi - il convenait que lord Cardigan se distinguât un jour.

Il fut envoyé en Crimée, en 1854, pour combattre les Russes dans ce corps expéditionnaire franco-anglais où, peut-être, il rencontra un autre dandy, lord Raglan. Il s'y couvrit de gloire, avec la charge de la brigade légère à Balaklava, qui vit seulement 150 hommes revenir sur 666. Avant de partir pour la Crimée, lord Cardigan s'était fait confectionner un modèle de veste

en laine, tout à fait inédit, puisque ne comportant ni col ni revers. La veste plut beaucoup, les exploits militaires firent connaître le nom, la mode se développa : dès 1868, les élégants eurent plaisir à porter un cardigan ; de nos jours, encore.

HONGRELINE. C'est vers 1620 qu'une mode vint de Hongrie : on portait un justaucorps cintré à la taille, descendant jusqu'à mi-cuisse, à manches longues et serrées par aiguillettes ; ce furent principalement les officiers d'infanterie qui portèrent ce vêtement, qu'on appela hongreline (rappelant joliment le pays des Magyars) jusqu'à la moitié du XVIIe siècle.

SPENCER. Un soir d'hiver 1796, John Charles Spencer, 38 ans et descendant d'une des plus vieilles familles d'Angleterre, rentra chez lui après une soirée mondaine. Il pleuvait et les basques de son habit furent vite trempées. Il résolut de se réchauffer auprès du feu qui brûlait dans la cheminée et de faire sécher son vêtement de soirée.

Il s'endormit et des flammèches vinrent attaquer ses basques, qui s'enflammèrent, ce qui eut pour effet de réveiller Spencer.

Au lieu de prendre ombrage du désagrément, il résolut d'en tirer parti.

C'est ainsi qu'un habit accidentellement raccourci et ramenant la ressemblance à celle du dolman devint un « spencer ». La mode traversa aussitôt la Manche et le

vêtement connut le succès sous le Directoire et le Consulat.

D'abord, les femmes le portèrent : c'était une sorte de boléro que les hommes adoptèrent ensuite en lui donnant un air militaire : veste courte et ajustée.

Lord Spencer, au demeurant bibliophile et collectionneur d'antiquités, chevalier de l'ordre de la Jarretière, mourut en 1834 heureux d'avoir légué à la mode cet habit de cérémonie, dont le haut est d'une veste et le bas, d'un gilet. Un smoking, en somme.

Vêtements de dessus

ASTRAKAN. Cette ville russe est située dans le delta de la Volga et lut conquise en 1556 par Ivan le Terrible. Sa renommée vint de la préparation et de la commercialisation de la fourrure d'agneau caracul, à poils bouclés, très recherchée, surtout quand elle est obtenue à partir d'un animal tué quelques heures seulement après sa naissance.

La première mention d'un « astrakan » semble se trouver dans l'inventaire des biens de la comtesse de Coigny, en 1775. Un manteau, un bonnet ou tout autre pièce, en astrakan gris ou noir, n'a certes aucunement perdu son prestige depuis lors.

DUFFLE-COAT. La ville de Duffle est réputée pour sa production de draps depuis le XVIIe siècle, c'est avec ce drap que fut réalisé un manteau trois-quarts avec capu-

chon sur le modèle des trois-quarts de la marine britannique.

Ce « manteau de Duffle », inspiré d'un uniforme anglais, ne pouvait que s'appeler un duffle-coat.

MACFARLANE. Décidément, les Britanniques semblent particulièrement voués à la création de vêtements : voici un Écossais qui à son tour se mêle de mode.

Mac Farlane (ou Mac Ferlane) était fort entiché de sa tenue vestimentaire, en ce début du XXe siècle. Son confort lui importait. Aussi mit-il au point un manteau - réservé aux hommes - sans manches, avec des ouvertures pour passer les bras et un grand collet retombant jusqu'à la ceinture. A partir de 1859, le nom de baptême était donné et le macfarlane fut apprécié, particulièrement en Angleterre.

MACKINTOSH. Charles Macintosh naquit à Glasgow en 1866 et devint chimiste. Il allait bientôt inventer le tissu imperméable. En fait, son invention, comme souvent, fut le fruit du hasard, celui du mélange de diverses substances mélangées pour essai.

C'est ainsi qu'en 1823 il déposa un brevet pour protéger un procédé permettant de coller ensemble deux épaisseurs avec du caoutchouc indien dissous dans du naphte : avec ce tissu imperméable, on put fabriquer des matelas et même des coussins pour une expédition polaire.

Le succès du matériau s’amplifiant, Macintosh donna de la souplesse au mélange coton-caoutchouc grâce à la térébenthine. Dès lors, on put tailler des manteaux de toile imperméable pour les hommes essentiellement - question de mode ? - qui eurent un grand succès outre-Manche puis en France à la fin du siècle dernier et au début du XX^{3} siècle.

Le mot était passé dans la langue française puisqu’on le trouve dès 1842 sous la plume d’Eugène Sue. L’inventeur, membre de la Royal Society pour avoir également découvert la convertibilité du fer malléable en acier, mourut l’année suivante.

PALATINE. Anne de Gonzague, la seconde fille de Charles Ier, est née en 1616 à Paris ; son père envisageait de la faire entrer dans les ordres, mais la jeune fille avait un tempérament et une volonté qui modifièrent son avenir.

De fait, elle connut une liaison avec l’archevêque de Reims puis épousa - secrètement - le comte Palatin du Rhin, Edouard de Bavière. Elle était ainsi princesse Palatine en 1645.

Elle se lança alors à corps perdu dans la politique, en une période fort troublée, celle de la Fronde, et brilla autant par ses intrigues que par la finesse de son esprit, apprécié de beaucoup.

Elle mourut en 1684 : Bossuet prononça son oraison funèbre. De son vivant, ce personnage dynamique souffrait toutefois du froid et avait pris l’habitude de se

couvrir d'une pèlerine de fourrure que l'on appela, à partir de 1680, une palatine.

On peut toutefois admettre que ce vêtement a été porté à l'origine par l'autre « princesse Palatine », Charlotte-Élisabeth de Bavière, belle-sœur de Louis XIV. Intelligente mais d'aspect peu féminin, aimant la vie de la nature et la bonne chère, elle écrivit des lettres pleines de réalisme sur la vie à Versailles.

Comme elle vécut de 1652 à 1722 et que la mode de la palatine s'est imposée vers 1680, l'amateur d'Histoire a finalement le choix entre les deux princesses.

RAGLAN. Fitzroy, James Henry Somerset Raglan, baron, naquit en 1788 à Badminton et consacra toute sa carrière à l'armée anglaise. C'était un brave et son sang-froid était légendaire. À peine âgé de 20 ans, il fut attaché à l'état-major de Wellington et suivit le duc en Espagne avant de devenir son aide de camp.

Lors de la bataille de Waterloo, en 1815, il perdit un bras, ce qui le tint éloigné des champs de bataille, il fut secrétaire d'ambassade à Paris jusqu'en 1818.

Nommé maitre-général de l'artillerie en 1852, à la mort de Wellington il se rendit tout naturellement en Crimée lorsque la guerre éclata.

Devant son quartier général, sur les côtes de la mer Noire, les soldats s'accoutumèrent à le voir surveiller les opérations, enveloppé dans un manteau-pèlerine destiné peut-être à cacher ce bras qui lui manquait,

mais qui lui apportait une silhouette tout à fait caractéristique.

On eut vite fait de parler de « raglan » pour qualifier ce manteau à pèlerine, dont la mode se développa très rapidement.

Hélas, lord Raglan, victime du choléra, mourut en face de Sébastopol, en 1855.

Aujourd'hui, le raglan a évolué, c'est un vêtement porté par les hommes et les femmes dont les manches partent du col ; en fait il est bien différent du modèle initial.

SAHARIENNE. À l'origine une saharienne est un vêtement de toile ample, muni de nombreuses poches, un habit fonctionnel porté par les explorateurs soumis aux rigueurs du Sahara.

Aujourd'hui la saharienne a inspiré les stylistes et l'on rencontre celle-ci dans les collections des couturiers parisiens.

Pantalons

BLOOMER. En 1851, une Américaine, Amalia Bloomer, fit sensation à Londres : elle présenta un costume qui se voulait « révolutionnaire ».

Composé d'une jaquette, de jupes courtes sur une longue culotte bouffante à la turque, le costume à la Bloomer surprit plus d'une lady. Aujourd'hui c'est un classique.

JODHPURS. Il existe une ville du Rajasthan, en Inde, qui se nomme de nos jours Djodhpour, mais dont l'orthographe a été, par le passé, Jodhpur. Cette ville de moyenne importance était surtout réputée pour son industrie textile et ses ateliers de transformation de la laine.

Jodhpur étant indienne, on ne sera pas surpris d'y constater la présence des Anglais. Qui dit Anglais et Inde, dit équitation. La ville se fit bientôt une spécialité textile en proposant sur le marché des « Jodhpur breeches », c'est-à-dire des « pantalons de Jodhpur ». Qu'avaient-ils de particulier ?

C'étaient des pantalons d'équitation, ajustés du genou à la cheville et que les officiers anglais de l'armée des Indes étaient accoutumés de porter sans bottes.

Une telle particularité, jointe à la fabrication du produit, ne pouvait que faire passer à la postérité le nom de la ville. Et si le terme s'est officialisé en 1939, il a reçu sa consécration dans « le jardin des modes » en 1946.

KNICKERBOCKERS. Washington Irving (1783-1859) est un des écrivains américains les plus populaires ; né à New York, il a beaucoup voyagé, particulièrement en Europe, où il tint des postes diplomatiques.

À ses débuts, il écrivit des articles, puis publia un livre sur l'histoire de New York en prenant le pseudonyme de Diedrich Knickerbocker ; l'œuvre eut du succès ; Irving utilisa alors son pseudonyme comme sobriquet

donné au personnage du Hollandais émigré aux États-Unis.

Affublé d'une culotte flottante, serrée au-dessus du genou, le personnage contribua au succès du vêtement : les knickerbockers étaient nés ; autrement dit, les culottes de golf.

PANTALON. Parmi les nombreux personnages de la comédie italienne, il en est un qui ne peut nous laisser indifférent, car les hommes, depuis le XVIIe siècle, lui doivent une partie indispensable de leur habillement.

Ce personnage originaire de Venise jouait le rôle d'un vieillard avare et débauché, dont les aventures en faisaient continuellement une victime, à la fois de Scapin et d'Arlequin.

Probablement en raison du culte rendu, à Venise, à Saint-Pantalone (Saint-Pantaléon), notre personnage rendit ainsi son nom et son image familiers ; or, il portait une longue culotte.

Ainsi, cet habit qui au début était « tout d'une pièce depuis la tête jusqu'aux pieds » permettait, vers 1550, de dire qu'on « était vestu en Pantalon ». Puis vers 1650 ce fut un haut-de-chausses étroit tenant avec les bas pour, peu à peu, devenir l'élément vestimentaire que nous connaissons aujourd'hui.

Chaussures

CHARENTAISES. Faut-il croire que les Charentes, cette région au climat essentiellement maritime, aux produc-

tions variées allant de l'élevage des bovins, la production de beurre, la distillation du fameux cognac, à la vente de ses ressources maritimes aussi agréables que les moules et les huîtres de Marennes, prédisposent leurs habitants à vivre « bourgeoisement » et à « pantoufler » ?

Quoi qu'il en soit, quel meilleur confort, le soir, l'hiver, d'être chaussé de confortables « charentaises », ces pantoufles dont la tige se prolonge en forme de languette sur le cou-de-pied et dont la semelle est cousue au moyen d'une trépointe ?

C'est tardivement, vers 1929, que le terme de « charentaise » a donné un atout supplémentaire à cette belle région.

GODILLOT. Alexis Godillot, né en 1816, réussit dans les affaires en devenant un industriel de la chaussure. Non content de ses bons résultats commerciaux, il voulait s'ouvrir de nouveaux débouchés.

C'est ainsi qu'il eut le mérite de créer un type de soulier solide, sans tige, peu élégant mais très résistant et conçu pour être porté dans de longues marches : le prototype du soulier militaire.

Dès 1869, on vantait à l'école des Arts et Métiers de Châlons-sur-Marne le fameux brodequin à tige basse, qui ne tarda pas à devenir un godillot.

La guerre de 1870 donna son plein essor, tant aux affaires de l'industriel qui avait su vendre sa marchandise à l'armée, qu'au nom de la chaussure que de nombreux

soldats prirent l'habitude d'appeler, eux aussi, un godillot. Les « poilus » de 1914, dans les tranchées et sur les champs de bataille, pérennisèrent le soulier militaire de M. Godillot, qui était mort en 1893 et avait donc connu l'immortalisation de son produit.

POULAINE. L'histoire de la Pologne est longue, difficile, et l'on pense bien entendu aux événements qui ont suivi le découpage effectué en 1939 et les drames qui s'en sont suivis jusqu'à aujourd'hui. Le passé, toutefois, jaillit sans qu'on l'attende, ici ou là, au détour d'un mot.

Ainsi on était accoutumé de porter, aux XIVe et XVe siècles, des sortes de chaussures, à bout long et recourbé, originaires de Pologne. La mode en fut lancée en France à la même période, et l'on parla des souliers à la poulonne (pour dire peau de Pologne) qui devinrent bientôt des souliers à la poulaine, puis des poulaines tout court.

RICHELIEU. On ne prête qu'aux riches, rappelle le dicton. C'est pourquoi le nom du « Premier ministre » de Louis XIII se retrouve sans surprise dans notre promenade à travers les mots.

Sans doute eut-il, comme ses compatriotes, le besoin de se chausser à son goût et surtout à sa mesure. Toujours est-il qu'une chaussure basse et à lacets, principalement dite de ville, c'est-à-dire habillée, s'appelle un richelieu : Mac Orlan, dans un registre bien éloigné de celui de Jean du Plessis, cite ce terme en 1931.

La locution adverbiale « à la Richelieu » s'emploie également, pour désigner la façon d'accommoder certains mets.

Enfin, on connaît la broderie à la Richelieu, dite broderie Richelieu : c'est une broderie faite de découpures dans l'étoffe et de barrettes.

Accessoires

BIKINI. Costume de bain pour femme, en deux pièces réduites à l'extrême ; nom déposé en 1946 par Louis Réard, qui emprunta le nom d'un îlot de l'archipel des Marshall, dans le Pacifique, où venait d'avoir lieu une expérience atomique.

BRANDEBOURG. Il est une région sablonneuse de la plaine d'Allemagne du Nord qui se nomme Brandebourg.

À l'origine, il s'agissait d'une Marche créée pour arrêter les Slaves. En 1157, c'est un margrave qui en prit la responsabilité et un Électeur en 1361.

La place commandait les routes du Rhin à la Vistule et l'Électeur eut besoin de développer son armée. Ses soldats portaient un uniforme dont les boutons étaient réunis par un ornement de broderie ou de galon. La guerre de Trente Ans contribua à le faire connaître.

Cet ornement devint en 1621 un brandebourg. C'est également le nom qui fut donné à une casaque à longues manches - au temps de Louis XIV - inspirée de la livrée de l'Électeur.

CILICE. La Cilicie était anciennement une contrée de l'Asie Mineure située sur la côte, dont les principales villes s'appelaient Issus, Sélinonte, Tarse et Séleucie. (De nos jours, elle forme le vilayet d'Adana, en Turquie.) Parmi les productions que pouvait présenter la Cilicie, un troupeau caprin non négligeable : la chèvre de Cilicie était réputée. Avec ce poil de chèvre, les artisans réalisèrent des articles tels que chemises ou ceintures, d'une certaine raideur, en raison du matériau utilisé ; peu à peu, une habitude s'établit et l'on finit par appeler cilice la large ceinture de crin portée sur la peau en guise de mortification. Le mot est entré en 1694 dans le Dictionnaire de l'Académie.

Il est juste de préciser qu'il s'agit là d'une « spécialisation » et que l'étoffe appelée cilice fut aussi utilisée par les marins qui en faisaient des voiles ou des habits et par les soldats qui les transformaient en tentes pour s'abriter.

CRAVATE. La Croatie est une des grandes régions de la Yougoslavie, entre les cours moyens de la Drave et de la Save, au sud de Zagreb ; couverte de vastes forêts, elle a formé, aux Xe et XIe siècles, un royaume indépendant.

Sur ces vastes étendues, se trouvaient des chevaux et un « cravate » fut longtemps un cheval robuste d'origine croate. Bien entendu, les cavaliers ne tardèrent pas à porter ce nom également.

Vers 1640, les cavaliers croates ou cravates prirent du service dans les armées françaises. Grâce à leur tempérament, on put former des groupes de reconnaissance, largement exposés à l'adversaire. Louis XIV, finalement, les rassembla dans un régiment qu'il appela Royal-Cravate.

Or, ces cavaliers avaient l'habitude d'enrouler autour de leur cou une bande de linge fin. Vers le milieu du XVII[e] siècle, la mode naquit de porter cette cravate, qui remplaça le collet plissé difficile à supporter.

La cravate nouée, telle que nous la connaissons, a été coupée pour la première fois, à la fin du siècle dernier, par un grand tailleur de la rue de Rivoli, nommé Washington Tremlett, pour un de ses clients américains.

GANTS DE CRISPIN. On sait que le poète et écrivain Paul Scarron, né à Paris en 1610, fut privé de l'usage de ses jambes à l'âge de 27 ans, à la suite d'une maladie, mais n'en conserva pas moins une humeur bouffonne jusqu'à sa mort, survenue en 1660.

Celui qui fut également le mari de madame de Maintenon, épousée en 1652, et qui devait écrire le fameux *Roman comique*, aimait le théâtre burlesque.

C'est pourquoi il fit entrer dans une de ses pièces, *L'Écolier de Salamanque*, le personnage de Crispin, l'un des plus célèbres personnages du théâtre italien (sous le nom de Crispino). Crispin, valet rusé et fourbe.

Avec Scarron, Crispin donna la mesure de ses talents : imaginatif, profiteur, enjoué, vif d'esprit, intrigant, il

manipulait les situations à sa guise. Quant à son habit ? Noir, avec une collerette blanche, une large ceinture et des gants à manchettes.

Tout cela marqua tellement que le mot crispin désigna à la fois le valet de comédie, la personne effrontée et sans scrupule, le manteau court à capuchon, la manchette de cuir et bien entendu les gants. Successivement, les différents sens furent enregistrés en 1819, 1842 et 1848, avant d'entrer au Dictionnaire de l'Académie en 1878.

LAVALLIÈRE. Louise Françoise de La-Baume Le Blanc, duchesse de La Vallière, fille du gouverneur du château d'Amboise, naquit à Tours en 1644. Orpheline de bonne heure, elle devint fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, après que sa mère se fut brillamment remariée et ainsi rapprochée de la Cour, qui était à Blois. Cette jeune femme blonde, aux yeux pleins de charme, boitillait (conséquence d'une chute de cheval) mais était très séduisante : Louise de La Vallière devint la maîtresse de Louis XIV dès 1661, non par ambition personnelle toutefois mais par amour.

Elle en aura quatre enfants, dont deux survivront, mademoiselle de Blois et le duc de Vermandois. En 1667, elle est faite duchesse de Saint-Christophe et de Vaujours. Pieuse, inquiète, elle s'enfuit au couvent de Chaillot (d'où le roi la ramène) puis constatant l'importance prise par la Montespan auprès de Louis XIV, part de nouveau. On la reconduit à la Cour où l'on se moque d'elle. En 1674, à trente ans, elle va

s'enfermer au couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, sous le nom de Sœur Louise de la Miséricorde. Elle y mourra en 1710.

Au temps de sa splendeur, elle portait une cravate à large nœud flottant, large et souple, qui se nouait en formant deux coques. L'étoffe en était grise, couleur de la famille La Vallière. On la baptisa « lavallière », mais c'est seulement vers 1875 que le terme fut réutilisé, lorsque des peintres se mirent à porter cet accessoire vestimentaire.

RIFLARD. C'est à Louis Picard, poète et dramaturge, que l'on doit le nom argotique du parapluie.

Dans sa pièce présentée en 1801, *La Petite Ville*, un des personnages Riflard entrait en scène avec un gigantesque parapluie ; il n'en fallut pas plus pour que le public baptise le parapluie de riflard.

STRASS. Georges Frédéric Stras naquit à Strasbourg en 1700 et, attiré par la joaillerie, passionné par les bijoux, vint s'établir à Paris. Il savait qu'au temps des Égyptiens, se fabriquaient des objets avec du verre ordinaire et de l'oxyde de plomb ayant l'aspect de certaines pierres précieuses.

En 1746, Stras relança cette fabrication, offrant du verre incolore imitant le diamant et tous autres verres colorés imitant les fumeuses pierres.

Un énorme succès commercial suivit et la boutique du Palais-Royal ne désemplit pas. : Stras fit sa fortune

avec le silico-borate de plomb, que les clients appelèrent tout simplement... strass.

Dès 1752, le joaillier pouvait se retirer des affaires, laissant à sa clientèle le choix entre le strass blanc, le jaune ou faux topaze, le bleu ou faux saphir, le vert ou fausse émeraude, le violet ou fausse améthyste, le rouge ou faux rubis...

TOM-POUCE. Dans les contes anglais figure, dès le XVIe siècle, un certain nain du nom de Thomas Thumb, traduit vers 1872 en *Tom Pouce*. Sa réputation était importante et son nom fort connu.

Aussi, lorsque le fameux Barnum décida d'exhiber dans le monde entier - c'était vers les années 1845-1850 - le Célèbre nain de 1,02 m qu'il avait recruté, il voulut lui donner un nom « parlant » au grand public. Charles Sherwood Stratton devint le « général Tom Pouce ».

Le nom de tom-pouce caractérisant dorénavant un être de toute petite taille, le terme fut repris en 1930, lorsque fut créé un petit parapluie à manche court, ou pliant.

Maison

BICOQUE. Les derniers Valois se prévalant de l'héritage de Valentine Visconti tentèrent à plusieurs reprises de conquérir l'Italie du Nord. Il y eut ainsi les campagnes de 1494, 1500, 1512 et les longues guerres

d'Italie entre 1515 et 1546. Il devait y en avoir d'autres, mais nous nous arrêterons à celles qui mettent François Ier en scène.

Tout jeune souverain, le roi n'échappa pas au mirage italien ; il se battit avec fougue et panache, vainquant à Marignan, en 1515. Colère de Charles Quint, empereur ombrageux. Bientôt les meilleurs stratèges vinrent se battre en Italie, défendant les couleurs des Impériaux.

Tout le monde connaît le désastre de Pavie en 1525, mais il faut savoir que trois ans auparavant une autre bataille avait eu lieu. Les Suisses et Odet de Poix, vicomte de Lautrec, disposèrent leurs troupes dans un écart de la commune de Niguarda, dans la banlieue de Milan, nommé précisément La Bicocca.

Les Français furent défaits par les Impériaux et la bicoque désigna bientôt - la forme est attestée en 1611 - une petite ville ou place mal fortifiée ; comme le mot italien signifiait également « petit fort » depuis 1457, le terme recouvrit rapidement le sens, familier, que nous connaissons aujourd'hui d'une petite maison de piètre apparence, sans confort ni agrément.

BUNGALOW. Le Bengale est, en Inde, une région alluviale très peuplée des deltas du Gange et du Brahmapoutre, partagée avec le Pakistan depuis 1947 ; les deux capitales sont Dacca au Bangladesh et Calcutta.

Dans la langue hindoustani, on désignait par bangla la « maison du Bengale » ; les Anglais, installés dans la région, ont repris et déformé le mot et le bangla est

devenu bungalow ; depuis 1829, c'est une habitation d'un seul étage avec véranda, dont le développement va croissant, même dans les régions peu ensoleillées.

MANSARDE. François Mansard (ou Mansart) naquit à Paris en 1598. Architecte du roi, il construisit l'hôtel de La Vrillière (devenu le siège de la Banque de France), et traça les plans du Val-de-Grâce et du château de Maisons-Laffitte.

Son art était déjà très affirmé, mais c'est peut-être dans la restauration de l'hôtel Carnavalet (qui devait son nom à l'un de ses hôtes, Françoise de Kernevoy, par une déformation populaire) qu'il se réalisa le mieux : en 1654, il remania pour l'intendant Claude Boislève ce bijou Renaissance dans lequel vécut madame de Sévigné.

Le renom de Mansard était bien établi lorsqu'il mourut en 1666, à l'âge de 68 ans. Il le fut plus encore lorsque Jules Hardouin-Mansard, le petit-neveu de François, commença la série de réalisations qui allaient l'établir comme l'un des plus célèbres architectes du classicisme.

La place Vendôme (en 1686), la place des Victoires, la chapelle et le dôme des Invalides, le Grand Trianon et surtout Versailles assirent définitivement le nom de la famille.

Ainsi, dès 1690, on commença à appeler « combles à la Mansard » ou « mansarde » ce comble brisé à quatre pans - dont il faut bien reconnaître qu'il était déjà utili-

sé au Louvre - puis la chambre aménagée dans ce comble, qui allait connaître un tel succès dans le domaine de la littérature. L'adjectif» mansardé » apparut, lui, vers 1844.

PÉNATES. Chez les Romains, les Pénates étaient les protecteurs du foyer ; ils étaient représentés par des poupées de bois auxquelles on apportait des offrandes. Même l'État avait ses pénates. Du sens de dieux domestiques on est passé à celui de logis, de foyer, et le mot pénates est entré dans le dictionnaire en 1694.

Décoration

CARIATIDE. La ville de Carya était située dans l'ancienne Laconie, près de Sparte. Il y avait là un temple dédié à Artémis Caryatis ; des jeunes filles lacédémoniennes, appelées caryatides, célébraient la fête de la déesse par des danses religieuses.

Hélas, les habitants de Carya s'allièrent aux Perses dans la guerre contre les Grecs. Ces derniers se vengèrent, punissant cruellement la ville : les hommes furent tués et les femmes emmenées en captivité.

Pour immortaliser cette douloureuse circonstance, les architectes grecs substituèrent aux colonnes de leurs édifices des supports représentant des figures humaines et particulièrement des femmes, en souvenir des Caryatides : ces statues soutenant un balcon ou une corniche furent appelées cariatides. Le mot se fixa en 1546.

Parfois, les architectes utilisaient des figures d'hommes -on les nommait alors des Perses - puis, on les appela parfois Atlantes en Grèce ou Télémone à Rome.

On trouve des cariatides en France, dans la cour du Louvre, œuvre de Jacques Sarrazin, et à l'intérieur de ce palais, celles de Jean Goujon, dans la salle dite des cariatides ; Pierre Puget, quant à lui, en a doté l'hôtel de ville de Toulon.

ESPAGNOLETTE. Le monde espagnol recèle bien des témoignages de son activité créatrice et de son mode de vie.

L'espagnolette, terme particulièrement clair quant à son origine, possède plusieurs sens : un ornement de bronze représentant un torse féminin, entourant les angles de certains meubles du XVIIIe siècle ; une fine ratine connue en 1693 dont la fabrication finit par s'introduire en France ; enfin, le système de fermeture de châssis (que ce soit une fenêtre, un volet ou une porte) composé d'une tige de fer munie d'une poignée et dont les extrémités à crochets viennent s'emboîter dans les gâches.

On ne doit pas confondre l'espagnolette avec la crémone. L'espagnolette permet de laisser entrouverts deux châssis en ne les maintenant que par la poignée et l'on sent ici combien le radieux soleil d'Espagne a obligé les habitants à trouver une solution pour se faire de l'ombre. Ce mode de fermeture était connu et attesté en 1732 et probablement antérieurement.

FAÏENCE. La poterie à pâte poreuse, vernissée ou émaillée, existait en Orient dès le VIIe siècle et se transmit à l'Espagne par les Maures. La technique, ensuite, passa des Baléares en Italie vers la fin du XIIIe siècle, se fixant principalement en Ombrie, en Toscane et à Faenza.

Des fouilles ont mis à jour les débris d'une cruche à embouchure trilobée aux armes du seigneur de la ville, Astorgio Manfredi, et datant d'environ 1400.

Cela explique que dès 1532, on trouvait des services en très fine terre, appelée « terre de faïence ou fayence », c'est-à-dire venant de la ville de Faenza. Un peu plus tard, on parlera également de « vaisselle de faenze », à laquelle, finalement, Bernard Palissy donnera, par son art, ses lettres de noblesse.

GALUCHAT. Le maître gainier Jean-Claude Galuchat établi à Paris, s'était fait une solide clientèle à partir d'une spécialité qu'il avait su proposer au public averti vers 1760 S'agissant de présenter des livres bien reliés, ainsi que des étuis, des gaines, des revêtements élégamment recouverts de peau, il s'inspira de l'art des Orientaux, qui avaient l'habitude de préparer les peaux de squales péchés au large des côtes de la mer Rouge et de l'océan Indien.

Il inventa son propre procédé, une technique lui permettant de polir les aspérités très dures de la peau de ces poissons et obtenant une surface lisse, semblable à un émail, en même temps colorée.

Cette peau de squale, ou de raie, voire de requin, devenait alors le revêtement idoine pour les objets luxueux que Galuchat pouvait réaliser.

Le produit eut beaucoup de succès et bientôt, à la fin du XVIIIe siècle, peu après la mort du maître-gainier en 1774, on recherchait un galuchat dans le commerce et ce terme figurait encore en bonne place dans un dictionnaire spécialisé de décoration, il y a un siècle. Un regain de mode eut lieu dans les années 1920, mais il faut bien reconnaître que le galuchat est un peu retombé dans l'oubli depuis.

MAZAGRAN. Nous sommes en 1840 et la localité de Mazagran, située en Oranie, va s'illustrer lors d'un épisode fameux de la conquête de l'Algérie. Le 3 février, dans un poste constitué essentiellement d'une casbah en terre, le capitaine Lelièvre, le lieutenant Magnien et leurs cent vingt-trois soldats sont attaqués par plusieurs milliers d'Arabes, conduits par le second d'Abd el-Kader. Plusieurs vagues d'assaut ne parviendront pas à enlever le poste, secouru trois jours plus tard par la colonne du commandant du Barail, et ainsi délivré.

L'engagement est sanglant, puisque les Arabes dénombreront six cents morts. Les Français déploreront seulement trois tués et seize blessés.

On comprend que les hommes ne pouvaient guère boire leur café qu'à la va-vite, compte tenu des événements ; c'est d'abord l'idée exprimée dans le mot « mazagran », qui par la suite et dès 1866 s'appliquera à une

boisson faite de café noir mêlé d'eau, parfois de sucre et d'eau-de-vie.

Dans une acception plus récente, le mot désigne non plus le contenu, chaud ou froid, mais le contenant : combien de mazagrans aujourd'hui dans les collections proposées par les antiquaires !

MOSAÏQUE. Dans la mythologie gréco-romaine, les Muses étaient des divinités allégoriques présidant aux sciences, aux lettres et aux arts, sous la direction d'Apollon. On les disait nées du Ciel et de la Terre, du roi Piéros et d'Antiope, mais plus souvent de Zeus et de Mnémosyne, c'est-à-dire la Mémoire.

Trois à leur début, elles furent bientôt neuf, Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Érato, Polymnie, Uranie et Calliope, représentant l'histoire, la musique, la comédie, la tragédie, la danse, la poésie passionnée et la poésie lyrique, l'astronomie et l'éloquence.

Vers 1526, on commença de désigner sous le nom de mosaïque, c'est-à-dire « travail inspiré par les Muses », un assemblage décoratif et artistique constitué par le rapprochement de pièces multicolores, du plus bel effet, comme les mosaïques de Pompéi. Dans le même ordre de référence aux Muses, il ne faudrait certes pas oublier de citer le mot *musée*, établissement consacré aux muses.

PERSIENNE. Les pays du Moyen-Orient ont su, de tout temps, s'adapter au climat, ou tirer parti des circons-

tances pour que les conditions de vie soient les meilleures possible.

Ainsi on avance que c'est en Perse que l'on créa le châssis de bois extérieur, mobile et muni d'un panneau à claire-voie, servant à protéger à la fois du soleil et de la pluie la fenêtre ou la porte-fenêtre, tout en permettant à l'air de passer.

N'est-ce pas tout l'agrément du Moyen-Orient qui est ainsi montré ? Cette menuiserie venant de Perse fut appelée « objet persienne » et, à partir de 1730, persienne.

Ameublement

ATHÉNIENNE. La légende raconte qu'Athènes a été dédiée à la chouette, puis au dieu de la mer, ensuite à la déesse Athéna...

Thésée fut le véritable unificateur de l'Attique, avant que ne s'instaurent des gouvernements allant de la tyrannie de Pisistrate à la démocratie mise en place avec la constitution de Clisthène. L'ère athénienne s'ouvrait.

Au XVIIIe siècle, en France, une libération s'opéra dans les arts : les résultats des fouilles de Pompéi n'y étaient pas étrangers et un regain d'intérêt pour l'Antiquité en découla. Ainsi, on baptisa athénienne à partir de 1801 un guéridon né à la fin de l'époque Louis XVI, à dessus de marbre ou de porphyre, porté par un trépied en métal, en bronze ou fer forgé. Les montants étaient surmontés de têtes de béliers, de sphinx, de cygnes, inspirés des modèles antiques. Le mot se fixa en 1842.

BALDAQUIN. Aujourd'hui capitale de l'Irak, la ville de Bagdad, située sur le Tigre, fut un des principaux centres du monde musulman au Moyen Âge. C'est le deuxième khalife abbasside Al-Mansour qui la fonda.

Son rayonnement connut son plus grand éclat aux VIIIe et XIe siècles. On y fabriquait alors des tissus d'or et de soie, fort recherchés, pour fabriquer des dais, qui furent appelés baldaquins.

Ce mot est en fait dérivé de Baldacco, qui est la forme toscane de Bagdad, qui a donné baldaccino, d'où baldaquin.

Si le baldaquin est une sorte de dais, posé ou suspendu au-dessus d'un trône ou d'un lit, il en est venu à s'appliquer à l'ouvrage d'architecture qui sert à couvrir l'autel, dans les églises. Le plus célèbre étant celui de Saint-Pierre de Rome.

Le plus ancien témoignage écrit d'un « baldekin » remonte à 1197 ; il s'applique alors au drap de soie ; le dais prenant sa succession en 1352.

GIGOGNE. Il est un personnage des contes d'enfants et du théâtre des marionnettes qui, s'il a connu le succès, est certainement moins recherché aujourd'hui, dans ce monde, où les jouets sont électroniques et informatiques.

Issue des farces des théâtres forains, la mère Gigogne, ou. Madame Gigogne, était représentée par une grande et forte femme, vêtue d'une ample robe. Sur la scène, bientôt une foule d'enfants sortait de dessous cette

robe, symbolisant ainsi la fécondité et donnant le mouvement de la vie.

Cette étonnante figure fut popularisée par le poète et musicien français Charles d'Assouci, vers 1659. Un temps, on a appelé une mère gigogne, une maman ayant beaucoup d'enfants, mais l'expression s'est raréfiée au rythme de la diminution des naissances. Le mot se fixa vers 1842.

On ne cite plus aujourd'hui qu'une table gigogne ou un bateau gigogne, unité à partir de laquelle sortent soit un autre bateau, soit se rangent d'autres tables.

GUÉRIDON. On connaissait dès 1614 un personnage de farce du nom de Guéridon, paysan des confins du Poitou qui s'exprimait par sentences ; son nom fut mis en chanson et vint rencontrer les cris joyeux de « o gué » et « laridon », utilisés pour se moquer de quelqu'un.

Apparut alors un petit meuble dont le pied unique représentait une face humaine et dont il était facile de se moquer ; o gué laridon et Guéridon fusionnèrent en quelque sorte et le petit meuble devint guéridon vers 1650.

MOÏSE. C'est au XVe-XIVe siècle av. J.-C. que naquit en Égypte celui qui allait devenir le législateur des Hébreux, Moïse (ou Mosché).

Sa mère abandonna l'enfant dans une corbeille ou berceau d'osier, enduit de poix, et le déposa dans les roseaux qui bordaient le Nil. Mais la fille du Pharaon

l’aperçut, découvrit l’enfant, voulut le sauver et le confia à sa servante afin de l’élever au palais. Enfin, elle l’adopta et lui donna le nom de Moïse, qui signifie « sauvé des eaux ».

Plus tard, Dieu devait apparaître à Moïse dans un buisson ardent et lui commander de délivrer les Hébreux du joug égyptien. Ayant accompli sa mission, Moïse, après avoir renversé le Veau d’Or, construisit le Tabernacle, ne put toutefois pénétrer en Terre Promise et mourut sur le Mont Nébo, a l’âge de 120 ans.

C’est vers la fin du XIXe siècle qu’on commença d’appeler moïse la petite corbeille capitonnée servant de berceau et de couchette aux nouveau-nés, rappel de la corbeille d’osier.

OTTOMANE. L’histoire de la Turquie est faite d’une suite de batailles et d’invasions, de résistances et de révolutions. Les Turcs sont originaires du Turkestan, en Asie centrale, et convertis à l’islamisme. Les chefs (sultans) se divisent à partir de 1072 et se font menaçants pour l’Occident : la première Croisade a lieu et Jérusalem est reprise par les Croisés.

En 1288, Othman, chef d’une troupe de Turcs au service du sultan seldjoukide de Roum, en Asie Mineure, fonde une dynastie. Lui et ses hommes se convertissent à l’islamisme et de cette horde de soldats que sont alors les Ottomans (« qui appartient à Othman »), la religion fait désormais une nation.

L’adjectif ottoman s’appliqua donc à tout ce qui a rapport à la dynastie et à la nation, en un mot à la civilisation ; c’est ainsi que l’ottoman est une étoffe de soie à trame de coton et grosses côtes et que, depuis 1780, ottomane désigne un grand siège, une sorte de canapé, en forme de corbeille, sur lequel plusieurs personnes peuvent s’asseoir en même temps.

Cette fameuse ottomane, qui tient sa place dans *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, est également témoignage d’une manière de vivre propre à la région et à sa philosophie.

POMPADOUR. Bien qu’il ne s’agisse pas d’un substantif, mais d’un adjectif, suivons l’histoire de ce mot. On sait que Jeanne Antoinette Poisson, née à Paris en 1721, devint la femme d’un financier, Le Normant d’Étiolles. Maîtresse de Louis XV, elle tint un rôle déterminant à la Cour, influençant le roi. Elle protégea les arts et les lettres comme un vrai « ministre de la Culture », soutint Voltaire, se jouant des adversités politiques. Elle mourut à Versailles, en 1764, âgée de 43 ans.

Son influence avait été telle, qu’elle avait créé une mode, la « mode pompadour » ; il y eut des costumes pompadour, des étoffes pompadour (parsemées de petits bouquets dont les tons dominants étaient le rose et le bleu), des rubans pompadour (à petites fleurs de couleurs bariolées).

Il y eut surtout le style pompadour, dont l’expression se fit après 1750 : lignes plus sévères, angles droits, ce fut

un retour à l'antique, bien qu'un côté rococo fut volontiers utilisé pour qualifier l'ensemble. On connut enfin les meubles pompadour.

La marquise de Pompadour a marqué son époque et son « look », selon le langage d'aujourd'hui, a tout de même signé une période.

PSYCHÉ. Fille d'un roi, si belle que Vénus en fut jalouse, Psyché devait être supprimée par l'Amour. Mais ce dernier tomba lui-même amoureux et lui rendit visite chaque nuit. Psyché ne devait pas connaître l'identité de l'Amour. Trop curieuse, elle alluma la lampe, une nuit ; une goutte d'huile tomba sur l'Amour, qui s'enfuit. Finalement, après une série d'épreuves imposées à Psyché et dont cette dernière triompha, Psyché fut admise au nombre des dieux et unie à l'Amour.

N'était-ce pas là une personnification de l'âme à la recherche de son idéal, ou la recherche du bonheur éternel par une âme qui ne pourra le découvrir qu'après avoir triomphé des difficultés ?

C'est en 1812 que le *Journal des Dames* qualifia de psyché un miroir ovale, monté sur un châssis mobile et permettant à la femme de s'assurer de sa beauté.

RÉCAMIER. Le salon de madame Récamier fut un cénacle littéraire très apprécié de l'opposition libérale sous l'Empire.

Jeanne Récamier recevait ses admirateurs lascivement étendue sur une méridienne. En son honneur on baptisa ce meuble un récamier.

VOLTAIRE. François Marie Arouet est né en 1694, devenant Voltaire en 1718 et manifestant son esprit incisif et brillant, avec prestige, dans tous les domaines. On ne sait lequel surpasse l'autre du Voltaire philosophe, du Voltaire historien, du Voltaire épistolier et conteur, du Voltaire auteur dramatique.

Pour autant, son nom reste attaché, en dehors du fameux esprit voltairien et du voltairianisme, à un objet de commodité courante. Les gravures ont fréquemment représenté l'écrivain - et sans doute était-ce réellement son habitude - assis dans un fauteuil bas, à dossier élevé et légèrement renversé en arrière.

Ce type de fauteuil, mis à la mode sous la Restauration, rappela celui de Voltaire et on l'appela bientôt « fauteuil à la Voltaire ». C'est en 1876 qu'il devint un voltaire tout court.

Le temps

Semaine

MARDI. « *Martis dies* **»,** jour consacré au dieu de la guerre, des combattants et des conquérants. Aujourd'hui, le mardi est une journée plus pacifique.

MERCREDI. Sous l'antiquité romaine, le « *Mercuri dies* » honorait Mercure, dieu du commerce. Aujourd'hui le mercredi est le jour des enfants.

JEUDI. Les Romains consacraient ce jour à Jupiter, le roi des dieux. En latin « *jovis dies* » qui donna notre jeudi.

VENDREDI. « *Veneri dies* », jour de Vénus, déesse de la beauté et de l'amour, à l'origine de notre vendredi, voilà tout un programme pour notre week-end.

Mois

JANVIER. Mois de Janus sous les Romains, dieu à double visage, des portes, des passages.

Avec l'ère chrétienne, le début de l'année est fixé au jour de Noël ou au jour de Pâques.

C'est sous le règne de Charles IX, qu'un édit de 1563 ordonna que le jour de l'an serait le 1er janvier.

FÉVRIER. Dernier mois de l'année romaine (Fehruarus, purifier, de Februus, dieu des morts).

Mois pluvieux consacré à Neptune.

MARS. Rome, qui conquit le monde grâce à ses victoires militaires, choisit de faire du premier mois de leur année celui du dieu de la guerre.

MAI. C'est la déesse Maïa, mère de Mercure, qui donna son nom à ce mois.

JUIN. On ne sait si ce mois est consacré à Junius Brutus ou à Junon, déesse de la famille et du mariage ; César lui attribua son trentième jour.

JUILLET. C'est le consul Marc Antoine qui fit donner à quintilis, cinquième mois, le nom de la « *gens* » dont était issu César, la *gens Julia.*

Ce mois républicain n'en est pas moins celui de César.

AOÛT. Sixième dans le calendrier romain, se nommait alors sextilis, l'année commençant en mars.

C'est en l'honneur d'Auguste, premier empereur romain, petit-neveu de César et vainqueur de Marc Antoine, que ce mois prit le nom d'Augustus. Notre mois d'août est plus simplement le mois des vacanciers.

CHAPITRE 4.
TRAVAIL ET MÉTIERS

Le mot « travail » vient du latin *tripalium*, qui signifie pieu et indique la notion de douleur qui s'y rattache ; c'est assez dire combien le travail est rigueur, difficulté, opiniâtreté et risque. Les mots du travail traduisent ces diverses valeurs : on parle d'un travail de bénédictin, tâche de longue haleine, sans cesse poursuivie, un peu comme le travail de Pénélope - bien que cette dernière eût d'autres raisons - ; la division du travail a amené le taylorisme, voire le stakhanovisme effréné, avec le risque commercial ou industriel du boycottage et de la grève : au bout, la crainte est grande d'être limogé.

Autant de noms portés par des hommes (Charles Boycott, Alexis Stakhanov, Frédérick Taylor) ou provenant de lieux : Limoges, parce que Joffre en colère déplaça dans cette ville des généraux incapables et Paris, où se trouve la place de Grève ; un jour de 1805, les tailleurs de pierre décidèrent de quitter leur ouvrage et d'aller en grève.

Mais parfois l'histoire subit un brusque retour en arrière. Voyez Alexis Stakhanov, ce héros socialiste, mineur du Donbass qui, dans la nuit du 30 août 1935, réussit l'exploit d'extraire 102 tonnes de houille en 5 heures 45 ! Sa force et sa foi en un système l'élevèrent au rang de héros. Hélas pour lui, il a suffi d'un souffle

de pérestroïka et de glasnot pour déboulonner la statue : on a enfin reconnu la supercherie.

« Un calicot, un carabin, un cordonnier, un figaro, un pandore, un sarrasin, un suisse, un vulcanologue » ; on dirait un inventaire de Prévert.., Il ne s'agit pourtant que de noms d'hommes, de villes, de pays et de régions et répartis en France, en Italie, Espagne, Suisse, Inde et Afrique. Tous qualifient un métier, qu'ils ont fini, un jour, par représenter.

Le port de Calicut, en Inde, s'est spécialisé dans le négoce et l'exportation d'une toile de coton, devenue calicot ; la vente dans les magasins d'Europe a généré un petit métier, celui de calicot.

La Calabre montagneuse a toujours abrité de fameux brigands ; le « calabrinus » est devenu soldat, fort aguerri au combat et spécialisé dans l'arme blanche ; le mot s'est alors porté sur le chirurgien militaire puis est resté pour qualifier l'apprenti médecin.

Beaumarchais était un esprit inventif, sinon révolutionnaire ; créateur d'un échappement de montre, fin musicien, négociateur aventureux, il fut surtout homme de théâtre et imagina le personnage de Figaro, qui apparaît dans deux comédies et un drame bourgeois ; témoin de son époque, Figaro annonce le renversement de l'Ancien Régime. Comme il avait été un temps barbier coiffeur, ce sens l'a emporté sur son nom et Paris, aujourd'hui, est fier de compter les plus célèbres figaros du monde.

Les habitants de la Suisse ont pris, Jadis, l'habitude de quitter leur pays et de se louer comme domestique pour la garde et la surveillance de la porte des maisons ; mais le suisse d'église a connu un sort plus majestueux, avec uniforme, bicorne et épée.

En 1857, Gustave Nadaud, chansonnier, écrivit *les Deux gendarmes*, dont le personnage principal se nommait Pandore ; le succès fut tel qu'en quelques semaines, on baptisa du nom de pandore tout gendarme dont le képi pointait à l'horizon. Le nom est resté, si la pièce a perdu de son actualité.

Vulcain était le dieu du feu et des arts métallurgiques chez les Romains ; son nom a permis la création du mot volcan et si ces derniers ont longtemps grondé à leur guise, aujourd'hui une profession suit leur existence avec attention, les vulcanologues, ils ne suffisent malheureusement pas à éviter les terribles tremblements de terre.

Les mots du travail

BÉNÉDICTIN (TRAVAIL DE). L'ordre des Bénédictins, fondé vers 529 sur le mont Cassin par saint Benoît de Nursie, « père de l'Europe et patron de l'Occident », fut au Moyen Âge l'ordre religieux le plus considérable de l'Occident. L'ordre de Benedictus (Benoît en latin) fut introduit en France dans les abbayes de Glanfeuil en Anjou et de Saint-Maur-sur-Loire. De fervents adeptes, nombreux, firent littéralement éclater le mouvement, qui se répandit dans tout l'Occident. En France, So-

lesmes, Ligugé, Clervaux témoignent de cette tradition bénédictine faite d'abnégation, d'obéissance et d'humilité.

Les Bénédictins ne rechignèrent point aux longs travaux de recherche et d'écriture : le temps ne comptait point. Ainsi accomplirent-ils « un travail de bénédictin », terme qui se fixa en 1566.

BOYCOTTAGE. Charles Cunningham Boycott est né en 1832 à Burgh Saint-Peters, dans le Norfolk. Devenu capitaine de l'armée britannique, il fut ensuite intendant en Irlande des domaines du comte d'Erne, le County Mayo. C'était un homme particulièrement dur dans sa gestion.

Or, une ligue agraire hostile aux propriétaires demandait aux paysans de ne pas toucher à la terre de ces derniers, tant que ceux-ci refuseraient d'appliquer l'abattement de fermage exigé par la Ligue. Dur et tyrannique avec ses fermiers, Charles Boycott fut mis en quarantaine : tout service lui fut refusé. Plutôt que de l'attaquer directement, les paysans s'efforcèrent d'empêcher ou d'arrêter tous les actes, toutes les démarches, entrepris par Boycott : un véritable blocus. Ne pouvant s'approvisionner, son courrier intercepté, insulté, menacé, Boycott finit par céder.

Les fermiers avaient vaincu leur intendant en « boycottant » ses décisions ; c'était en 1880 et le mot passa dans la langue anglaise d'abord, puis dans la langue française en 1881. L'orgueilleux intendant mourut à Flexton, dans le Suffolk, en 1897.

GRÈVE. La place de Grève, ou la Grève, se disait à Paris de cette place publique située devant l'hôtel de ville et allant jusqu'aux berges de la Seine.

À proximité, se trouvaient le port aux foins, l'église Saint-Jean et l'hôpital du Saint-Esprit, ainsi que les rues de la Mortellerie et des Haudriettes.

C'est là qu'avaient lieu, autrefois, les exécutions, le condamné étant roué vif en place de Grève, ou plus simplement, en Grève. Parmi tant d'autres, ce fut le cas du fameux brigand Louis-Dominique Cartouche, en 1721. Cette place était aussi le lieu où se réunissaient les ouvriers sans travail, en attendant l'embauche. Le 25 mai 1805, les tailleurs de pierre décidèrent entre eux de faire, le lendemain lundi, la « grève, c'est-à-dire quitter l'ouvrage », pour demander de l'augmentation. « Faire la grève » entrait dans les mœurs et devait connaître bien des développements. La place de Grève est devenue quant à elle la place de l'Hôtel-de-Ville.

LIMOGER. 3 août 1914. L'Allemagne déclare la guerre à la France : la querelle austro-serbe se transforme soudain en un conflit mondial. Aussitôt, les Allemands se ruent sur les places fortes belges. Le commandement français est pris au dépourvu. Une retraite éprouvante va s'ensuivre « des Vosges à la Somme ».

Les Allemands approchent de Paris, dont la défense est confiée à Galliéni. C'est alors qu'a lieu la fameuse réquisition des « taxis de la Marne ».

En même temps, Joseph Joffre ordonne aux autres armées de s'arrêter et de résister sur place. Et c'est en pleine bataille de la Marne que le futur général, estimant que certains gradés étaient incapables d'assumer leur mission, décide de les disgracier, les envoyant en résidence loin du front. Cent trente-quatre officiers généraux se retrouvèrent alors dans la ville de Limoges. Dès lors, le mot « limoger » remplaça celui de « déplacer » ou « disgracier » et Marcel Proust est probablement l'un des premiers à avoir utilisé le terme dans *À la recherche du temps perdu.*

PÉNÉLOPE (OUVRAGE DE). Fille d'Icare et femme d'Ulysse, Pénélope est la mère de Télémaque. Ses aventures sont racontées dans *L'Odyssée.*

Un beau jour, Ulysse partit pour la guerre de Troie, laissant femme et enfant au palais. L'absence fut bien plus longue qu'il n'était prévu : vingt ans !

Chacun, dans le pays, croyait Ulysse mort et les prétendants ne manquèrent pas de se manifester auprès de Pénélope. Que pouvait-elle inventer pour se protéger ? Elle décida qu'elle ne pourrait se remarier avant d'avoir terminé le tissage ou la broderie entreprise et le fit connaître aux prétendants qui acceptèrent.

Chaque nuit, Pénélope, déjouant toute surveillance, revenait à son atelier et défaisait le travail accompli dans la journée, de sorte que l'œuvre n'avançait guère.

À la longue, les prétendants se firent plus pressants et au moment où la malheureuse femme allait finir par

céder, Ulysse revint. Il retrouva avec joie et fierté cette Pénélope si fidèle et si ingénieuse pour le rester.

Depuis, on parle d'une pénélope comme d'une femme fidèle et vertueuse et la toile de Pénélope est le symbole de ce qui est toujours à recommencer.

STAKHANOVISME. Alexis Stakhanov, mineur du Donbass, resta pendant toute la période du règne de Staline le symbole du rendement socialiste. Ayant extrait 102 tonnes de charbon en 5 h 45, il devint le héros du travail.

En 1988, ce record fut dénoncé au titre des nombreux mensonges de la période stalinienne.

TAYLORISME. Frederick Winslow Taylor est né à Germantown (États-Unis) en 1856. Pour des raisons de santé, il dut abandonner les études de droit qu'il avait entreprises et entrer dans un atelier de mécanique.

C'est là qu'il commença de réfléchir sur la manière de travailler. Il observa, par exemple, qu'un artisan qui fabriquait une épingle devait couper le fil métallique, détordre la tige, former la tête, effiler la pointe, blanchir l'épingle, etc.

Taylor pensa que plusieurs ouvriers se partageant ces diverses tâches, en s'y spécialisant, obtiendraient de bien meilleurs résultats, en quantité et en qualité.

De sa théorie allaient découler l'organisation du travail et le travail à la chaîne, entraînant le développement de

grandes industries, mais aussi d'importantes résistances psychologiques et syndicales.

Frederick Taylor mourut en 1915 à Philadelphie et le mot taylorisme apparut en France vers 1918, adapté bien entendu de l'anglais.

Métiers

CALICOT. Le port de Calicut (aujourd'hui Kozhikode), sur la côte de Malabar, fut le premier de l'Inde visité par les Européens. Vasco de Gama y parvint en 1498 et les Anglais y établirent un comptoir dès 1616.

Les Indes Orientales étaient spécialisées dans la fabrication d'« indienne », toile de coton assez grossière, de qualité ordinaire, moins fine que la percale. Une espèce particulière de toile de coton venant de Calicut, les Anglais donnèrent ce nom à toutes les toiles de coton, peintes ou blanches, importées de ces contrées. La forme anglaise du nom semble attestée dès 1663.

Dans un sens péjoratif, calicot qualifie un commis chez un marchand de nouveautés et ce sens s'est fixé vers 1817.

CARABIN. La Calabre est une région montagneuse et d'origine volcanique de l'Italie méridionale, située au sud de la Basilicate et traversée par le fleuve Neto.

Cette province est fort pauvre et a été, de tout temps, infestée de brigands, les fameux brigands de Calabre.

En 1583, le soldat originaire de la Calabre était appelé « calabrinus » et utilisé dans la cavalerie légère qui formait l'avant-garde de l'armée.

Le sens initial dériva pour caractériser l'étudiant en chirurgie des hôpitaux militaires puis le simple étudiant en médecine.

Il est bon de préciser que certains avancent que l'origine du mot carabin est incertaine : le carabin aurait été tout simplement celui qui était armé d'une carabine.

CORDONNIER. La belle ville de Cordoue, sur le Guadalquivir, est la capitale de l'Andalousie, après avoir été un Émirat et un Califat Maure en Espagne.

Cette capitale qui vit naître les deux Sénèque ainsi que Lucain et Gongora et dont les activités sont très variées, a connu très tôt une spécialité, celle de préparer des cuirs ou peaux de chèvres d'une manière tout à fait personnelle, qui fit son renom.

Dès 1236, on connaissait la cordouanerie, c'est-à-dire toute la fabrication provenant de Cordoue et tirée du cuir. La corporation des cordouaniers se divisa en trois classes : pour hommes, pour femmes et enfants, cordonniers bottiers enfin.

Plus tard, le mot évolua, et vers 1532 se fixa en cordonnerie, recouvrant l'activité et l'industrie de la chaussure. Le métier et le travail du cordonnier en sont issus.

On notera par ailleurs le cordouan, qui qualifie un cuir de choix, fabriqué à l'origine à Cordoue, à partir de peaux de mouton ou de chèvre traitées au tan, au sumac et à la noix de galle. La première mention remonte à 1096 et est souvent attestée par la suite avant de devenir usuelle.

FIGARO. Pierre-Augustin Caron devint « de Beaumarchais », en 1757, après le décès de sa femme qui possédait une terre de ce nom et permit ainsi à son veuf, homme d'esprit, d'entamer sa marche vers la noblesse.

Inventeur d'un nouvel échappement de montre qui révolutionna l'horlogerie, fin musicien qui distrayait « Mesdames de France », officier de bouche du roi, ami du financier Paris-Duverney, Beaumarchais eut une vie bien remplie. Elle fut surtout illustrée, pour la postérité, par les œuvres théâtrales qu'il créa et, parmi elles, un personnage particulier.

Figaro apparaît dans trois pièces ; deux comédies : *Le Barbier de Séville*, *Le Mariage de Figaro* et dans un drame bourgeois : *La Mère coupable.* On a cru un temps que le nom de Figaro était la déformation de « fils Caron », du nom de l'auteur.

Héritier d'innombrables valets de comédie, habile intrigant, frondeur, raillant avec finesse, souvent avec une âpreté mordante les injustices sociales, l'inégalité des conditions, les privilèges et l'insolence des nobles, Figaro ne pouvait que connaître le succès, au fil des ans.

Créé en 1775, le nom de fïgaro, personnage de comédie, de domestique intelligent, adroit, sans scrupules, est passé dans le langage courant en 1828 (Sainte-Beuve le cite). Figaro, barbier-coiffeur durant un temps, a entraîné la création du mot figaro comme synonyme de coiffeur et, dans ce sens, il est signalé dès 1867. Beaumarchais pouvait être satisfait.

PANDORE. Gustave Nadaud est un musicien et chansonnier qui a vu le jour en 1820 à Roubaix. En homme du Nord, il appréciait l'humour et son œuvre, finalement, n'en manqua pas.

En effet, il écrivit, entre autres pièces, *La Valse des adieux*, et surtout *Les Deux Gendarmes*, qui devait lui apporter quelque postérité.

Dans ce morceau de bravoure, dont le titre exact était *Pandore ou les deux gendarmes*, le personnage principal était un brave gendarme dont la vie n'était guère compliquée. Son refrain était : « Brigadier, répondit Pandore. ».

Le succès acquis par le personnage et par la pièce « lança » le nom de pandore pour qualifier un gendarme. C'était en 1857 et Gustave Nadaud put continuer sa vie, jusqu'en 1893 : son œuvre avait connu quelque importance.

SUISSE. La Confédération Helvétique présente, à tous égards, mille et un attraits : géographie, affaires, tourisme, neutralité, etc. Dans l'histoire, on connaît les

Cent-Suisses, cette compagnie qui veilla à la sûreté personnelle des rois de France de 1496 à 1792.

Mais on cite, à partir de 1635, le domestique à qui était confiée la garde de la porte de la maison ou de l'hôtel particulier, aux XVIIe et XVIIIe siècles : c'était un suisse. Pourquoi ? Parce que dans certains hôtels, le costume qu'il portait rappelait celui des mercenaires suisses et aussi, parce que, tout simplement, il était recruté parmi les natifs de la Confédération.

N'ayons garde d'oublier le suisse qui, aujourd'hui, officie à l'entrée de l'église et ce suisse, relevé par Littré en 1872, plus connu de nos jours sous l'appellation de « petit suisse », délicieux petit fromage à la crème.

VULCANOLOGUE. Fils de Jupiter et de Junon, époux de Vénus pour qui il forge les armes d'Énée, Vulcain est le dieu du feu. Les Anciens situèrent ses forges à l'intérieur de l'Etna, aussi, logiquement, le spécialiste des volcans fut-il appelé vulcanologue.

CHAPITRE 5.
ARGENT

L'argent est ainsi défini par le dictionnaire : « métal blanc, brillant et précieux ». Ô, combien ! Précision : « monnaie faite avec ce métal et, par extension, toute espèce de numéraire, billets de banque, or, argent, bronze, nickel, par suite, la richesse ».

Inévitablement, ces différents sens se retrouvent dans les pays et les villes dont le nom, comme celui de certains hommes, a un jour évoqué la richesse.

Les monnaies ne pouvaient qu'être nombreuses ; on connaît le besant (la monnaie de Byzance), la Caroline (la livre de l'empereur Charlemagne), le « roi » dollar (dont le parcours est pour le moins curieux, après un départ de la bourgade de Joachimsthal, en Bohême) et le florin (né en Italie, à Florence, mais dont l'utilisation s'est faite aux Pays-Bas).

On recense également la guinée (émise à l'origine par la compagnie royale commerçant au XVe siècle entre l'estuaire du Gabon et celui de Casamance), le liard (« monsieur » Guigues Liard était en 1430 un paroissien de Grémieu-en-Viennois et aurait « créé » cette pièce valant trois deniers), le napoléon (pièce à l'effigie de l'empereur et mise en circulation en 1803), le philippe (monnaie d'or représentant le père d'Alexandre le Grand et fondateur de la dynastie macédonienne), le

sucre enfin (honorant Antonio de Sucre, lieutenant de Bolivar, qui assura la libération du Pérou).

Mais il n'y a pas que les monnaies qui se négocient et les valeurs ont leur terrain d'échange, de vente ou d'achat, la fameuse bourse, que l'on doit à une famille : en 1450, les Van der Burse ouvrirent leur hôtel de Bruges aux opérations de banque et les professionnels prirent l'habitude de se réunir « à la bourse ». La fortune du mot était assurée. Comme les particuliers, plus encore peut-être, les États ont eu besoin d'argent et ils ont recouru à divers moyens pour s'en procurer ; des particuliers astucieux ont su également créer des structures rentables. Ainsi Lorenzo Tonti, un banquier napolitain, imagina de mettre en commun des capitaux et d'en toucher les revenus, à condition que les parts des décédés reviennent aux survivants : la tontine était née.

En 1604, un édit conféra aux officiers le droit de transmettre leur charge à leurs héritiers moyennant une taxe annuelle valant le soixantième de la valeur de la charge ; la mesure eut du succès et comme l'initiateur de l'édit s'appelait Charles Paulet, la taxe ne tarda pas à être baptisée « paulette ».

Plus récemment, un conseiller d'État proposa une réforme fiscale en France, mais elle eut le mérite de faire l'unanimité contre elle ; il en resta au moins son nom de baptême ; l'initiateur se nommait Serisé et la taxe passa à la prospérité sous le nom de cerisette. Elle est certes un peu oubliée.

C'est certain, l'argent fait rêver ; que ce soit en jouant au tiercé ou au loto, quel joueur n'a pas voulu gagner un pactole et partir vers l'eldorado ?

Une petite rivière d'Asie Mineure, dans laquelle Midas se serait baigné, roulait ensuite, disait-on, des paillettes d'or ; elle s'appelait Pactole et le nom devint riche, d'espoir ; de nos jours, la rivière porte le nom, fort discret, de Sart ou Bougouly.

Avoir gagné la fortune et chercher l'eldorado ; c'était un rêve au XVe siècle, après les premières découvertes maritimes, génératrices de richesses ; c'est ainsi qu'on situa « El Dorado » (ie pays doré) au nord de l'Amérique du Sud, vers le Venezuela actuel. Depuis 1579, la fièvre de l'or n'a pas cessé.

À l'heure de la statistique, on constate que les noms de six hommes et une famille, trois villes, un village, une rivière, deux rois, un empereur, une région, venant de France, de Turquie, de Belgique, de Tchécoslovaquie, des Pays-Bas, de Grèce, d'Équateur, d'Asie et d'Afrique, ont représenté les rêves dorés de l'humanité.

Monnaies

MONNAIE. Disque de métal destiné à servir de commune mesure aux valeurs.

Du temple de Juno Moneta, où se frappait la monnaie à Rome.

BESANT. La ville de Byzance, aussi appelée Constantinople, est aujourd'hui Istanbul. Elle fut fondée vers le milieu du VIIe siècle av. J.-C.

Soumise aux Perses, Sparte et Athènes, prise par les Gaulois puis les Romains, l'empereur Constantin la reconstruisit et l'inaugura en 330 comme « la nouvelle Rome ».

Les événements se succédèrent, tout comme les envahisseurs : Arabes, Russes, Bulgares, croisés. Capitale d'un Empire latin puis d'un Empire grec, elle succomba aux Turcs finalement en 1453. C'était la fin de Byzance.

Mais son souvenir était assuré, au moins pour cette raison : une monnaie fut frappée dans la ville ; elle était le plus souvent d'or très pur ou parfois d'argent.

S'agissant de la « monnaie de Byzance », elle devint un besant. Il semble d'ailleurs que la locution « valoir son pesant d'or » soit une déformation de « valoir son besant d'or ». Le mot est attesté depuis 1100.

BOLIVAR. C'est bien sûr pour honorer le libérateur du continent sud-américain que le Venezuela décida en 1928 de donner le nom de Bolivar à sa monnaie.

BOURSE. La bourse est le lieu où l'on se livre au commerce de l'argent. De tout temps, marchands et banquiers se rencontraient à l'occasion des foires commerciales.

En 1450, une famille de banquiers de Bruges, les Van der Burse, dont l'histoire est connue depuis l'année 1257, ouvrit son hôtel à ces échanges, sur la grand-place de la ville.

Comme leurs cousins vénitiens, les Della Borsa, ils portaient des armes convaincantes : trois bourses pleines d'or. Les banquiers flamands prirent alors l'habitude de se réunir dans la maison des Van der Burse pour traiter leurs affaires. On traita bientôt « à la bourse ».

En 1487, Anvers ouvrit une place, qui devint la première d'Europe. En France, ce fut d'abord le tour de Toulouse en 1549, et le nom de bourse se fixa à cette date, puis celui de Rouen, deux ans plus tard, ensuite Lyon en 1595.

Il fallut attendre 1719 pour voir Law faire de Paris une place financière ; les opérations ne démarrèrent vraiment qu'en 1724, près de la Conciergerie, dans une cour qui devait devenir la place du Change. À Londres, c'est Thomas Gresham qui fonda, dans la City, le Royal Exchange, devenu le Stock Exchange en 1773.

Toutes ces affaires de bourse nous rappellent bien ces « messieurs Burse », aux armoiries si parlantes, sinon trébuchantes.

CAROLINE. Les Carolingiens sont les rois de la seconde race, ainsi nommés du plus illustre d'entre eux, Charlemagne, ou Charles le Grand.

Si la dynastie a pour origine saint Arnoult, évêque de Metz, elle a donné douze rois à la France, de Pépin le Bref à Louis V, mais également à l'Allemagne et à l'Italie.

Pourtant, l'auréole de Charlemagne est sans conteste prépondérante, entraînant la création des « livres carolins », pièce de monnaie citée en 1485 de lettres carolines et surtout d'écriture Caroline, parfois utilisée (comme Anatole France) en « caroline », forme attestée récemment, vers 1838.

DOLLAR. Le fameux billet vert sait-il d'où vient son nom ? Peut-être pas, malgré son succès. Son origine, en tout cas, vaut le voyage. Dans les territoires de Bohême soumis aux Habsbourg, se trouvait le village de Joachimsthal (en tchèque, Jachymov) dont l'hôtel des monnaies reçut, en 1519, l'autorisation de fabriquer des espèces. Cette monnaie devint tout naturellement un joachimsthaler, puis simplement un thaler, qui connut diverses valeurs, pour être stabilisée après 1871 à trois marks.

Lorsque le *coinage act* du 2 avril 1792 créa la monnaie américaine - qui sera frappée seulement à partir de 1794 - le nom de l'unité monétaire fut celui du peso, dit pièce-de-huit qui circulait dans les colonies espagnoles et britanniques de l'Amérique.

Les anglophones baptisèrent alors cette monnaie du nom de dollar, par une simple altération de thaler et la monnaie des États-Unis devint officiellement le dollar.

Le terme est entré dans le Dictionnaire de l'Académie en 1835.

FLORIN. C'est évidemment à Florence que fut frappée pour la première fois cette pièce de monnaie, au XIII[e] siècle. Celle-ci s'exporta ensuite à travers l'Europe et l'on frappa des florins en Autriche, Hollande, France et dans divers États allemands. Le florin reste aujourd'hui la monnaie des Pays-Bas.

GUINÉE. En 1663, on appela guinéa une monnaie émise pour l'usage de la compagnie royale commerçant sur cette terre d'Afrique.

La Couronne d'Angleterre décida de frapper une monnaie avec de l'or provenant de Guinée et celle-ci prit le nom de gui née.

LIARD. La Chambre des Comptes du Dauphiné fait état, dès 1383 (puis en 1467), de lettres fixant le prix des monnaies « qui doivent avoir cours » dans la Province, qu'elles soient d'or ou d'argent. Le liard, déjà, a le sens d'une petite valeur monétaire et le poète Marot parlera d'un « liard de salade ».

Il semble bien que Guigues Liard, qui habitait la paroisse de Crémieu-en-Viennois, ait frappé le premier cette monnaie en 1430. Mais les preuves manquent et laissent penser que la pièce portait peut-être ce nom en raison de sa couleur grisâtre, « liard » en ancien français.

Quoi qu'il en soit, cette monnaie de cuivre, qui valait trois deniers ou le quart d'un sou, eut d'abord cours dans le Dauphiné et fut rendue commune sous tout le royaume en 1461 sur une décision de Louis XI. Marot en parla en 1526. Ce n'est qu'en 1795 qu'elle disparut.

LOUIS. Presque tous les rois ont eu droit à un surnom dont l'énumération avait de quoi plaire à Prévert : Louis X ou Saint Louis, Louis X le Hutin ou le Querelleur, Louis XII le Père du Peuple ont précédé dans l'Histoire Louis XIII dit le Juste, fils d'Henri IV, né en 1601.

Sous son nom gouvernèrent sa mère, Marie de Médicis, régente officielle, puis Concini, le connétable de Luynes, enfin Richelieu ; sans doute est-ce là qu'il faut trouver l'origine d'un Louis XIII considéré comme débonnaire et peu « royal ». Pourtant, il sut tirer le meilleur parti de son cardinal qui se fixa trois tâches essentielles : ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands et la maison d'Autriche.

C'est sous le règne de Louis XIII - et cela devait durer jusqu'à Louis XVIII - que fut réalisée une pièce d'or valant 24 livres et qui était à son effigie ; cette belle pièce devint un louis en 1640 ; par voie logique et conséquente, on a appelé un demi-louis, une pièce de dix francs.

NAPOLÉON. L'histoire du napoléon est semblable à celle du louis. Il suffit de se reporter à Napoléon Bonaparte, empereur des Français, né en 1769 à Ajaccio et

mort en captivité dans la lointaine et triste île de Sainte-Hélène, en 1821.

Lorsqu'il fut parvenu au pouvoir, Napoléon ne pouvait manquer de faire mettre en circulation, en 1803, des pièces à son effigie ; c'est par ailleurs un excellent moyen de promotion, que les publicitaires d'aujourd'hui auraient certainement qualifié de génial.

C'est aussi une pièce d'or de vingt francs représentant Napoléon qui devint dans le vocabulaire un napoléon, vers 1812.

On notera que, comme pour le louis dont l'effigie fut celle de divers rois, le napoléon représenta le Grand empereur puis son neveu, Napoléon III.

PHILIPPE. C'est le fils d'Argeios et petit-fils de Perdiccas, de la famille des Téménides, qui fonda la dynastie macédonienne (IXe siècle av. J.-C.) sous le nom de Philippe Ier. Philippe II, quant à lui, vécut sa jeunesse auprès d'Epaminondas, qui lui donna une bonne culture littéraire, politique et militaire.

Devenu roi, il s'empara des colonies athéniennes, prit les Thermopiles et devint l'arbitre de la Grèce. Il allait se battre contre les Perses lorsqu'il fut assassiné en 336 av. J.-C.

Si son renom est dû à son prestige personnel, il le doit aussi au fait qu'il est le père d'Alexandre le Grand.

Une monnaie (d'or ou d'argent) fut frappée à son effigie, pendant son règne ; elle est devenue tout simplement un philippe. Mais le philippe est également une

ancienne monnaie espagnole dont le nom a la même origine, issue des rois d'Espagne qui portaient ce prénom, depuis Philippe Ier, dit le Beau, jusqu'à Philippe V, mort en 1746.

SUCRE. (Prononcer soucré) Antonio José de Sucre naquit à Cumana, au Venezuela, en 1793 et devint le lieutenant de Bolivar pendant les combats de libération des États sud-américains. Il était général à 25 ans et soutint avec toute son énergie Simon Bolivar, en lutte contre les Espagnols. Il remporta une victoire décisive contre La Serna à Ayacucho, en 1824, qui assura l'indépendance du Pérou. Quand Bolivar rendit la Bolivie indépendante, Antonio Sucre fut élu président de la République bolivienne - en 1826 - puis de la Colombie. Mais les événements étaient imprévisibles et la situation instable : Sucre abdiqua en 1828 et mourut assassiné deux ans plus tard, dans la ville de Berruecos, en Colombie.

Peu après, les États étant consolidés, le sucre devenait la monnaie nationale de l'Équateur, monnaie d'argent comportant 100 centavos. C'était en 1830 ; le nom propre était devenu nom usuel.

Impôts

CERISETTE. M. Serisé, conseiller d'État, proposa dans les années 1970 une réforme fiscale qui fit l'unanimité contre elle, l'instauration d'une taxe frappant

l'inflation. Par dérision on la baptisa du doux nom de cerisette.

PAULETTE. En décembre 1604, Henri IV prend un édit dont le texte a été préparé par un secrétaire du parlement, Charles Paulet.

Mesure financière et administrative, il s'agit de conférer aux officiers le droit de transmettre leur charge à leurs héritiers moyennant une taxe annuelle égale au soixantième de la valeur de cette charge.

Alors qu'on pensait qu'il ne s'agissait que d'un expédient -un de plus - ce qui devenait la vénalité des charges connut un grand succès qui inquiéta le pouvoir central. On essaiera bien de la supprimer, mais la « paulette » tiendra jusqu'à la Révolution. La mesure, en effet, avait été baptisée du nom de son créateur, et M. Paulet passa à la postérité dès 1612.

TONTINE. Après avoir mis au point une formule d'emprunt public, Lorenzo Tonti, banquier napolitain, aurait sûrement été surpris de voir le succès qui s'y attacha à tel point que son nom y resterait attaché.

C'est en 1653 qu'un édit royal de Louis XIV, préparé par Mazarin, créa la première tontine en France. Elle était divisée en dix fonds de 102 500 livres chacun. Les actions étaient de 300 livres et les actionnaires étaient rangés en dix classes, de 7 ans en 7 ans. Au fur et à mesure des décès, les actions s'éteignaient et les intérêts revenaient aux survivants de la même classe, le capital devenant propriété de l'État.

Dix tontines furent établies, mais elles furent supprimées car trop onéreuses et transformées en rentes viagères simples, en 1770.

Le mythe de l'argent

ELDORADO. C'est au cours du XVIe siècle, après avoir connu les grands succès maritimes générateurs de richesses, que les Espagnols commencèrent à appliquer le terme de « El Dorado » (le Doré) à un pays imaginaire situé au nord de l'Amérique du Sud.

Son souverain passait pour fabuleusement riche. Ses villes et ses montagnes passaient pour être en or. Les Espagnols y crurent tant que non seulement des aventuriers se mirent en quête, mais encore des banquiers, et non des moindres : les Welser, en effet, se firent reconnaître par l'empereur des concessions dans cette contrée que l'on situait entre l'Orénoque et l'Amazone.

Ce pays fabuleux, cet endroit imaginaire ou réel regorgeant de richesses, devint vraiment l'Eldorado vers 1579, selon les documents de l'époque.

Depuis, le mot n'a cessé de conserver sa valeur évocatrice, entrant en 1878 dans le Dictionnaire de l'Académie.

PACTOLE. Il était une petite rivière d'Asie Mineure occidentale nommée Pactole et aujourd'hui Sart ou Bougouly. Elle était fameuse chez les Anciens : son flot disait-on charriait de l'or. La légende ajoutait que

le fleuve roulait des paillettes d’or, depuis que Midas, qui convertissait en or tout ce qu’il touchait, s’y était baigné. Crésus lui devait ses fabuleuses richesses.

Par métaphore, le mot a signifié source de richesse ou de profit : il est attesté chez Littré.

CHAPITRE 6.
LOISIRS

« La musique adoucit les mœurs. »

Certains personnages en étaient convaincus. Giacomo Barberi était facteur d'orgues à Modène, au XVIIe siècle, et il aimait aller par les rues, jouer les rengaines de son « moulin à musique » ; le succès ne se démentit jamais, toutefois le nom fut déformé et l'on parla de « l'orgue de barbarie ».

Les frères Limonaire, quant à eux, vinrent du sud-ouest de la France jusqu'à Paris pour mettre au point un orgue mécanique destiné aux manèges, sur les places publiques ; jaloux de leur invention, ils déposèrent brevet en 1905 : bien leur en prit puisque le limonaire est passé à la postérité.

Mais l'Italie est le pays d'élection de la musique et à Crémone, il n'y avait pas que l'orgue. On aimait aussi le violon : la ville eut rapidement la réputation d'en fabriquer de superbes ; leur qualité fut telle qu'on parla de « crémones ».

Plus moderne, l'invention d'Adolphe Sax, un Belge de Bruxelles, qui essaya d'améliorer les instruments sur lesquels il avait appris à jouer ; en travaillant sur la clarinette basse il inventa, en 1845, un instrument que l'on baptisa saxophone ; comme son père avait créé une fabrique d'instruments de musique, c'est en fait une famille d'instruments qui fut inventée par les Sax.

Mais si les instruments ne vous tentent pas, peut-être la danse a-t-elle vos faveurs ? Vous avez le choix ; elles viennent de partout : d’Italie, de Pologne, d’Écosse, des États-Unis, de Cuba ; et leur nom témoigne de leur origine : bergamasque, charleston, cracovienne, habanera, java, mazurka, scottish, sicilienne, tarentelle.

Quant à certains mélomanes, ils préféreront écouter un orphéon (grâces soient rendues à Orphée.), un oratorio (créé par le fondateur de la congrégation de l’Oratoire) ou une bucolique tyrolienne en provenance du pays de Salzbourg.

Les jeux ont toujours passionné les hommes ; comme l’argent et les jeux sont souvent associés, brassons le tout et voyons un peu : on ignore le prénom de M. Belot mais on connaît certains lieux « chauds » du globe : la ville de Boston, le royaume de Siam ou l’île de Zanzibar.

Les enfants préféreront jouer au nain jaune (dû à un mystérieux Lindor), à la marionnette (dont l’origine remonte à la fête de Marie donnée à Venise au xe siècle) ou au pantin (qui rappelle ce lieu de Paris).

Quant aux sportifs, ils suivront volontiers le derby (que l’on doit au douzième « Earl of Derby ») ou un athlétique match de rugby, dont on sait que la meilleure « mi-temps » est la troisième, celle qui se joue hors du stade.

Mais il existe d’autres divertissements, comme le cirque ou le théâtre. Les personnages de la commedia dell’arte ont laissé une forte trace : Colombine et Poli-

chinelle en témoignent ; mais il y en avait d'autres comme Turlupin, Trivelin, Tabarin et Pierrot.

Comment ne pas citer Phineas Barnum, qui bouleversa le monde de l'attraction en inventant l'événement à grand renfort de publicité ?

Enfin, l'individu courageux s'alignera au départ d'un marathon, pour renouveler l'exploit d'un valeureux soldat, en 490 av. J.-C., à moins qu'il ne se transforme en amateur de bacchanale, un peu bamboche, amateur de ripaille -disons de fête.

Encore une fois, ces noms de personnages ou de lieux « viennent » de France, d'Italie, d'Allemagne, des États-Unis, d'Espagne. Le divertissement, il est vrai, est de toutes les cultures.

Musique

Instruments et note

BARBARIE (ORGUE DE). Giacomo Barberi, facteur d'orgues, exerçait son métier dans la ville de Modène, au XVIIIe siècle. Il avait réalisé, mis au point et pratiqué cet instrument que, plus tard, les mendiants allaient utiliser en se promenant dans les rues et en égrenant, à l'aide de la manivelle, les notes des rengaines surannées des moulins à musique.

Les orgues de Barberi fonctionnaient grâce à un cylindre dont les points ouvraient et fermaient les tuyaux d'orgue, sorte de flûtes ne produisant chacune qu'un

son unique. Relativement aisé à manipuler, l'appareil connut le succès auprès des musiciens ambulants. C'est vers 1800 que le terme d'« orgue de barbarie » apparut ; plus tard, l'orgue mécanique devait le remplacer, comme sur les manèges forains où le cylindre était remplacé par une bande perforée. De nos jours, l'orgue n'est plus qu'un - précieux -objet de collection.

CRÉMONE. La ville de Crémone, située sur le Pô, est une cité importante en Lombardie. Si on connaît aujourd'hui ses filatures de soie, ses productions chimiques et alimentaires, on ne peut ignorer sa spécialité passée.

Au pied de sa cathédrale, des XII-XV[6] siècles, et à proximité de l'hôtel de ville gothique, les artisans réalisaient ces merveilles que sont les violons de Crémone, devenus des crémones tout court. Et tout le monde connaît le plus fameux « luthier de Crémone », le célèbre Stradivarius. Il semble que le mot crémone se soit fixé vers 1790.

LIMONAIRE. L'orgue est ce superbe instrument de musique à vent et à touches, composé de tuyaux de grandeurs différentes comportant un ou plusieurs claviers et des soufflets. Mais il existe des différences notables entre les grandes orgues de Notre-Dame et le modeste orgue de barbarie !

Les frères Limonaire, originaires du sud-ouest de la France, « montèrent » à Paris en 1840 et y fondèrent une usine. Ils se mirent à fabriquer un orgue mécanique

dont la destination était principalement réservée à la musique que les manèges dispensaient dans les fêtes foraines.

Voulant protéger leur invention, les frères Limonaire déposèrent un brevet (N° 353-659) le 4 juillet 1905. Depuis, le limonaire a joué bien des rengaines populaires sur les terre-pleins des fêtes foraines. Hélas, il lui a fallu laisser la place aux rythmes et aux appareils plus modernes. Il appartient dorénavant au passé.

SAXOPHONE. Charles-Joseph Sax est né à Dinant, en Belgique, en 1791. Autodidacte, observateur et inventif, il fonda une fabrique d'instruments de musique à Bruxelles, surtout renommée pour la qualité de ses cuivres.

Son fils, Adolphe, également né à Dinant, en 1814, grandit dans l'atelier bruxellois, se passionna pour tous les instruments, entra au conservatoire de Bruxelles, étudia la flûte et la clarinette, s'attachant à en améliorer les qualités. Dans ses tentatives pour améliorer la clarinette basse, il inventa un nouvel instrument, le saxophone, en 1845. Breveté dès 1846, le saxophone remporta ses premiers succès dans les fanfares militaires ! Pas moins de trente-cinq modèles sortirent de l'atelier d'Adolphe Sax, désormais assuré de la fortune.

Berlioz et Rossini s'enthousiasmèrent pour le saxophone et, en 1857, une classe était créée au Conservatoire de Paris. D'autres brevets suivirent, soutenus par Berlioz et Meyerbeer.

Charles Sax mourut en 1865 et Adolphe en 1894 ; de leurs ateliers sont sortis le saxhorn, le saxtuba et ce sacré saxophone que le jazz a fort justement relancé dans les années 1920.

SI. Au XVIe siècle, Anselme de Flandres rebaptisa la septième note du solfège d'après la consonne initiale de la première syllabe de Sancte Johannes, dans l'hymne de Saint-Jean-Baptiste : la note si était née.

Danses

BERGAMASQUE. Le Bergonum de l'Antiquité est devenu la ville de Bergame, située à l'intersection des vallées du Brembo et du Sério, cité industrieuse et commerciale, patrie de Donizetti, Calepino, Locatelli, Le Tasse et Tiraboschi. On y fabriquait une sorte de tapisserie, fort commune et de peu de valeur, appelée bergame. Par ailleurs, les paysans de la province aimaient danser sur un air propre à la région qui fut appelé bergamasque, terme que cite Rabelais en 1549, dans sa *Sciomachie*, et qui est entré au Dictionnaire en 1867.

CHARLESTON. La ville de Charleston, aux États-Unis, est connue pour son port de commerce, ses industries chimique, métallurgique et cotonnière. Elle est située en Caroline du Sud où elle a été fondée en 1672 par des émigrés anglais, avant de connaître un épisode important de l'histoire des États-Unis. En effet, la guerre de Sécession débuta à Charleston, ville et fort étant occu-

pés par les sudistes, et l'évacuation, en 1865, entraîna la fin des hostilités.

C'est dire combien les Noirs du Sud exprimaient à Charleston leur volonté de vivre et la danse est une manière privilégiée d'en témoigner. Aussi une de leurs danses fut-elle surnommée charleston, vers 1920.

La mode traversa l'Atlantique et le charleston fut dansé pour la première fois en France en 1925, dans le spectacle de la *Revue Nègre* donné au théâtre des Champs-Élysées. Cela plut beaucoup et les danseurs apprécièrent cette danse très rapide.

CRACOVIENNE. Cracovie, ville industrielle de Pologne, sur la haute Vistule, au débouché des portes de la Moravie, est une des capitales des rois de Pologne.

Vers 1840, une danse populaire qui se dansait déjà au XVe siècle connut un succès qui gagna tout le pays. Originaire de Cracovie, elle fut baptisée cracovienne.

Vive et légère, elle se dansait sur deux temps, par couples. Chopin lui-même a écrit une cracovienne, dont la vogue en France ne fut pas négligeable.

FLAMENCO. Les Gitans furent souvent dénommés d'après le lieu de leur passage. Ainsi, on a désigné vers 1870 comme Flamenco les Gitans « originaires des Flandres ». Comme ce peuple avait des danses et chants aux mélodies très prenantes et qui se popularisèrent en Espagne du Sud, il transmit son nom à ces danses.

HABANERA. C'est de la Havane, dit-on, que serait originaire la habanera, danse afro-cubaine au rythme binaire très syncopé.

JAVA. Cette danse à trois temps, saccadée, prit le nom de l'île où elle est née : Java, île la plus riche et la plus peuplée d'Indonésie.

MAZURKA. C'est de Mazurie qu'est originaire cette danse à trois temps. Dès 1818, on commença à parler de mazurka et Chopin lança la mode dans les salons parisiens de cette « valse » venue de Pologne.

SCOTTISH. Sorte de polka, exécutée sur un rythme à quatre temps et dansée au son de la cornemuse. Comme son nom l'indique, elle est originaire d'Écosse.

SICILIENNE. La Sicile a une longue histoire : colonisée par les Phéniciens, puis par les Grecs, attaquée par les Carthaginois, elle devint romaine après la prise de Syracuse par Marcellus en 212 av. J.-C.

Suivirent les Goths, les Vandales, les Sarrasins, les Normands. Sorti des rangs de ces derniers, Robert Guiscard fonda, au XIe siècle, le royaume des Deux-Siciles. Parmi les habitudes de vie des Siciliens, en même temps témoignage de leur culture, figure en bonne place une danse populaire s'exécutant sur un air à six-huit. On l'a appelée la sicilienne, à partir de 1740.

TARENTELLE. C'est dans la région des Pouilles, en Italie méridionale, que se trouve la ville de Tarente,

fondée au VIIIe siècle av. J.-C. par les Prédoriens de Laconie. Riche d'histoire jusqu'à la deuxième guerre punique.

Dans la ville et dans les environs, on avait l'habitude, lors des fêtes, de danser sur un air au rythme très rapide et d'un caractère fort gai, au son du tambour de basque, sur une cadence six-huit. Cela devint la « danse de Tarente », puis la tarentelle, en 1807.

Chants

ÉCHO. Si l'on en croit le poète Ovide, Écho, la nymphe, était fille de la Terre et de l'Air, faisant partie de la suite de Junon qu'elle amusait par son incessant et doux babil pendant que Jupiter courtisait les nymphes de la déesse. Junon finit par s'apercevoir de la ruse et voulut punir Écho : elle la condamna à ne plus parler que pour répéter la dernière syllabe des mots qui frapperaient son oreille.

Il existe une autre légende : Écho, éprise de Narcisse qui ne cessait de la mépriser, se désespéra et fut changée en rocher. Il ne lui resta plus d'humain que la voix.

Le mot grec signifiant écho est passé dans notre langue au XVIIIe siècle, avec le sens qu'il possède aujourd'hui.

ORATORIO. Saint-Philippe de Néri, né en 1515 à Florence, fut le fondateur de la congrégation de l'Oratoire, à Rome. Il fit composer des cantiques par Animuccia et Palestrina qui furent interprétés dans cette église de l'Oratoire.

Sortes de drames lyriques religieux destinés à être exécutés, sans décoration ni costume, dans une solennité religieuse, ces cantiques, prenant la forme de drames, obtinrent un très grand succès et les fidèles affluèrent à l'église.

Le public, enchanté, ne tarda pas à baptiser ce morceau musical un oratorio. C'était en 1700. Le mot resta. Plus tard, des pièces célèbres devaient être composées par Bach, Beethoven, Haendel, Haydn, Mozart.

ORPHÉON. Orphée, fils d'Œagre, roi de Thrace et de la muse Calliope, était musicien et poète. Les accords qu'il réalisait étaient si mélodieux que même les bêtes féroces venaient se coucher à ses pieds.

Descendu aux Enfers, il en charma les divinités et obtint de ramener son épouse Eurydice (morte d'une morsure de serpent) à condition de ne la regarder qu'au sortir du Tartare. Il désobéit et la perdit.

Désormais taciturne, il fut déchiré par les Ménades. Mais Orphée resta la personnification de l'art adoucissant les instincts brutaux.

C'est en souvenir de cette belle légende que le nom d'Orphéon fut donné, vers 1767, à une société dont les membres pratiquent la musique vocale et le chant.

Le second Empire marqua l'apogée du mouvement de l'orphéon : les festivals se multiplièrent à travers la France, sous la conduite de chefs prestigieux : Gounod, Chapuis.

TYROLIENNE. Il est une région très pittoresque, dans les Alpes italo-autrichiennes, entre Bavière, Vorarlberg, Suisse, Lombardie, Vénétie et pays de Salzbourg : le Tyrol. La simple énumération des noms des pays qui l'entourent suffit à faire comprendre la beauté de cet endroit boisé, où les lacs sont nombreux, parmi les pâturages. De temps en temps, une chanson montagnarde franchissait, en sauts harmonieux au-dessus des cimes et des vallées, l'espace reliant les hommes.

Ce chant se caractérisait par des passages rapides de la part du chanteur de la voix de poitrine à la voix de tête, et vice versa. Dès 1834, ces chants modulés, d'une harmonie acide parfois, étaient dénommés tyroliennes.

Jeux

Jeux de société

BELOTE. Parmi les jeux de cartes, la manille est fortement appréciée. L'engouement n'est pas nouveau pour ce jeu où le dix, dit manille, est la carte de plus grande force.

Au cours du XX siècle, un Français nommé Belot donna une variante de la manille, la faisant jouer entre deux joueurs (ou deux équipes de deux joueurs) au moyen d'un jeu de trente-deux cartes.

Les amateurs les plus enthousiastes furent d'abord les Flamands qui répandirent bientôt la belote aux États-Unis, avant que la variante américaine ne soit, de nou-

veau, introduite en France, à la faveur de quelque retour au pays. Le mot ne se fixa qu'en 1926.

BOSTON. La ville américaine de Boston est aujourd'hui la plus importante cité de la Nouvelle-Angleterre, capitale du Massachusetts. Elle fut fondée au début du XVIIe siècle et connut une histoire dramatique ; des massacres la marquèrent en 1770, puis en 1773 : le *tea party* fut le signal de la rébellion contre l'Angleterre.

Deux ans plus tard, en 1775, les Anglais prirent la ville, mais ils devaient en être chassés l'année suivante, par Washington. Justement, pendant le siège de 1775, les soirées paraissaient longues ; la principale distraction était le jeu de whist, que l'on menait à trois ou quatre personnes. Les joueurs les plus acharnés finirent par modifier légèrement la règle et comme on ne savait comment baptiser ce nouveau mode de jouer, on pensa tout naturellement à. Boston. Dix ans plus tard, le nom était fixé. Le boston est également une sorte de danse, valse lente et glissée, pratiquée pour la première fois dans la même ville, mais dont le nom ne s'officialisa qu'en 1882.

ZANZIBAR. Le Zanzibar est une île du littoral de la côte africaine de l'océan Indien, à 50 kilomètres au large du Tanganyika, dont les productions vont des épices au coprah, du riz à l'ivoire et du tabac au pétrole.

Avec l'île voisine de Pemba, le sultanat de Zanzibar était sous protectorat anglais avant de se trouver intégré, aujourd'hui, dans la Tanzanie.

La capitale, du même nom, était un port actif en relation avec Aden, Bombay et Durban. La présence anglaise et le goût du jeu des marins fut sans doute la raison - on n'en est pas certain - pour laquelle, à la fin du XXe siècle, le nom de l'île fut attribué à une variété de jeu, où l'on utilise un cornet et deux ou trois dés. Le mot se fixa vers 1891.

Le zanzibar, par abréviation zanzi, est souvent accolé, dans les romans, à celui de bistrot ou de bouge, évoquant par là l'origine maritime qu'on lui prête encore.

Jeux pour enfants

COLIN-MAILLARD. Jean Colin était un guerrier redouté ; on le surnomma Maillard, car le maillet était son arme favorite. Robert Ier l'adouba chevalier.

Dans une bataille livrée contre le comte de Louvain, il eut les deux yeux crevés. Guidé par ses écuyers, il continua de combattre. C'est cette héroïque conduite qui inspira le jeu de colin-maillard, où l'un des participants a les yeux bandés.

MARIONNETTE. Délicat problème que celui de l'origine des marionnettes. Il semble qu'à une période qu'on peut situer au Xe siècle, à Venise, était célébrée « la fête de Marie », en raison d'un événement bien particulier.

En 944, des pirates - des Normands ? - auraient enlevé douze jeunes filles sur le point de se marier. Le souvenir en étant particulièrement douloureux pour l'orgueil

des familles, le doge de Venise aurait, chaque année, désigné douze belles jeunes filles méritantes.

Ensuite, chacune de ces douze beautés aurait été promenée dans la ville, parée de ses plus beaux vêtements et aux frais de la municipalité.

Comme cela devenait finalement coûteux, on préféra remplacer les belles jeunes filles par des « Marie en bois ». Ainsi apparut ce petit personnage de bois, de chiffon, de papier, manipulé à la main par un acteur caché derrière un rideau.

Le nom, alors, aurait été créé en 1489. Mais on trouve également, en 1517, l'orthographe maryonète, rappelant Marie, « statuette de la Vierge ».

NAIN JAUNE. Lindor est un personnage de comédie espagnole ; s'accompagnant d'une guitare, il joue la sérénade à sa belle.

La Romance de Lindor est chantée dans le Barbier de Séville. À la même époque le jeu de Lindor était très en vogue, le nom en fut déformé pour devenir le « nain jaune ».

PANTIN. La ville de Pantin est aujourd'hui un chef-lieu de canton et fait partie de l'agglomération parisienne.

Au XVIIIe siècle, petite bourgade aux portes de la capitale, elle se fit connaître par une invention qui ravit les enfants.

En effet, à Pantin, étaient découpées des figures de carton ou de bois, dont les différents éléments étaient réu-

nis au moyen d'une ficelle et que l'on pouvait faire mouvoir aisément, tout en lui donnant des formes variées et amusantes.

Le même modèle, colorié, permettait d'organiser des jeux et le renom du pantin se fit dès 1747 - et sans doute antérieurement. Il ne s'est guère démenti et le pantin fait toujours partie de l'attirail de jouets que l'on peut présenter au jeune enfant.

SIAM. Sous l'impulsion des Chinois, les montagnards thaïs gagnèrent les vallées de la péninsule indochinoise. Parmi les États fondés par ce peuple farouche figure le royaume de Siam, qui ne prit le nom de Thaïlande qu'en 1939. Depuis des siècles déjà le Siam commerçait avec l'Occident. Aussi, sous Louis XIV, importa-t-on un jeu de cette lointaine contrée, qui bientôt fit fureur : un jeu de quilles dans lequel la boule est remplacée par un disque dont le bord est taillé en biseau, qui roule en décrivant une courbe. Comment appela-t-on ce jeu ? Un siam, bien entendu.

Jeux sportifs

DERBY. Le douzième comte de Derby, « Earl of Derby », qui comptait parmi ses ancêtres un prétendant au trône, avait comme tous ses aïeux un amour immense pour les chevaux.

Il organisait des courses et il décida d'en instaurer une avec un faste particulier. C'est ainsi qu'en 1780 il fonda en Angleterre une grande course, qui aurait lieu

chaque année à Epsom et rassemblerait des chevaux de trois ans.

Le derby était né, immortalisant le nom de son créateur, qui figurait déjà dans l'Histoire par ses valeureux ancêtres. Toutefois, ce n'est qu'en 1829 que le nom se cristallisa sur la manifestation. On donne parfois le nom de derby, aujourd'hui, à une rencontre de football opposant deux équipes d'une même région.

JOCKEY. Le nom Jack est fort connu en Angleterre ; dans le nord du pays, il prend volontiers la forme Jock ; au XVIII[e] siècle, on désignait ainsi une personne du peuple que l'on faisait s'occuper des chevaux.

À partir de 1776, le mot jockey, diminutif de Jock, est venu caractériser cette activité puis celle consistant à monter les chevaux en course. Un choix gagnant.

OLYMPIADE. Les Grecs étaient conviés à de grandes fêtes sportives en plusieurs cités : les jeux néméens en Argolide, les jeux isthmiques à Corinthe, les jeux pythiques à Delphes, les jeux olympiques, qui revenaient tous les quatre ans, au solstice d'été. Olympie « recevait » avec le célèbre temple de Zeus et la statue colossale de Phidias, une des sept merveilles du monde. L'espace de quatre ans qui s'écoulait entre deux célébrations consécutives des jeux prit le nom d'olympiade et servit d'unité de temps entre 776 av. J.-C. et 396 ap. J.-C. Le mot est entré au dictionnaire en 1694.

RUGBY. La ville de Rugby est située en Angleterre, dans le

Warwickshire, au sud-est de Birmingham, près de l'Avon de Warwick.

Elle est surtout célèbre par son école, fondée en 1567 et passée à la postérité à partir de 1823.

Cette année-là, au cours d'une partie de football, un élève (William Webb Ellis) commit la faute de prendre le ballon avec la main. Son entraîneur se demanda si l'on ne pourrait pas envisager une manière nouvelle de jouer.

L'expérience faite à Rugby se répandit, en Angleterre d'abord avec les clubs de Blanckheath (en 1857), de Manchester et Liverpool, puis en France en 1885. On jouait alors à quinze joueurs et c'est en 1906 que fut développé le « jeu à treize ».

Depuis, le rugby n'a cessé de porter loin sur les stades le nom de sa ville de naissance.

Divertissements

ARLEQUIN. Il existe dans *L'Enfer*, de Dante, un diable nommé Alichino, en latin Arlecchino et il est probable que ce mot réapparut vers la fin du XVIIe siècle parmi les personnages du théâtre italien : Arlequin, personnage bouffon, connut le succès. Peut-être un acteur du XVIe siècle du nom de Hellequin a-t-il permis l'éclosion du nom, par son jeu évoluant dans le même registre et

mettant en vogue son costume formé de pièces triangulaires, ou en losanges, de diverses couleurs.

Le costume a certes eu du succès, mais le caractère de l'homme l'évoque ; dorénavant, un arlequin est un homme d'opinions changeantes.

BARNUM. Phineas Taylor Barnum naquit à Bethel (Connecticut) le 5 juillet 1810 ; il fut vendeur en épicerie et représentant en chapeaux, avant de développer un sens extraordinaire pour les affaires spectaculaires.

Il se spécialisa dans le spectacle et l'exhibition de phénomènes vrais ou truqués, souvent de monstres humains, commençant par montrer Joice Heth, vieille femme noire dont il fit une nourrice de George Washington. Ensuite, ce furent la femme à barbe, des sœurs siamoises et des nains. Roi du cirque et de l'attraction, Barnum, en créant du sensationnel, savait provoquer un énorme afflux de curieux et par conséquent de dollars.

À New York, en 1851, il commença à exhiber le nain Charles Stratton, sous le nom de Général Tom Pouce, qui connut un triomphe à Londres devant la reine Victoria ! Ensuite, ce furent des baleines blanches, un hippopotame, une bande d'Indiens, avant la création de la plus grande foire ambulante du monde : cinq cents hommes, deux cents chevaux, ménagerie, acrobates, clowns, une caravane de véhicules sans fin.

En 1871, associé à Bailey, le cirque « à la Barnum » connut son apogée ; le *Greatest Show on Earth* présenta Jumbo, le plus grand éléphant du monde, acheté au

zoo de Londres. La vague de protestations qui s'ensuivit engendra une énorme publicité.

Également imprésario, Barnum présentait dans ses tournées des cantatrices célèbres, telle Jenny Lind, le « rossignol suédois ». Il mourut à Bridgeport, aux États-Unis, en 1891, mais son nom était si célèbre de son vivant que, dès 1855, le duc d'Aumale qualifiait de *Barnum* toute personne qui organise des tournées à grand renfort de publicité.

COLOMBINE. Personnage de la commedia dell'arte, fille de Pantalon, Colombine incarne une soubrette vive et délurée. Le public français la découvrit, en 1692, dans une pièce intitulée *Les Chinois*.

PIERROT. Dès l'origine de son apparition sur les scènes du théâtre, que ce soit en Italie ou en France, un type de valet naïf eut une belle carrière : Petit Pierre.

Personnage de parade, de pantomime, qui se présentait la figure enfarinée, portant un habit blanc à longues manches, Petit Pierre affectionnait les rôles de niais.

Le peuple de Paris, comme celui d'Italie, lui fit bon accueil. Et comme les soldats des Gardes Françaises arboraient un uniforme blanc, les « titis » de Paris n'eurent aucune difficulté, en 1691, à surnommer « pierrots » ces mêmes soldats.

N'ayons garde d'oublier que le bon La Fontaine, en 1694, baptisa pierrot un certain petit moineau.

POLICHINELLE. Parmi les personnages de la commedia dell'arte, il est un nom qui a toujours les faveurs du public : Polichinelle.

Pulcinella - ou Polecenella, dans sa forme napolitaine - représentait, dans les farces italiennes, un paysan balourd.

Il arriva à Paris sous Henri IV, caricaturant les seigneurs volontiers batailleurs de l'époque. Puis il se transforma en une simple marionnette de bois, bossue par-devant et par-derrière, aux jambes grêles avec de gros sabots, aux vêtements grotesques, portant un tricorne à claque. De plus, on le reconnaissait à sa voix aiguë et stridente.

C'est à partir de 1649 que le nom de Polichinelle s'est fixé dans la langue, avec ses sens de fantoche, puis de personnage laid et ridicule, enfin de personne inconsistance dans ses opinions.

TABARINADE. Jean Salomon, dit Tabarin, est né en Lorraine, vers 1584 et, après une vie aventureuse, se retrouva bateleur. Son talent n'était pas mince ; la renommée le rendit célèbre.

Tabarin - puisque tel fut son surnom - établit ses tréteaux sur le Pont-Neuf, au commencement du XVIIe siècle. En compagnie de son comparse, nommé Mondor, il joua sur le pont, y vendant nombre de remèdes miracles, que son bagout et ses gestes enveloppants faisaient placer sans difficulté auprès des badauds parisiens.

Ses atouts, la mise en scène simple et son boniment, ses parades et ses quolibets, ne pouvaient manquer de rassembler le public : ce dernier était nombreux, gouailleur, pour tout dire enchanté de Tabarin et de ses tours, les tabarinades.

Certains firent avec sérieux, paraître, en 1622, un Inventaire universel des œuvres de Tabarin contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes et farces.

Le renom de Tabarin s'est estompé et le sens n'est plus le même ; aujourd'hui, un tabarin est une sorte de bouffon donnant des représentations sur la place publique.

Le genre, sinon le personnage, tend à disparaître.

TRIVELIN. Ce personnage de la comédie italienne fut créé à Paris vers le milieu du XVIIe siècle par Domenico Locatelli qui le joua à la Comédie-Italienne en 1653.

Trivelin avait un caractère plus proche du valet fourbe que du valet balourd. Il fut repris par Biancolelli, né en 1681. Mais déjà Molière lui avait donné des lettres, l'insérant dans *L'Amour médecin* et *Le Bourgeois gentilhomme.*

Le costume de Trivelin se composait d'une veste et d'un pantalon jaunes, bordés de triangles d'étoffe verte ; galons et bordures rouges, boutons de métal. Le manteau était vert, doublé de rouge et bordé de jaune ; chapeau gris, ceinture et souliers de cuir jaune, bas rouges, masque et mentonnière noirs.

Trivelin figura dans plusieurs comédies de Marivaux : Arlequin poli par l'amour, La Double Inconstance et La Fausse Suivante.

On le voit, trivelin signifie alors bouffon, sens qu'il conservera, même si le terme, créé en 1665, a vieilli.

TURLUPIN. C'est vers l'an 1300 que se constitua une secte d'hérétiques, qui fut bien vite marginalisée et entraîna la formation du mot turlupin avec le sens de « mauvais esprit ».

Au XVII[e] siècle, le mot eut un regain avec le sens de « mauvais plaisant », auteur de lourdes farces, qui par conséquent tracasse et tourmente. En 1653, fut créée la turlupinade, une plaisanterie de bien mauvais goût.

L'acteur Henri Le Grand, du Théâtre de la Foire et qui devait entrer chez les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, de son état fort farceur, prit comme pseudonyme celui de Turlupin. Il devait donner au mot le sens de fainéant et de bouffon.

Sports

MARATHON. En 490 avant J.-C., le village de Marathon fut le lieu d'un combat et vit la victoire des Athéniens, commandés par Miltiade, sur les Perses.

Bataille déterminante, puisqu'elle sauva la Grèce de l'invasion perse et mit fin à la première guerre médique. Afin d'annoncer à Athènes la nouvelle de la victoire, on envoya un coureur qui accomplit d'une traite, à la course, la distance séparant le champ de ba-

taille de la grande ville. À son arrivée, le « coureur de Marathon » annonça la nouvelle puis, épuisé par son effort, s'effondra, mort sur l'instant.

En souvenir de ce soldat, une course à pied de grand fond a été créée, d'une distance de 42,750 km, qui a pris le nom de marathon à la fin du XX siècle.

De nos jours, le marathon est l'épreuve qui clôt les jeux Olympiques.

VÉRONIQUE. D'après la tradition, c'est une femme juive du nom de Véronique qui essuya le visage du Christ montant au Calvaire, avec un linge blanc.

L'empreinte des traits du Sauveur se grava sur ce linge et a fait l'objet d'études fort poussées.

C'est par analogie avec le geste de sainte Véronique que les spécialistes en tauromachie ont, en 1926, désigné du nom de véronique une figure effectuée dans l'arène avec la cape, par le torero. La véronique est d'ailleurs une des plus importantes figures et les différents maîtres en tauromachie ont eu, chacun, une manière particulière de la traiter.

Fêtes

BACCHANALE. Dieu oriental, Dionysos (Bacchus chez les Latins) eut droit à un culte caractérisé par des fêtes célèbres, des « mystères » marqués par la joie et une exaltation, parfois extravagantes.

Ces fêtes, les Dionysies en Grèce, étaient évidemment les Bacchanales à Rome ; le culte s'identifia avec celui rendu au dieu du vin, d'abord avec discrétion tant que les femmes furent seules admises à sa célébration, puis dégénérant avec l'admission des hommes en orgies bruyantes et désordonnées.

Les excès furent tels qu'en 186 av. J.-C. les consuls reçurent l'ordre du Sénat d'interdire la célébration des mystères de Bacchus. Ils ne disparurent pourtant que lentement.

Les bacchanales « fêtes religieuses que les anciens célébraient en l'honneur de Bacchus » sont mentionnées dès 1355, le sens de réjouissance et mascarade étant relevé en 1690. L'Académie accepta la bacchanale en 1752.

On distinguera une bacchanale et un bacchanal, selon les termes de Littré : un bacchanal, c'est un grand bruit, un grand tapage. Une bacchanale ajoute au bruit le sens de fête désordonnée ou de débauche.

Enfin, n'oublions pas ces fameuses bacchantes - prêtresses accompagnant le dieu dans ses déplacements - qui prirent un sens péjoratif avec le temps et par la suite (en argot) désignèrent, par extension, les moustaches.

BAMBOCHE. L'origine de Pieter Van Laar (ou Van Laer) est incertaine : est-il né en 1592 ou 1613, à Haarlem ou Laaren ? Quoi qu'il en soit, il se passionna très

jeune pour la peinture et vint s'installer à Rome, entre 1626 et 1638, pour y exercer son art.

Son talent, son esprit, son mode de vie, comme sa petite taille et son physique disgracieux le firent bientôt surnommer *Bamboccio* ou *le bamboche*, de l'italien signifiant pantin et débauche.

Comme les tableaux de Van Laar représentaient des scènes populaires, bouffonnes et un peu grotesques, le surnom de bambochades s'appliqua autant au peintre qu'à ses œuvres.

Les tableaux de Bamboche eurent un grand succès et furent recherchés des amateurs d'art. Sa cote monta mais, comme toute mode, peut-être, retomba et le peintre en fut beaucoup affecté : raisons de santé ? Suicide ? Il mourut en 1642, laissant à la postérité ses bambochades et son propre surnom. C'est Grimm qui, en 1750, mit le mot en usage.

FAIRE RIPAILLE. Après la mort de son épouse, Amédée VIII, duc de Savoie au XVe siècle, se retira au château de Ripaille, situé dans une commanderie de Thonon-les-Bains.

Là, il finit son existence entouré de ses seigneurs et de capucins, en s'adonnant à moult festins. Ainsi naquit l'expression faire ripaille.

CHAPITRE 7.
SCIENCES ET TECHNIQUES

Les sciences et les techniques sont probablement les terrains de prédilection de l'esprit inventif de l'homme et il était logique que dans ce domaine les créations portent le nom des personnes qui eurent une idée de génie, voire le nom des villes ou des régions dans lesquelles se développèrent leur réalisation.

Les moyens de transport ont connu l'époque du cheval, puis la vapeur est venue et les engins se sont mécanisés, certains parvenant à évoluer dans les airs. À Berlin, l'architecte du Grand Électeur mit au point vers 1670 un carrosse très bien suspendu : on l'appela berline ; son succès amena des variantes : dans le Palatinat bavarois, à Landau, on ajouta des banquettes en vis-à-vis sur un modèle à quatre roues ; le landau était né ; un siècle plus tôt, un coche d'eau faisait le service sur la Seine entre Corbeil et Paris, où il apportait également le pain : ce fut l'ancêtre du corbillard.

« Monsieur Tilbury » aménagea un cabriolet, lui affectant un carénage : le tilbury eut du succès, comme la turgotine, diligence faisant partie du système de messageries, mise en place à partir de 1775 par le contrôleur général des finances Anne Turgot.

Les engins à deux roues attiraient aussi la curiosité ; le baron Drais améliora le vélocipède par une direction à

pivot ; toujours poussant du pied sur sa « draisienne », il rallia Karlsruhe à Strasbourg en quatre heures ! Mais la voiture automobile s'impatientait et un modèle fut aménagé avec une belle carrosserie par Charles Jeantaud ; l'homme était limousin, son œuvre fut appelée limousine.

Quant à George Pullman, il installa le lit dépliable dans le train, puis l'équipa de sièges extensibles et confortables : le pullman était né ; les frères Michelin, de leur côté, créèrent en 1930 une automotrice montée sur pneumatiques ; la célèbre micheline.

Dans les airs, après les frères Montgolfier, papetiers passionnés par le « moins lourd que l'air » et qui firent voler une montgolfière en 1783, l'invention fut aménagée en dirigeables rigides par le comte Ferdinand von Zeppelin ; il fallut un grave accident en 1937 pour mettre fin à l'expérience des zeppelins.

D'une façon générale, le savant qui découvre ou met au point une unité de mesure, se voit récompensé par l'attribution de son nom à la découverte ; il en est ainsi, dans les études concernant la terre (l'échelle de Richter, le Danois Oersted et le champ magnétique), la lumière (les Allemands Hertz et Rontgen pour les ondes et les radiations), la température (les échelles du Suédois Celsius et de l'Allemand Fahrenheit), le son (l'Anglais Graham Bell, et le décibel), la vitesse (le Tchèque Mach), l'électricité (les Français Ampère et Coulomb, les Britanniques Faraday, Joule, Maxwell, Watt, les Allemands Ohm et Weber, l'Italien Volta, à

qui l'on doit le voltmètre). Sans oublier la radioactivité avec les Curie, qui montrent la prééminence de l'Europe en matière scientifique au XIXe et au début du XXe siècle.

S'habiller, on l'a vu, a toujours été une des principales préoccupations de l'homme ; la fabrication des textiles remonte loin dans le temps.

Les textiles d'habillement ou de décoration portent de manière évidente le nom des lieux où ils étaient fabriqués ; quelques rares personnes ont eu une action déterminante, dont un nommé Baptiste, à Cambrai, qui commercialisa une toile de lin très serrée devenue batiste,

Les noms sont évocateurs et de lieux d'origines très divers : cachemire, cobourg, elbeuf, florence, indienne, jersey, madapolam, madras, oxford, tulle, tweed ; ou encore damas, pékin, perse. Reste la gaze, venue de Gaza, le jaconas (coton fin et léger) venu de Djaggernat, la mousseline de Mossoul, le satin de Zaïtun et la rouennerie de la bonne ville de Rouen.

Au total, la géographie de ces noms évoque la France, la Chine, l'Asie, l'Allemagne, la Syrie, l'Italie, l'Égypte, l'Espagne, l'Irak, l'Iran, l'Écosse, l'ensemble étant donné dans un désordre voulu.

Les découvertes scientifiques vont de l'algorithme, suite de raisonnements permettant d'élucider certains problèmes et mis au point par un mathématicien arabe du Xe siècle, Al Khovaresmi, au vernier, dispositif de mesure inventé par Pierre Vernier en 1637.

Elles concernent un chimiste belge, Léo Baekeland qui créa une matière plastique isolante, la bakélite, un commerçant lyonnais qui conçut la comptabilité en partie double avant de mettre au point un recueil de calcul devenu « barème », un ingénieur français, Édouard Belin, auteur d'un procédé de transmission d'images au moyen d'une ligne téléphonique, le bélinographe, et Samuel Morse, un peintre de renom, qui créa un télégraphe électrique, le morse, qui a sauvé bien des vies en de délicates circonstances.

Citons également Alphonse Bertillon qui, en 1882, présenta au Palais de Justice de Paris une méthode d'identification des criminels, baptisée bertillonnage ; Louis Braille, non-voyant à trois ans et qui mit au point une méthode de lecture basée sur des points en relief « lisible » par le toucher ; Girolamo Cardano, savant, philosophe, médecin, astrologue, qui inventa vers 1550 un système de suspension d'abord utilisé pour les boussoles marines et aujourd'hui pour les voitures automobiles.

Il y a encore Rudolph Diesel qui, en 1893, sortit un type de moteur apprécié de nos jours, le diesel ; Luigi Galvani, médecin-physicien italien, auquel on doit la galvanisation, et Louis Pasteur, le vainqueur de la rage et qui « lança » la pasteurisation.

Hommes et villes (ou pays) ont marqué les inventions ingénieuses et pratiques, chacun à leur manière : Ammon était une oasis de Libye autour de laquelle le sol contenait de la « gomme ammoniaque », baptisée am-

moniac ; la ville algérienne de Bejaia exportait de la cire dont on faisait les chandelles ; son premier nom étant Bougie, le produit prit son nom ; le port de Bristol vendait à l'Europe une qualité particulière de carton fabriqué en ville ; cela devint le bristol qui fait nos cartes de visite ; à Cologne (Allemagne) et à Javel (village de Paris), on fabriquait un produit à base d'eau ; cela donna deux fabrications aussi différentes que l'eau de Cologne et l'eau de Javel. Colophon était une ville d'Asie Mineure d'où l'on tirait jadis une résine qui devint la colophane ; Pergame, également en Asie Mineure, était réputée pour ses peaux d'agneau ; le « papier de Pergame » devint le parchemin si usité au Moyen Âge ; Berenike, en Cyrénaïque produisait une résine odoriférante ; le nom latin de la ville étant veronice se transforma et donna le vernis.

Ambrogio Calepino, moine féru de latin et de grec, rédigea en 1502 un dictionnaire si utile que l'on commença à parler du calepin comme d'une référence ; le mot resta ; l'Anglais Chatterton inventa un ruban adhésif isolant enduit de goudron norvégien, devenu le chatterton ; John Mac Adam imagina un système d'empierrement des routes très résistant et qui prit son nom, macadam.

N'ayons garde d'oublier Guillaume Massicot qui, en 1844, imagina une machine pour couper le papier devenue le massicot et le préfet Eugène Poubelle qui, pour éviter les bruits et faire régner l'hygiène dans les rues, imposa l'usage d'un récipient pour les résidus de ménage : la poubelle était née. Enfin MM. Quinquet,

Robin et Rustin sont passés à la postérité avec leur invention, la lampe à huile, le robinet et la rustine. À chaque époque sa trouvaille !

Précisément, le XXe siècle n'a-t-il pas fait reculer les inventeurs au bénéfice des sociétés commerciales ? Car le frigidaire, le klaxon, instruments de la vie quotidienne, sont des noms de marque, qu'on allait qualifier d'anonymes. Quant au XXIe siècle.

Un constat chiffré rapide montre l'importance de la France dans ces inventions, avec l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, les États-Unis, la Belgique, la Grèce, l'Afrique, la Libye, l'Égypte, l'Algérie, l'Asie, la Hollande, l'Écosse et la mythologie.

Faut-il insister sur les armes ?

À Bayonne, on fabriquait d'excellentes armes blanches ; la baïonnette y a trouvé son nid ; Eustache Dubois fignolait des couteaux à manche de bois : le commerce s'est emparé de l'eustache. Si le pistolet peut tirer son origine de la ville italienne de Pistoïa ou d'un capitaine inventeur d'un mousquet, on connaît parfaitement William Bickford comme inventeur du cordon explosif et Henry Shrapnell comme le général qui mit au point l'obus rempli de boules métalliques.

Reste qu'à Chedde, un village de Haute-Savoie, on fabriquait des chlorates de potasse et de soude ; l'explosif qui en résulta fut baptisé cheddite ; à Ypres, pendant la

Première Guerre mondiale, les Allemands utilisèrent un gaz dévastateur, le gaz moutarde qui prit le nom d'ypérite. Ces inventions « armées » proviennent de France, des États-Unis, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique. Elles montrent seulement que les pays dits développés sont présents sur tous les conflits.

Véhicules et moyens de transport

Véhicules à cheval

BERLINE. La ville de Berlin, située dans la province de Brandebourg, se développa sous l'impulsion de Frédéric II de Prusse, jusqu'à devenir capitale de l'Empire allemand en 1871.

En 1670, à l'époque où elle n'était que la capitale du Brandebourg, avant que la révocation de l'édit de Nantes n'en fasse une ville ouverte à la présence française, une société savante se manifestait par ses innovations Chiese, architecte du prince-électeur, mit à la mode un carrosse qui se différenciait par une meilleure suspension. La berline était née.

Son succès fut immédiat et le nom employé dès 1718 pour désigner une voiture hippomobile suspendue, à quatre roues et deux fonds symétriques, couverte d'une capote garnie de glaces.

CORBILLARD. Au confluent de la Seine et de l'Essonne, se trouve la ville de Corbeil. Dès 1549, on nommait *corbillaz* le coche d'eau qui faisait le service entre Corbeil et Paris, et qui est représenté sur un plan de la capitale, en 1618. Un poème de l'époque chante le *bateau Corbillat* ou *Corbillard* : La belle rivière de Seine Qui maine à Paris et ramaine, Avec le fameux Corbeillac Et ses amis sur le tillac.

À l'origine, le coche d'eau portait le pain dans la capitale et mettait une journée entière pour aller de Corbeil à Paris, puis vinrent les chalands et bientôt les bateaux à vapeur. Dans l'intervalle (1718), le corbillard était devenu un carrosse utilisé pour les laquais d'un grand seigneur et, en 1798, la triste voiture servant à transporter les morts.

FIACRE. Au début du XVIIe siècle, Nicolas Sauvage, facteur du maître des coches d'Amiens, eut l'idée de louer aux personnes de qualité des voitures et des carrosses.

Ceux-ci furent remisés dans un hôtel de la rue Saint-Fiacre. Il n'en fallut pas plus pour que les voitures de louage prennent le nom de fiacre, saint patron des jardiniers par ailleurs.

LANDAU. Cette ville d'Allemagne, située sur la Queich, possède une longue histoire remontant à 1260.

Elle fut occupée par les Français en 1633 et cédée à la France par deux traités, dont celui de Ryswick en 1697. Fortifiée par Vauban, attaquée à plusieurs reprises, elle

resta française jusqu'en 1815, date à laquelle elle devint place forte, dans le Palatinat bavarois.

Le succès de la berline était connu en Europe, des variantes commencèrent à être produites et c'est ainsi que Landau se spécialisa dans la fabrication de voitures à quatre roues, deux banquettes se faisant vis-à-vis, deux soufflets s'ouvrant et se fermant à volonté. Bientôt, ce véhicule devint un landau et la forme est attestée dès 1820. Aujourd'hui, le terme désigne une voiture d'enfant, munie de grandes roues et d'une capote pliante surmontant une caisse suspendue ou d'une coque moulée en plastique.

PHAÉTON. Fils du Soleil et de la nymphe Climène, Phaéton était quelque peu arrogant. Ne voulut-il pas, afin que nul n'ignore son ascendance, conduire les chevaux du Soleil ? Il en fit, en tout cas, la demande à son père.

À peine Phaéton avait-il pris les rênes du fameux char que les chevaux, déroutés parce qu'ils ne reconnaissaient plus la « main » de leur maître, se détournèrent de leur chemin habituel.

Ils commencèrent à s'élever plus haut qu'il ne convenait et menacèrent d'embraser le ciel, puis risquèrent de descendre trop bas en incendiant la terre.

Rageur, Zeus foudroya l'arrogant Phaéton et le précipita aux enfers où ses sœurs, les Héliades, vinrent le pleurer nuit et jour. Dans le premier sens de cocher ou charretier -quelle déchéance pour le fils du Soleil ! -

phaéton est signalé en 1668 ; puis, à partir de 1723, le mot a désigné une voiture à quatre places, légère, découverte, surtout très haute sur roues, évoquant le fameux char.

TILBURY. S'il existe une ville de Tilbury en Angleterre, au fond de l'estuaire de la Tamise, il y avait également des citoyens portant ce nom comme patronyme.

C'était le cas de ce monsieur Tilbury qui, au début du XIXe siècle, était installé carrossier dans sa ville, réparant certes, mais essayant d'améliorer les modèles alors connus de véhicules.

Il eut l'idée d'aménager un petit cabriolet léger, à deux roues, ordinairement découvert ; le succès en fut important auprès d'une certaine classe de la société et, dès 1820, tilbury suffit à appeler le modèle créé.

Ce succès fut important puisque les héros de Balzac, par exemple, vantaient leurs attelages, composées souvent de coupés, de cabriolets, de tilburys.

TURGOTINE. Anne Robert Jacques Turgot, baron de l'Aune, naquit à Paris en 1727, d'une famille de parlementaires. On le destina à la carrière théologique : à 22 ans, il était prieur de la Sorbonne.

Quittant l'Église en 1751, il fut conseiller au Parlement puis maître des requêtes et se lia avec les Encyclopédistes. Intendant de la généralité de Limoges en 1761, il appliqua sur le terrain les points de sa doctrine, passant pour un « intendant éclairé ». En 1774, il devint

contrôleur général des Finances et prôna des réformes financières, économiques et sociales. En particulier, il décida la libre circulation des grains, contrée par les spéculateurs.

Par deux autres mesures hardies sur la corvée royale et les jurandes et corporations, il signa sa disgrâce, qui survint en 1776. Il devait mourir en 1781.

Il avait, pendant la période passée au pouvoir, précisément en 1775, créé un système de Messageries Royales par diligences ; dont le siège était rue Notre-Dame-des-Victoires. Cette entreprise fut couronnée de succès et ces diligences furent vite appelées des turgotines.

Véhicules à moteur et mécanisés

TURGOTINE. Paul Decauville est né à Évry-Petit-Bourg, en 1846 ; fils d'agriculteur, il reprit l'exploitation familiale à la mort de son père et commença à fabriquer du matériel agricole. Il construisit ensuite des chemins de fer « miniatures », à voie étroite, destinés aux vastes exploitations et fut médaillé à l'Exposition Universelle de 1878. Dix ans plus tard, il employait mille ouvriers et mettait au point pour l'Exposition de 1889 un nouveau chemin de fer qui allait relier les Invalides au Champ-de-Mars : six millions de voyageurs devaient l'utiliser.

Le chemin de fer à voie étroite - déjà nommé le *decauville* - avait 40 ou 60 cm de largeur de voie ; la pose des rails était facile et un locotracteur ou un simple treuil suffisait à tracter les wagons.

Ce sont les raisons de son succès dans les exploitations agricoles, les mines, les carrières, ou les usines. Pendant la guerre de 1914-1918, il servit au transport des obus, à la remise en état des régions dévastées et au transport des voyageurs. Il rendit - et rend encore - de grands services dans les pays en voie de développement lorsqu'un chemin de fer n'est pas encore installé.

Sénateur de Seine-et-Oise, Paul Decauville, dont la réussite était complète, fut un bibliophile averti qui écrivit également un *Mémoire sur la culture à vapeur* non dénué d'humour. Il mourut en 1922, mais le « petit train », ou decauville, devait lui survivre.

DRAISIENNE. Les engins à deux roues apparurent en France au printemps 1790, avec le célérifère du comte de Sivrac, puis le vélocifere. Succès de curiosité, surtout.

Un ingénieur allemand, exploitant forestier né à Karlsruhe en 1785, Karl Friedrich Drais, baron von Sauerbronn, lui apporta une amélioration : si le moyen de propulsion était toujours dû à la poussée des pieds sur le sol, la monture était munie d'une direction à pivot que commandait une sorte de gouvernail, ancêtre du guidon.

Avec sa « draisienne », le baron accomplit le trajet Karlsruhe-Strasbourg (79 km) en quatre heures, soit plus rapidement qu'un bon marcheur !

En avril 1818, le baron vint présenter son appareil dans les jardins du Luxembourg, à Paris : ce fut un plein

succès auprès des élégants à redingote, haut-de-forme et monocle ; et même si l'accueil ne fut pas déterminant pour l'avenir de l'engin, la draisienne était officiellement née.

Elle connut un grand essor en Angleterre sous le nom de Hobby Horse et des améliorations techniques lui furent apportées. En 1828, un sportif bourguignon rallia Beaune à Dijon (37 km) en 2 heures et demie.

En 1861, un maréchal-ferrant français créa le pédalier ; le vélocipède et le bicycle allaient suivre. Le baron Drais, quant à lui, avait terminé sa carrière comme directeur des Eaux et Forêts, dans sa bonne ville de Karlsruhe, où il s'était éteint en 1851, un peu oublié.

LIMOUSINE. On portait, dans le Limousin, un manteau ample et chaud qui prit le nom de cette province.

Est-ce par référence à ce vêtement que l'on baptisa limousine les automobiles fermées ?

Certains pensent que c'est Charles Jeantaud, carrossier et inventeur de la limousine, qui lui donna le nom de sa ville de naissance.

MICHELINE. Les frères André Michelin (1853-1931) et Édouard Michelin (1859-1940), natifs de la région de Clermont-Ferrand, commencèrent leur épopée commerciale en reprenant la petite manufacture de caoutchouc de leurs grands-parents.

D'esprit très complémentaire, l'ingénieur et l'artiste déposèrent un brevet de pneu démontable pour bicy-

clette en 1891, dont le succès fut accru par la victoire dans un Paris-Brest cycliste.

Les frères Michelin développèrent ensuite leur entreprise pour répondre aux besoins en pneumatiques des automobiles et des avions. En même temps, ils éditèrent des Guides et des Cartes portant leur nom et toute une signalisation leur est due.

C'est en 1930 que fut créée la première automotrice montée sur pneumatiques, qui reçut naturellement le nom de micheline. L'année suivante, elle accomplissait le trajet Paris-Deauville en 2 heures 03 (moyenne : 107 km/h) et en 1936, une micheline de cent places emmenait les voyageurs à la vitesse de 130 km/h grâce à son moteur de 400 chevaux.

PULLMAN. George Mortimer Pullman naquit dans l'État de New York en 1831. Son esprit inventif lui permit de devenir industriel et de s'intéresser particulièrement au train, dont le développement était considérable, et surtout aux conditions de transport sur grandes distances.

Il commença par l'aménagement du service de restauration et créa le lit dépliable pour la nuit. La première voiture-lits de sa conception fut mise en circulation aux États-Unis le 1er septembre 1859. Six ans plus tard, Pullman et Ben Field proposèrent le wagon « pioneer », équipé de sièges extensibles formant des lits. Malgré des problèmes de gabarit, les compagnies de chemin de fer en firent l'acquisition. En 1867, Pullman créa *Pulman Palace Car Company*, pour la construction et

l'exploitation de voitures-lits et restaurants de luxe. Le confort du voyageur étant le maître mot. On commença à utiliser, dès 1873, le terme de Pulman-Car. Près de Chicago, l'inventeur industriel fonda une ville pour loger ses ouvriers, qui porta bien entendu son nom.

Le mot anglais fut adopté en France en 1892 sous la forme la plus simple, « pulman », désignant dorénavant une voiture de luxe, ainsi que ces gros autocars joufflus, munis de tout le confort, qui sillonnent aujourd'hui nos routes et autoroutes. George Pullman s'est éteint en 1897.

Transports aériens

MONTGOLFIÈRE. Joseph-Michel Montgolfier et son frère Étienne-Jacques sont nés tous les deux à Vidalon-lès-Annonay, respectivement en 1740 et 1745. Ils succédèrent à leur père, un riche papetier, dont ils reprirent l'affaire.

Ils perfectionnèrent les ateliers, introduisant le papier vélin en France.

Dans leur usine, ils confectionnèrent des petits ballons de papier qui, gonflés à l'air chaud, s'élevaient dans le ciel. La première expérience d'un engin pouvant s'arracher à la terre eut lieu en novembre 1782 à Avignon : Joseph emplit d'air chaud un cube de taffetas de 1 m environ qui s'éleva au plafond de sa chambre. La montgolfière était née. Une grande expérience publique eut lieu à Annonay le 4 juin 1783 et l'engin tint l'air durant plus de dix minutes, s'élevant à 500 m.

Le 19 septembre, le roi Louis XVI était lui-même témoin, à Versailles : le ballon emportait les trois premiers voyageurs de l'espace : un canard, un coq et un mouton ! C'était bien « l'expérience la plus sensationnelle que le monde ait jamais vue ».

Joseph, devenu administrateur du Conservatoire des Arts et Métiers, membre de l'Institut, mourut à Baraluc en 1810. Étienne était mort en 1799. Tous deux avaient bien mérité de passer à la postérité, d'autant qu'ils avaient aussi inventé le bélier hydraulique, machine servant à élever l'eau.

ZEPPELIN. Le comte Ferdinand von Zeppelin naquit à Constance en 1838. Il combattit la France en 1870-1871, sa valeur le désigna pour remplir de nombreux postes militaires et diplomatiques importants. Il prit sa retraite en 1890 et se consacra à la construction de dirigeables rigides. En 1895 il prit une série de brevets pour une carène indéformable, donc rigide ; un hangar orientable permettait de sortir le dirigeable sans risque, même par temps de vent, l'adversaire du ballon.

La première ascension - un modèle baptisé L 21 - eut lieu le 2 juillet 1900 ; on trouva très vite une application militaire et les zeppelins (on prononce « zeplin ») firent des raids meurtriers sur l'Angleterre et Paris pendant la guerre de 1914-1918.

Alors que les grands dirigeables rigides étaient de plus en plus longs (128 à 245 mètres) et que le nom se fixait, on leur donna une vocation commerciale : le Graf Zeppelin L.Z.127 traversa l'Atlantique, d'Europe

aux États-Unis et retour en 1927. Un service régulier entre Allemagne et États-Unis fut même établi. En 1937, arrivant à Lakehurst, le zeppelin *Hindenburg* fut victime d'un accident terrible qui fit trente-cinq morts ; l'odyssée des grands « rigides » se termina avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

Le valeureux général et aéronaute allemand était mort depuis 1917, n'ayant connu que l'utilisation militaire de son invention.

Unités de mesure

Terre

OERSTED. C'est au Danemark, en 1777, à Rudkobing, qu'est né Christian Oersted. Il devint physicien et chimiste. En 1819, Oersted, alors professeur à l'École polytechnique de Copenhague, découvrit que le courant électrique, lorsqu'il passe dans un fil conducteur, produit autour de ce fil un champ magnétique.

Le savant en fit la démonstration, plaçant une boussole près du fil : l'aiguille de la boussole changeait de direction chaque fois que le courant passait. Ce phénomène, l'induction, allait permettre la création de l'électro-aimant et du moteur électrique, ainsi que le télégraphe électrique de Morse.

Christian Oersted mourut à Copenhague en 1851 ; trente ans plus tard, son nom était donné à une unité de mesure du champ magnétique.

RICHTER (ÉCHELLE DE). Il était né avec le siècle. Et si les événements tragiques et récents ont à nouveau mis son nom en avant, il faut reconnaître qu'il a mérité de passer à la postérité.

Charles Richter s'est spécialisé dans l'étude des séismes, devenant le fameux sismologue que l'on connaît ; il a mis sur pied, après l'avoir conçu, le schéma de cette « échelle » à neuf degrés servant à mesurer l'amplitude des tremblements de terre.

L'échelle de Richter est connue ; l'homme vient de mourir en Californie, à Pasadena, en 1985.

Lumière

CARCEL. Bertrand Guillaume Carcel était établi horloger rue de l'Arbre-Sec, près de Saint-Germain-l'Auxerrois. Né en 1750, c'est à près de 50 ans qu'il imagina une lampe à pompe pour laquelle il déposa un brevet.

Sa lampe à huile, mécanique, voyait le combustible élevé grâce à un ressort déclenchant un système de rouages. Peut-être ce mouvement d'horlogerie était-il un peu compliqué et peu fiable, car le succès commercial attendu par Bertrand Carcel et son associé Carreau (un négociant en huile) ne fut pas à la hauteur de leurs espérances.

Le procédé finit par tomber dans le domaine public, mais n'était pas inintéressant, car il reçut ensuite plusieurs améliorations. Carcel mourut en 1812, juste avant que son nom devienne usuel, en 1824.

Le carcel est également aujourd'hui une unité d'intensité lumineuse valant environ un demi-violle ou 10 bougies.

Pour l'anecdote, c'était l'intensité lumineuse d'une lampe carcel brûlant 4l g d'huile de colza épurée à l'heure, dont le bec avait 12 mm de diamètre et produisant une flamme de 40 mm de hauteur.

HERTZ. Heinrich Rudolf Hertz, né à Hambourg en 1857, étudia à l'université de Berlin où il fut remarqué par son professeur, von Helmholtz, physicien de renom.

À l'occasion d'un concours, Hertz fit la démonstration de la théorie de Maxwell sur l'électromagnétisme de la lumière ; il détermina également les longueurs des ondes électromagnétiques et leur vitesse de propagation.

Devenu professeur à l'école polytechnique de Karlsruhe, Hertz fabriqua un émetteur appelé résonateur ; pour la première fois, des ondes furent fabriquées puis décelées à distance.

Ces expériences immortalisèrent son nom, que l'on retrouva sous la forme d'ondes hertziennes en 1894, année de la mort de ce jeune savant de 37 ans.

Il fallut attendre 1930 pour qu'on appelle hertz (symbole Hz) l'unité de fréquence correspondant à une période par seconde et 1950 pour parler de kilohertz et de mégahertz.

RÖNTGEN. Wilhelm Conrad Röntgen est né à Lennep (Allemagne) en 1845. Physicien, il se consacra à la recherche et c'est ainsi qu'un soir de novembre 1895, il fit une curieuse constatation. Röntgen utilisait le tube cathodique de son laboratoire, quand il vit briller une feuille de papier recouverte d'une substance fluorescente.

Son expérience lui laissa à penser qu'il avait découvert une radiation nouvelle, imperceptible à la rétine et différente des rayons cathodiques, que l'on connaissait depuis 1879. La radiation constatée était une émission de « rayons X », nom que l'expérimentateur créa sur l'instant, n'ayant pas d'autres indications pour leur appellation.

Un mois et demi plus tard, Röntgen réalisa la première radiographie : la main de son épouse, portant une bague.

Le 28 décembre 1895, il pouvait annoncer à la Société de médecine de Wurtzbourg la découverte qu'il venait de faire des rayons Rontgen ou rayons X.

Plus tard, son nom a été donné à une unité d'irradiation : Wilhelm Rontgen était passé à la postérité avant son décès, survenu à Munich, en 1923.

Température

CELSIUS. Anders Celsius est né en Suède, à Uppsala, en 1701. Professeur renommé d'astronomie, dès 1737, il faisait partie d'une expédition scientifique chargée de mesurer un degré du méridien près du pôle.

Passionné de physique, il fit construire, en 1741, un thermomètre à mercure dont le 0 correspondait au point d'ébullition de l'eau et le 100 à son point de congélation. Dans le même temps, un Français établissait la même échelle, mais inversée. Plus tard, la Révolution apporta le système métrique, par décision du 7 avril 1795 et définit le degré thermométrique comme « la centième partie de la distance entre le terme de la glace et celui de l'eau bouillante ».

Ainsi fut créé le terme de degré centigrade. Il « recoupait » parfaitement l'échelle de Celsius, universellement adoptée de nos jours.

C'est en octobre 1948 que la Conférence mondiale des poids et mesures a donné au degré centigrade le nom de degré Celsius. Ce dernier était mort à Stockholm, deux siècles auparavant (1744).

FAHRENHEIT. Daniel Fahrenheit est né à Dantzig en 1686 ; fils de marchand, il fabriqua, pour les vendre, des thermomètres à alcool et autres appareils de physique. Auparavant, il avait étudié en Hollande et en Angleterre ; ayant aussi appris à souffler le verre, Fahrenheit décida de graduer ses appareils et ses thermomètres afin de pouvoir les comparer entre eux.

Il choisit le mercure qui gèle à - 38,8 °C et bout à 357 °C, choisissant deux points fixes : la fusion d'un mélange réfrigérant et la température normale du corps humain. Puis il divisa l'intervalle en 96 degrés : 0 °C correspondant à 32° Fahrenheit et 100 °C à 212° Fahrenheit.

L'Angleterre adopta ses thermomètres - et elle continue à les utiliser - comme les États-Unis et l'Australie. La France, pour sa part, se réfère à l'échelle créée par Celsius. Le rapport entre les deux, Fahrenheit-Celsius, est de 5/9.

Fahrenheit poursuivit ses recherches et perfectionna une machine destinée à l'assèchement des terrains inondables en Hollande. C'est dans ce pays que la mort le surprit en 1736.

Son

DÉCIBEL. Alexander Graham Bell est né à Édimbourg en 1847, et commença par enseigner la phonétique et la diction, après avoir abandonné des études musicales.

Sa mère étant devenue sourde, son père inventa un langage pour sourds-muets ; l'esprit inventif de Bell se révéla au moment où l'électricité venait de naître.

La mort de ses frères bouleversa la vie de la famille qui émigra au Canada puis aux États-Unis. À Boston, Bell ouvrit une école - en 1871 - pour former les professeurs utilisant la méthode de son père pour communiquer avec les sourds-muets.

Il poursuivit ses recherches et, en 1875, un peu par hasard, inventa le téléphone, prit des brevets pour se protéger, ce qui n'empêcha pas un procès avec Elisha Gray qui aurait, lui aussi, trouvé l'invention.

Gagnant son procès, Bell récolta le fruit de cette paternité, put continuer à s'occuper des enfants sourds, tout

en mettant au point diverses découvertes (maison à air conditionné et hydrofoil par exemple).

Il mourut en 1922 et on donna le nom de bel à une mesure d'évaluation du son vers 1930. La dixième partie de la puissance sonore, le décibel, est plus connue du public, sans être trop appréciée quand la quantité en est trop importante !

SAVART. Félix Savart naquit à Mézières en 1791, fit des études de médecine, enseigna la chirurgie militaire puis la physique, devenant professeur au Collège de France et membre de l'Institut en 1827,

Il fut l'auteur de travaux particuliers sur la hauteur du son, les conditions d'émission de la voix et le fonctionnement de l'oreille. Il inventa un appareil nommé la roue dentée de Savart, articulée sur un compte-tours, permettant de déterminer le nombre de vibrations correspondant à un son donné.

Il a également construit un sonomètre et un polariscope ; son principal ouvrage publié fut *Mémoires sur les instruments à cordes.* En collaboration avec un autre physicien, Biot, il a défini la forme du champ magnétique créé par un courant électrique, en 1820.

Félix Savart mourut en 1841 à Paris et c'est seulement en 1925 qu'a été baptisée de son nom une unité acoustique de différence de hauteur entre deux sons, autrement dit d'intervalle musical.

BEAUFORT (ÉCHELLE DE). Rude marin, ce Francis Beaufort, né en 1774, qui guerroya sur les mers contre les Espagnols dans la baie de Buenos Aires aussi bien qu'en Méditerranée et contre les Turcs.

La retraite venue, assagi, il devint hydrographe de la marine, en 1829.

C'est ainsi qu'après avoir vogué sur un navire marchand qui explora le Rio de la Plata, en 1805, il avait imaginé une échelle de mesure des vents - une échelle anémométrique - et la disposa en un tableau clair et précis mesurant la force du vent suivant les effets visibles produits.

L'échelle varia de 0 à 12 selon des subdivisions exprimées en kilomètre-heure. Elle eut un succès immédiat, dès 1806.

MACH. Ernst Mach est né à Turas, en Moravie, en 1838 et s'intéressa très tôt à la philosophie et à la physique. Enseignant à Graz, Prague et Munich, c'était un savant réputé lorsque, sur une idée du Français Sarrau, il étudia le rôle de la vitesse du son en aérodynamique. Il montra que la vitesse du son variait selon la température de l'air et en fonction de l'altitude. Il reprenait la théorie de l'onde de choc élaborée en 1885 par le capitaine d'artillerie de marine Hugonniot.

Aujourd'hui, lorsque l'avion vole à une vitesse égale à celle du son, on dit qu'il se déplace à « mach I ». C'est

que le mach est le rapport des forces d'inertie à la racine carrée des forces de pression.

Si M (pour mach) est supérieur à 1, l'écoulement est supersonique ; s'il est inférieur, il est subsonique.

Mort en 1916 à Haar en Allemagne, Ernst Mach n'a pas eu le loisir de voir son nom passer à la postérité : au moment où il disparaissait, l'avion connaissait seulement le début d'énormes progrès.

Électricité

AMPÈRE. C'est à Poleymieux, dans le Rhône, qu'André Marie Ampère est né en 1775 ; il manifesta très jeune du goût pour les sciences exactes. Sa jeunesse fut marquée par la mort de son père, guillotiné sous la Terreur. Professeur au collège de Lyon puis à l'École polytechnique, il sera inspecteur général de l'université en 1808 et professeur de physique au Collège de France. Esprit universel, toutes les branches du savoir l'intéressent et il se penche sur chaque discipline. En 1814, il est membre de l'Académie des Sciences. En 1820, reprenant les travaux d'Oersted, il met en évidence la source des actions magnétiques dans l'électricité en mouvement. Concluant à l'interaction réciproque de deux courants fermés, il créa l'électrodynamique. En 1826, il publia sa *Théorie mathématique*, introduisant dans le vocabulaire scientifique les termes de courant électrique, tension, galvanomètre et ampère. Outre ses ouvrages scientifiques, il

a publié des essais philosophiques, avant de mourir en 1836.

Cet esprit attaché à toute forme de connaissance était réputé pour sa distraction, mais son nom est aujourd'hui entré dans le langage commun pour plusieurs raisons ; l'ampère, unité d'intensité des courants électriques, est apparu dans la langue vers 1865 et une cité industrielle du New Jersey, aux États-Unis, a décidé de lui rendre hommage en portant son nom.

COULOMB. Charles Augustin Coulomb est né à Angoulême en juin 1736, d'un père inspecteur des domaines du roi et d'une mère qui sut l'élever et l'emmener à Paris où sa vocation scientifique, tôt révélée, put librement s'exprimer. Revenu près de son père, il s'engagea dans l'armée sur les conseils de ce dernier et séjourna à la Martinique en 1765 avant de rentrer pour raisons de santé.

La recherche scientifique l'absorba alors et, en 1781, il était fait membre de l'Académie des Sciences. Entre 1784 et 1789, il inventa une balance de torsion tout en mettant au point la fameuse *loi de Coulomb*, démontrée en 1785 : la force d'attraction entre deux corps électrisés est proportionnelle aux charges électriques en présence et inversement proportionnelle au carré de leur distance. Charles Coulomb mourut en 1806. Il fallut attendre 1881 et le Congrès des électriciens pour voir passer à la postérité, sous la forme d'une mesure, les noms de Farad, Ohm, Joule, Volt et, bien entendu, de Coulomb.

Depuis 1881, un coulomb est la quantité d'électricité transportée en une seconde par un courant d'un ampère.

FARAD. Né en 1791 à Newington Butts (Surrey), Michael Faraday, fils de forgeron, débuta dans la vie comme coursier chez un libraire, puis devint relieur avant de s'intéresser particulièrement à des ouvrages de physique. S'inscrivant ensuite aux cours du soir de sir Humphrey Davy, directeur de la Royal Institution, il parvint, à force de travail, à en devenir l'assistant, en 1813.

En 1818, il orienta ses recherches sur la liquéfaction des gaz, réussissant à liquéfier de l'hydrogène sulfuré. En 1831, après avoir étudié les résultats obtenus par Oersted et Ampère, il découvrit le principe de l'induction électromagnétique, qui aboutit à élaborer celui de la dynamo ; en 1833, c'était celui de l'électrolyse.

Organisant ses propres cours, il donna des leçons scientifiques à des enfants tout en expérimentant sa célèbre cage de Faraday. Il mourut à Hampton Court en 1867, dans une maison que la reine Victoria avait mise à sa disposition, importante marque d'honneur.

Si le faraday désigne la quantité d'électricité qui, dans l'électrolyse, déplace un équivalent-gramme de l'électrolyte, le farad est une unité de capacité électrique, créée en 1881, alors que le micro-farad n'a été utilisé qu'à partir de 1931.

JOULE. James Prescott Joule naquit en 1818 à Salford, en Angleterre. Physicien célèbre, il a énoncé le principe de l'équilibre de la chaleur et du travail.

Le fameux effet Joule fut défini en 1841 : la quantité de chaleur dégagée est proportionnelle au carré de l'intensité du courant et à la résistance du conducteur.

Le physicien réalisa l'expérience en faisant tourner son moulinet dans une enceinte remplie d'un liquide. Joule est mort en 1889, mais, de son vivant, en 1882, la British Association avait donné son nom à une unité d'énergie du système M.K.S.A.

Coulomb, Volt, Joule, trois hommes reliés dorénavant par ce système : en électricité, 1 coulomb qui subit une chute de potentiel de 1 volt accomplit un travail de 1 joule.

MAXWELL. James Clerk Maxwell est né à Édimbourg en 1831 et reçut une formation tournée vers les mathématiques, à défaut de pouvoir suivre un enseignement en physique.

En 1856, il réussit à obtenir une chaire de « philosophie naturelle » à Aberdeen, puis à Londres. De retour en Écosse, il mit au point en 1865 sa démonstration de l'existence des ondes électromagnétiques, découverte à l'origine de la future T.S.F.

Sa théorie, en effet, montrait comment pouvaient se propager des ondes électromagnétiques autres que celles de la lumière. En 1870, Maxwell devint directeur du laboratoire Cavendish et édifia un terrain

d'expérimentation unique en Angleterre dès 1874. L'année précédente, il avait publié son *Traité d'électricité et de magnétique*, reprenant les théories de Faraday, son maître.

C'est en 1900 que le Congrès d'Électricité de Paris imposa, dans le vocabulaire des unités de mesure, le maxwell comme unité de flux magnétique.

OHM. Georg Simon Ohm a vu le jour en 1789 à Erlangen. Stimulé par son père, maître serrurier, il étudia les sciences physiques et les mathématiques.

Professeur à Bamberg, puis à Cologne, il effectua ses premières expériences en électricité, puis formula en 1827 ses fameuses lois sur les courants électriques.

Il avait utilisé une analogie hydraulique pour définir la quantité d'électricité, la force électromotrice et l'intensité du courant.

Après quelques années passées à Berlin, Ohm fut nommé directeur de l'École polytechnique de Nuremberg en 1833, puis en 1847 obtint une chaire de physique dans l'université de cette ville.

Il s'intéressa alors à l'optique, aux liquides, à l'acoustique et à bien d'autres domaines, avant de mourir en 1854.

Ce n'est qu'en 1881 que l'on baptisa du nom *d'ohm* une unité de résistance électrique ; une famille devait en découler : *ohmmètre*, *ohmique*, etc.

VOLT. Né en 1745 à Côme (Italie), Alessandro Volta devint professeur de physique à l'école royale de sa

ville natale, puis à Pavie. Son esprit exceptionnellement inventif l'orienta vers l'« électricité » : déjà en 1775 il créait l'électrophore, puis découvrait le méthane.

Homme de laboratoire mais aussi voyageur, Volta fit connaître à ses compatriotes le tubercule que Parmentier avait développé en France, visita la Suisse, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas. En 1796, Galvani publia ses travaux qui montraient, dans un muscle de grenouille morte compris entre deux métaux, la réalité d'une électricité animale.

Volta étudia ce principe et réalisa ensuite la première pile électrique (la pile à colonne dite pile voltaïque ou pile Volta). C'était en 1800 ; Napoléon Bonaparte, enthousiasmé, le fit comte et sénateur du royaume d'Italie en 1801, ce qui permit à Volta de vivre confortablement dans sa bonne ville de Côme, où il mourut en 1827.

Sa pile, qui permit la mesure des différences de potentiel électrique, entraîna la création du mot voltmètre et surtout, en 1881, celle du mot volt, lors du Congrès d'électricité. Grâce à ce petit mot bien court, le comte Volta assura définitivement son passage à la postérité.

WATT. James Watt est né à Greenock (Écosse) en 1736 et exprima très vite son souhait de devenir mécanicien ou ingénieur. Installé au collège de Glasgow, puis fabricant d'instruments de précision, il dota une « machine de Newcomen » (chaudière de machine à vapeur)

d'un condenseur, ce qui améliorait le rendement. C'était en 1765.

En 1783, il transforma cette machine en lui donnant un double effet, après s'être associé (en 1775) avec Boulton, un constructeur. Son amélioration : la production de la vapeur, le mouvement alternatif du piston, la distribution de la pression.

Jusqu'en 1800, Watt et Boulton construisirent environ cinq cents machines. De nos jours encore, leur système est appliqué. Watt mourut à Heathfield en 1819 ; c'est seulement en 1881 que son nom fut choisi pour désigner l'unité de puissance correspondant à la consommation d'un joule par seconde.

WEBER. Wilhelm Weber naquit en 1804 à Wittenberg, en Allemagne. Frère cadet de Ernest Weber qui se spécialisa dans l'anatomie comparée et étudia l'anatomie microscopique, il étudia, avec Gauss, le magnétisme terrestre. Un an avant sa mort, on donna, en 1890, le nom de weber à l'unité M.K.S.A. de flux magnétique.

C'est le flux qui, à travers une seule spire, produit une force électromotrice d'un volt dans celle-ci, quand il décroît uniformément à zéro en une seconde.

Métal

BRINELL. C'est en Suède que Johan August Brinell naquit en 1849 ; ses études lui permirent de devenir ingénieur et de se consacrer à la recherche.

Il inventa un procédé permettant d'apprécier la dureté d'une pièce ou plaque métallique, en mesurant le diamètre de l'empreinte qu'y a laissée une petite bille d'acier spécial soumise à une forte pression.

Il mit au point la *machine à Brinell*, presse hydraulique équipée spécialement pour appliquer ce procédé, connu de nos jours sous le nom d'essai à la bille. Cela donna également le *nombre de Brinell*, chiffre de dureté obtenu en enfonçant avec une force de 3 000 kg une bille métallique d'un centimètre de diamètre dans une éprouvette du métal.

Un brinell est dorénavant ce degré de dureté du métal, défini par une formule S/P, où S est la surface de l'empreinte de la bille et P la pression exercée sur la bille. Johan August Brinell est mort en 1925. Trois ans plus tard, son nom est passé à la postérité.

Radioactivité

CURIE. Pierre Curie est né à Paris en 1859 et Marie Sklodowska, qui devait devenir sa femme, à Varsovie en 1867. Tous deux physiciens, ils travaillèrent avec Becquerel sur la question suivante : quelle est l'origine de l'énergie du minerai, capable d'impressionner une plaque photographique ?

Dans un laboratoire installé rue Lhomond à Paris, Pierre et Marie Curie entreprirent d'isoler les infimes particules de radium contenues dans plusieurs tonnes de minerai d'aluminium ; car tel était le nom de

l'élément trouvé, avec le polonium (qui reçut ce nom en raison de la nationalité de Marie), en 1898.

Travail physique gigantesque et harassant pour les deux savants, transvasant les liquides et transportant les récipients de fonte. Enfin, en 1902, un dixième de gramme de radium fut recueilli. Les recherches sur la radioactivité étaient lancées. Le prix Nobel vint récompenser Becquerel, Pierre et Marie Curie en 1903. Le terme de curie a alors été donné à la quantité de radon en équilibre avec un gramme de radium.

Pierre Curie mourut à Paris en 1906 ; son épouse Marie fut Prix Nobel de chimie en 1911 et devint la première femme reçue à l'Académie de Médecine ; elle s'est éteinte à Sallanches en 1934.

Textiles

BATISTE. Les maîtres tisserands du Nord et en particulier ceux de la ville de Cambrai représentaient une forte corporation qui, dès le XIIIe siècle, créa des manufactures de bonneterie et de tissage.

L'une des spécialités consistait en une toile de lin très serrée, ayant un aspect très fin, qui lui permettait d'être utilisée en lingerie, autant pour son agrément que pour sa résistance.

L'un des premiers fabricants de ce tissu de qualité s'appelait Baptiste de Cambrai ; bien que sa vie soit très peu connue, on sait que vers 1401, les clients

commencèrent par surnommer sa marchandise batiche, puis tout simplement batiste.

Le mouchoir et la toile de batiste devaient connaître un grand essor et essaimer un peu partout (on vendit de la batiste en Écosse) ; aujourd'hui encore, on utilise cette variété de toile.

CACHEMIRE. Au nord de l'Inde se trouve un pays très montagneux, cerné par la chaîne du Karakoroum, des massifs de l'Himalaya-Ouest et du Trans-Himalaya : le Cachemire.

Une vallée où serpente l'Indus, une autre où se trouve la capitale, Cachemir ou Srînagar ; le pays devait être à partir de 1949 divisé entre l'Inde et le Pakistan.

En dehors de mines de fer et de houille, de la production de riz et de maïs, le Cachemire est renommé, depuis longtemps, par son activité textile.

Il fabriquait un tissu très fin, fait avec les duvets très soyeux des chèvres et des moutons du pays, à partir duquel étaient confectionnés des châles ; bientôt, la renommée des châles en cachemire se développa et la mode consacra « le cachemire » tout court, en 1671.

Bien entendu, un cachemire est aujourd'hui fabriqué non seulement dans le pays d'origine, mais dans l'Inde entière et dans d'autres pays, y compris la France.

Ces copies ont entraîné la création de la cachemirette, une étoffe d'origine anglaise, en laine et coton ou en bourre de soie.

COBOURG. La ville allemande de Cobourg (en Bavière) est l'ancienne capitale du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, située sur l'Itz, un petit affluent du Main.

Elle a été réputée dans le passé pour la qualité de ses productions textiles.

En particulier, elle produisit une étoffe croisée d'un seul côté, dont la trame était de mérinos peigné, et la chaîne de soie grège ou de coton.

Le produit fut vite appelé cobourg, tout simplement ; on ignore précisément à quelle date le mot devint usuel.

CRETONNE. Les manufactures de textiles étaient nombreuses en Normandie et les foires de Guibray, entre autres, favorables à un négoce important.

Des spécialités se sont créées, portant parfois le nom du lieu de leur fabrication. Et c'est ainsi que l'on connaît la cretonne dès 1723, pour avoir été fabriquée à Creton, dans le département actuel de l'Eure, et la courtonne dès 1727, comme provenant des manufactures de Courtonne.

Il faut admettre que l'origine est incertaine ; d'abord parce qu'il existait une « manufacture de toiles de Lisieux » et une « manufacture de toiles d'Alençon » à Courtonne-la-Meurdrac et à Courtonne-la-Ville ; la filature du chanvre et la production des dentelles est probablement la raison de cette obscurité.

Toutefois, il est bien vrai que le village de Creton, aujourd'hui réuni à la commune de Buis-sur-Damville, a toujours été impliqué dans la fabrication de cette forte

toile de coton (ou de lin) et de chanvre, blanche ou imprimée, puisqu'en 1880, la population était à 50 % composée de tisserands et que le dernier métier à tisser s'y trouvait encore en 1939.

Une récente recherche fait découler le nom de Paul Creton, un habitant de Pont-de-Vie, un quartier de Vimoutiers (Orne) qui, vers 1616, aurait inventé une nouvelle toile en fil de lin pur.

DAMAS. La capitale de la Syrie, au pied de l'Anti-Liban, est un nœud de communication important sur la voie ferrée Homs-Amman, et l'on sait que l'histoire, aujourd'hui, lui réserve encore bien des événements.

Les rues tortueuses, les mosquées et les bazars témoignent de l'ancienneté de la ville, qui connut son apogée de 661 à 762. Son artisanat, en particulier, a toujours été apprécié, en particulier celui des étoffes et des armes « damassées ».

Damas fabriquait un tissu présentant des dessins satinés sur un fond mat, qui devint tout naturellement un damas.

Par extension, le terme s'appliqua aux étoffes de laine, de fil ou de coton qui imitent les damas de soie. Le mot se fixa aux alentours de 1350.

ELBEUF. La ville d'Elbeuf, située sur la basse Seine, a contribué au commerce normand par son activité liée au textile. La réputation de cette ville est en effet connue depuis fort longtemps aussi bien pour la variété

que pour la qualité de ses productions. L'église Saint-Jean, épargnée par les terribles destructions de la dernière guerre, ne comporte-t-elle pas de superbes vitraux représentant des scènes du métier de drapier au XVIe siècle ?

Le drap fabriqué à Elbeuf fut particulièrement apprécié et en 1730 déjà on parlait d'un « bel elbeuf » avec lequel on pouvait facilement confectionner un complet dont la qualité serait irréprochable. Elbeuf est ensuite passé dans le langage courant et le mot est entré dans le Dictionnaire de l'Académie en 1835.

On notera qu'une autre ville de Seine-Maritime proche d'Elbeuf était spécialisée dans la fabrication de chapeaux de pluie : Candebec-en-Caux. Dès 1685, on baptisa ces couvre-chefs du nom de ce lieu d'origine. Mais le candebec a vu ensuite sa faveur nettement diminuer.

FLORENCE. La fameuse capitale de la Toscane, située sur l'Arno, est riche de mille spécialités et son histoire est fabuleuse. Ses monuments et ses hommes célèbres ne se comptent plus.

Parmi les spécialités de la ville italienne, se trouve un petit taffetas léger, qu'on appelait autrefois taffetas de Florence, comme il est attesté en 1449, dans un livre de comptes du roi René.

C'est seulement à partir de 1721 qu'on l'appela florence, sans qu'on puisse préciser le genre : féminin ou masculin.

Il ne faut pas confondre ce mot florence avec le crin de Florence, fibre soyeuse bien connue des pêcheurs et des chirurgiens. Malgré son appellation, le crin de Florence ne vient pas d'Italie, mais de la région de Murcie, en Espagne, et quelquefois du Maroc.

Florence était aussi appréciée pour la qualité de fabrication d'une serge de laine peignée que l'on cite en 1842 et qui portait le nom de florentine.

GAZE. Gaza, ville de Palestine, est aujourd'hui au cœur de l'actualité du conflit israélo-arabe.

Elle possède une longue histoire (son port, Maïoumas, était célèbre à l'époque byzantine) et fut probablement fondée par les Minéens dix-sept siècles environ avant J.-C.

Elle eut une école littéraire aux Ve et VIe siècles après J.-C. puis tomba quelque peu en décadence après la conquête musulmane. Baudouin III y fit construire une solide forteresse en 1449.

Bien qu'on ne soit pas formellement assuré que la ville de Gaza ou sa région ait connu une activité et une industrie textiles, il est probable qu'elle a laissé son nom à un tissu très fin et très léger, qu'il soit de coton, de soie ou de lin.

Dès 1462, on connaît la gaze (elle figure dans une estimation mobilière de l'époque) ; plus tard, il s'en fabriquera à Chambéry, en Italie et certains avancent que l'origine du nom est plutôt dans un mot arabe signifiant « bourre de soie ».

Gageons pourtant, qu'avec l'importance de son port, près de la Méditerranée, Gaza a bien dû contribuer à l'essor de la marchandise.

INDIENNES. Le commerce des étoffes fut depuis le Moyen Âge l'objet d'échanges entre l'Occident et l'Orient.

Au XVIIe siècle, l'on baptisa d'« indienne » les étoffes de coton peintes ou imprimées, importées d'Asie.

Les manufactures européennes copièrent ce procédé de fabrication, les textiles gardèrent le nom de leur véritable origine.

JACONAS. Djaggernat est tout à la fois une place forte et une ville sacrée de l'Inde, située sur le golfe du Bengale. Cette ville pauvre et quasi déserte se remplit brusquement de plus de cent mille pèlerins aux fêtes du Temple Sacré : cinq mille prêtres y servent le culte de Vichnou.

Autrefois, la ville fabriquait un tissu de coton, fin et léger, qui fut surtout employé au XIXe siècle dans la confection féminine et la lingerie.

Le nom de Djaggernat s'est trouvé altéré en Jaconat - on le trouve ainsi écrit en 1762 - et le nom de jaconas s'est porté peu après sur cette espèce de mousseline de coton demi-claire.

JERSEY. Jersey, presqu'île rattachée au continent jusqu'à la grande marée de l'an 700, s'est alors instal-

lée dans son indépendance insulaire qu'elle n'a plus quitté.

Cet État autonome où le droit coutumier des Normands est la seule loi des habitants, est par ailleurs favorisé par un climat très doux.

Elle fabriqua très tôt des produits textiles et, en Angleterre, on qualifiait de jersey, depuis la fin du XVI[e] siècle, toute la production originaire de l'île.

Le terme vint en France en 1667 où il désigna « un tissu de laine de Jersey », celui que nous connaissons aujourd'hui, comme un tricot fin, fabriqué sur un métier.

A partir de 1836, en raison d'une spécialisation, un jersey s'applique à une sorte de corsage ou maillot de laine ajusté au corps, que les marins, en particulier, connaissent bien, de couleur bleu marine.

JOUY (TOILE DE). En 1759, Oberkampf venant de Bavière s'installe à Jouy-en-Josas. Il y développa la fabrication des étoffes imprimées dites indiennes, utilisant des rouleaux de cuivre pour l'application mécanique des couleurs. Dès 1760, la réputation des « toiles de Jouy » gagna le royaume entier.

MADAPOLAM. L'État de Madras occupe le sud-est de la péninsule de l'Inde, le long du golfe de Bengale. Récemment, en 1953, il a lui-même été partagé en deux États, l'Andhra et le Madras.

On sait que la ville et la région sont renommées pour les industries textiles et que le madras a connu beaucoup de succès. Sans doute Madapolam, en raison de la proximité de Madras, lui doit-il également une partie de son renom.

Si aujourd'hui Madapolam est en position déclinante, il fut un temps, au siècle passé, où la ville produisait une sorte de toile de coton, plus lisse et plus forte que le calicot.

En 1823, le madapolam était à la mode. Le temps a passé.

MADRAS. La ville de Madras, sur la côte de Coromandel, en Inde, fut le premier établissement anglais en 1639 ; prise par La Bourdonnais en 1746, elle fut définitivement rendue aux Anglais en 1759.

De tout temps, le commerce y a été important, de même que l'industrie, très diversifiée ; aujourd'hui : fonderies, huileries, produits chimiques ; hier : industrie textile, surtout. Madras s'était effectivement spécialisée dans la fabrication d'une étoffe légère à armure de toile, dont la trame était de coton et la chaîne de soie. La plupart du temps, les coloris utilisés étaient vifs et gais, distinguant cette étoffe des autres ; on en faisait des mouchoirs et des fichus et, dès 1797, l'habitude se prit de dire un madras pour désigner ces accessoires vestimentaires agréables à porter.

MOUSSELINE. Il est une ville de l'Irak, port sur le Tigre, à 350 km de Bagdad, du nom de Mossoul. Elle

possède aujourd'hui une grande richesse : des gisements pétrolifères.

Dans le passé, elle connut une renommée non négligeable. Sa prospérité dura jusqu'au XIIe siècle, puis Saladin la saccagea en 1170. Ce fut ensuite le tour des Mongols en 1259, puis des Tamerlans en 1400.

Cette ville produisait une toile de coton très claire, très délicate et très fine qui allait prendre son nom.

Mossoul, en effet, s'appelait Mussolo, dont l'italien fit *mussolina* ; de là, on tira *mosulin*, comme en atteste une citation de 1298. Quatre siècles plus tard, en 1656, la mousseline pouvait prétendre à une pleine réputation.

ORGANDI. Le Turkestan russe, situé entre la mer Caspienne et le Pamir, est limité au sud par l'Iran et l'Afghanistan. Dès le Moyen Âge, la ville d'Urgang était connue pour son commerce de la soie qu'on appela bientôt Organzi en Europe.

Le mot se déforma ensuite en organdi et s'appliqua à une mousseline (voir ce mot) très légère et raidie par un apprêt spécial.

OXFORD. Cette très ancienne et pittoresque ville d'Angleterre, située sur la Tamise, se trouve à une centaine de kilomètres de Londres.

Elle est surtout célèbre par son université qui date du XIIIe siècle et s'est faite une réputation en accueillant principalement les membres de l'aristocratie.

Autre élément d'intérêt : la bibliothèque contient le manuscrit de la renommée *Chanson de Roland.*

Parmi les principales ressources de la région, on relève les céréales, l'élevage et l'industrie textile.

Dans le passé, on a fabriqué à Oxford un tissu de lin rayé ou quadrillé, de très bonne qualité, dont l'utilisation s'est particulièrement répandue en chemiserie.

C'est dire que de nos jours encore, on achète des chemises d'hommes et des corsages en oxford, qui est devenu nom commun au XIXe siècle, précisément en 1873.

PÉKIN. Capitale de la République Populaire Chinoise, située dans la Chine du Nord, Pékin (ou Peiping) possède une longue histoire, comme en attestent ses beaux monuments, par exemple le célèbre Temple du Ciel.

La ville se compose en fait de trois ensembles : la ville chinoise, la ville tartare et l'ancienne cité impériale.

Au cours du XVIIIe siècle, une mode se répandit à la cour de Louis XV, celle d'utiliser une étoffe de soie ; ornée de fleurs ou présentant des bandes alternativement mates et brillantes, c'était une spécialité de la ville chinoise ; aussi connut-on à Paris ce fameux pékin qui permettait de si merveilleux ameublements ; le terme est attesté en 1770. On notera également le mot pékinade, qualifiant une étoffe d'origine chinoise, utilisée également en ameublement.

PERSE. L'histoire de deux pays peut parfois se croiser de bien curieuse manière ; il est vrai que le Français est réputé pour avoir une mauvaise connaissance de la géographie.

Au Moyen-Orient, le royaume de Perse a connu une riche histoire, qui a profondément marqué l'Asie occidentale. L'Inde, de son côté, a toujours frappé les imaginations européennes. Le chatoiement des couleurs, la richesse des décors, tout contribuait, au XVIIIe siècle, à admirer « l'exotisme ».

C'est ainsi que, vers 1730, on appela perse un tissu d'ameublement, une sorte de toile peinte, que l'on croyait bien évidemment venir de ce pays, alors qu'il était fabriqué en Inde.

Qu'importe, c'est le perse qui l'emporta et le nom se fixa.

ROUENNERIE. Gustave Flaubert a beaucoup fait pour que le nom de la capitale haut-normande, Rouen, soit connu et renommé. Mais la ville elle-même n'a-t-elle rien laissé ? Rouen a toujours été un grand centre d'industries textiles, principalement dans le coton. En particulier, dès le XVIIIe siècle, on était accoutumé à marchander une toile de coton peinte, d'une variété particulière puisque dessins ou effets de relief résultaient de l'agencement des fils, teints avant le tissage.

Cette spécialité étant particulière à Rouen, on la baptisa rouennrie. Et le négociant en fut le rouennier.

Une mention en est donnée en 1799 et Balzac, dans sa description de certains milieux bourgeois, n'en ignorait pas l'existence.

SATIN. La Chine, ce pays encore mystérieux qui s'ouvre peu à peu au monde moderne, a, par le passé, su faire connaître ses productions de luxe et nous les imposer. Ainsi, la ville de Tsia-Toung, qui s'orthographiait parfois Zaitun qui était réputée pour la fabrication d'une étoffe de soie, moelleuse, lustrée sur l'endroit, sans aucune trame apparente.

Bientôt, l'objet fabriqué prit le nom de la ville qui le commercialisait. Ce fut zaituni, puis cetuni, enfin satin.

Un bien long voyage, commencé au XIVe siècle, avant de prendre place dans le vocabulaire français et d'orner le gilet d'un certain Théophile Gautier ou de chausser un certain soulier de Claudel.

SHETLAND. Tissu de laine originaire des îles de Shetland au nord de l'Ecosse. Très apprécié il sert à la confection de gilets et de pulls de grande qualité.

TULLE. L'industrie dentellière s'établit à Tulle peu après la Déclaration du 5 août 1665, créant les manufactures de Point de France. Ses produits, moins délicats et finis que ceux de Venise, avaient cependant avec eux quelque analogie.

La dentelle fut présentée à Colbert par Étienne Baluse, son propre bibliothécaire, originaire de Tulle. Le nom de « tulle » fut donné par assimilation au réseau fabri-

qué mécaniquement et que l'Angleterre commença alors à importer. Nottingham, en particulier, se distingua, et ce n'est qu'en 1817 que l'industrie revint vraiment en France. Le véritable point de Tulle se compose d'un fin réseau en fil de lin au point de filet de pêche fait à la main, parfois employé seul, parfois brodé de trois points classiques, le Grossier, le Respectueux et le Picot.

Après une relance vers 1920, la fabrication industrielle du point de Tulle a beaucoup décliné ; mais il existe aujourd'hui encore une petite activité, voire une relance.

TWEED. Le fleuve Tweed, sur une partie de son cours, délimite la frontière entre l'Angleterre et l'Écosse.

Les fabricants textiles de la ville de Tweed utilisèrent le fleuve pour la fabrication d'une étoffe de laine qui tout naturellement fut baptisée du nom de leur cité.

Inventions, découvertes et techniques

ALGORITHME. Au Xe siècle existait un mathématicien arabe renommé, du nom de Al Khovaresmi ou Al-Kharezmi, appartenant à un groupe de savants ; il écrivit quatre ouvrages traitant d'arithmétique, d'algèbre, d'astronomie et de géographie.

L'essentiel de ses théories, contenu dans son traité d'arithmétique, s'ouvrait sur ces mots : *Dixit Algorismi* (Algorismi a dit) et fut traduit en latin au XVIIe siècle.

Le mot grec signifiant nombre transforma rapidement « algorismi » en algorithme. En 1220, de Coinci mentionna l'algorithme dans ses *Miracles narratifs de Notre-Dame*. D'un traité qui introduisait les notions de système décimal dès le Xe siècle au langage actuel signifiant « suite de raisonnements fournissant la solution de certains problèmes », dix siècles ont passé, mettant en avant un génie arabe, Al Khovaresmi.

AMMONIAC. Ammon était une oasis de Libye, connue sous l'antiquité pour son temple de Zeus-Ammon et sa fontaine du soleil.

Le « sel ammoniac » ou « gomme ammoniac » furent ainsi baptisés parce qu'ils étaient recueillis près du temple d'Ammon.

ARGUS. La ville d'Argos, la plus ancienne de Grèce, a joué un grand rôle dans les récits mythologiques et homériques. Il en est de même du prince Argos ou Argus.

En effet, Argos, surnommé Panoptès « celui qui voit tout », avait une infinité d'yeux répartis sur tout le corps. C'est à lui que la déesse Héra - l'épouse de Zeus - avait confié la garde d'Io, dont elle était jalouse.

Argus se laissa endormir par Hermès - qui se servit de sa flûte, le tua et lui trancha la tête. Héra, pour immor-

taliser son serviteur, recueillit ses yeux et les sema sur la queue du paon, l'oiseau qui lui était consacré. Le mot est cité en 1393 et prit le sens d'espion en 1584.

Mais avoir des yeux d'Argus, être un homme très prévoyant, est entré seulement en 1798 au Dictionnaire de l'Académie et c'est plus tard que le sens de « source de renseignements recueillis avec précision » est apparu, particulièrement au début du XXe siècle, avec la création de journaux ou d'agences de renseignements.

Ainsi apparurent les nombreux argus, de la presse, du bâtiment, de l'automobile.

BAKÉLITE. Le docteur et chimiste belge Léo Baekeland, 1863-1944, mit au point une résine synthétique aux nombreuses applications dans l'industrie des matières plastiques : la bakélite.

BARÈME. François-Bernard Barrême naquit en 1638 (à Lyon ou Tarascon) et commença à travailler dans le commerce. Son esprit avisé et ordonné lui fit mettre au point le système de comptabilité en partie double (aujourd'hui encore utilisé) dont il présenta un exemplaire au roi en 1668.

Colbert apprécia son Livre des comptes faits (1670), puis son Livre des intérêts, des Changes étrangers, enfin son Livre pour apprendre à tenir les comptes par partie double.

Comme François Barrême donnait aussi des consultations financières à l'angle de la rue Quincampoix et de

la rue aux Ours, sa réputation de « fameux arithméticien » grandit et le barème ne tarda pas à désigner un recueil de calculs tout faits ou de tarifs. François Barrême mourut à Paris en 1703.

En 1845, on semble avoir réutilisé l'orthographe du patronyme avec 2 r mais, de nos jours, la forme barème est la plus courante.

BÉLINOGRAPHE. Né à Vesoul, Édouard Belin créa en 1907 un procédé de transmission des images point par point, par l'intermédiaire d'une ligne télégraphique. Cela améliorait considérablement les conditions de transmission de l'information.

Perfectionnant son système, Belin réussit, le 5 août 1921, en utilisant un procédé de radiotéléphotographie, à recevoir dans son laboratoire de la Malmaison la première photographie qui venait de traverser l'Atlantique par les ondes.

La mise au point définitive intervint en 1925 et le bélinographe connut le succès le plus complet : l'appareil analysait l'image à l'aide d'une cellule photoélectrique et la reproduisait sur papier photographique. Les messages reproduits devinrent des bélinogrammes tout aussitôt. Édouard Belin mourut en Suisse, à Territet, en 1963, après avoir constaté de son vivant l'immense essor de son invention.

BERTILLONNAGE. Louis-Adolphe Bertillon, né en 1821, étudia la médecine sous les auspices de Jean-Claude Guillard, qui allait devenir son beau-père. Tous

deux firent figure de socialistes ; essayant de créer des boucheries et des épiceries économiques. Ils furent arrêtés en 1850, puis après le coup d'État de 1851.

Leurs travaux de recherche devaient finalement les amener à créer la démographie et à relancer la statistique. Un des fondateurs de la Société d'anthropologie, Louis Bertillon, créa en 1873 le terme de mésologie, aujourd'hui remplacé par celui d'écologie, et publia en 1877 un véritable traité de démographie. Il devait mourir en 1883, mais son fils, Jacques Bertillon, poursuivit ses travaux en leur donnant une nouvelle extension.

Un autre membre de la famille, Alphonse Bertillon, né en 1853, devait faire passer le nom à la postérité. II travaillait à la préfecture de police et élabora une méthode pratique de reconnaissance des criminels ; en référence aux travaux de ses parents, tout était répertorié : caractéristiques du corps humain, photographies, mesures ; seules les empreintes digitales n'y figuraient pas.

Le bertillonnage fut appliqué dès 1882 au Palais de Justice, améliorant considérablement les méthodes d'identification et de recherche ; il s'améliora encore en se fondant sur l'anthropométrie. En 1909, la méthode faisait l'objet d'élogieux articles et le bertillonnage devenait un classique dans la recherche policière.

BOUGIE. La ville algérienne de Bejaia, aujourd'hui débouché maritime de l'oléoduc d'Hassi Messaoud, possède une longue histoire.

Colonie romaine prise par les Arabes en 708, résidence de Charles Quint en 1541, sa situation dans un golfe limité par les caps Carbon et Cavallo, à l'abri du djebel Gouraya, explique le développement de son port et des activités commerciales qui s'y effectuaient.

Or, le nom francisé de la cité était Bougie et c'est de ce lieu qu'on importait la cire fine dont on faisait les chandelles.

On appelait *bougie* ce petit cylindre de cire entourant une mèche et qui servit à donner une lueur tremblotante aux soirées de nombreuses générations. Dès 1300, on donna le nom de bougie à la cire à chandelles.

BRABANT. Le Brabant est un ancien duché qui fit partie de l'Empire germanique jusqu'en 1403, de la Bourgogne jusqu'en 1477, des États de l'Autriche ensuite. En 1795, la partie sud devint française et fut divisée en deux départements.

Le Brabant belge est le pays le plus riche - et aussi le plus peuplé - de la Belgique et la production agricole y est de grande qualité : céréales, betteraves, etc.

Pour creuser cette belle terre, les techniciens mirent au point une petite charrue à avant-train supporté sur roues, quelquefois munie d'un double jeu de socs. Cela permettait, contrairement à l'ancien système, de creuser un second sillon avec la terre versée du même côté que celle du précédent, en faisant le chemin inverse : la productivité était ainsi doublée.

Cette charrue ayant vu le jour dans cette région du nom de Brabant, on la baptisa tout simplement un brabant, en 1800. Le système est d'ailleurs, aujourd'hui encore, appliqué par une commande au tableau de bord des tracteurs.

BRAILLE. Né en 1809 à Coupvray, Louis Braille se blessa avec les outils de son père, à l'âge de 3 ans, et devint aveugle. À dix ans, il entra à l'institution parisienne des jeunes aveugles et entreprit à 16 d'améliorer le système Barbier, avec lequel il était familiarisé.

Ayant entendu dire que, dans l'armée, certains ordres étaient transcrits en relief sur du papier afin de pouvoir être « lus » de nuit, il chercha un système analogue. Répétiteur puis professeur, c'est en 1829 qu'il mit au point sa méthode, qui réside dans la disposition variée de points en relief, ayant pour base deux rangées de trois points.

En 1837, il compléta son système : un aveugle pouvait dorénavant lire et écrire n'importe quel texte, tous les chiffres et les notes de musique.

Louis Braille est mort en 1852 mais, deux ans auparavant, son nom avait été donné à son système d'écriture en relief qui dorénavant est utilisé dans le monde entier grâce aux efforts de l'Unesco. Les cendres de ce bienfaiteur de l'humanité ont été transférées au Panthéon en 1952.

BRISTOL. La ville de Bristol, en Angleterre, possède un important port de commerce (longtemps l'égal de

Londres). Ville dotée d'une université, d'un évêché, d'un aéroport, Bristol gagna une certaine renommée dans la fabrication de cartons obtenus par la superposition de feuilles de papier collées ensemble.

Ces cartons, d'une qualité particulière, ont été utilisés à des fins diverses et, dès 1836, on parlait des cartes de visite en bristol puis, en 1879, d'un bristol tout court.

L'usage des cartes de visite en bristol s'est répandu et a été apprécié. Laisser son bristol pour marquer sa visite à quelqu'un témoigne de son éducation. Par ailleurs, l'utilisation du bristol pour le dessin ou autres usages de bureau a largement fait entrer le mot dans le langage courant.

CALEPIN. Ambrogio Calepino - né à Bergame vers 1440 -moine augustin, consacra toute sa vie à la rédaction d'un *Dictionnaire de la langue latine*, publié en italien à Reggio, en 1502.

Ce fut un succès sans précédent : le moine était féru en langues latine, grecque, hébraïque et son travail apparut comme un condensé des sciences de l'époque. On se mit donc à l'époque à consulter « le calepin ».

Calepino dut préparer trois autres éditions : en français, en allemand, puis en anglais, en même temps que les rééditions se succédaient : en 1505 et 1509, à Bâle ; plus tard, ce serait en 1586 à Padoue, puis 1590 et 1627 à Lyon, avant d'autres encore.

Calepino mourut dans son pays natal en 1510, mais son gigantesque travail était tellement apprécié que son

nom fut donné en 1534 à tout recueil de renseignements, puis à ce petit carnet de poche où l'on note ce que l'on craint d'oublier.

CARDAN. Girolamo Cardano, Jérôme Cardan, savant, philosophe, médecin, mathématicien et astrologue, naquit à Pavie en 1501 et se révéla en résolvant l'équation du troisième degré. Puis il inventa une certaine mode de suspension, dans lequel le corps suspendu conserve une position invariable malgré les oscillations de son support. Cardan l'appliqua d'abord aux boussoles marines.

Adepte de la kabbale, il écrivit un traité renfermant toutes ses connaissances scientifiques, qui fut critiqué par Scaliger et l'on raconte qu'ayant prédit le jour de sa mort, il fit la grève de la faim pour pouvoir mourir ce jour-là. On était en 1576.

On ignore la date à partir de laquelle son nom devint substantif ; on le connaissait, en tout cas, de façon certaine en 1866 et de nos jours, quel automobiliste ne connaît le fameux joint « à la cardan » ?

CHATTERTON. La vie de l'Anglais Chatterton est peu connue, du moins celle de l'inventeur ; car pour ce qui est du poète Thomas Chatterton, né à Bristol, il n'y a pas de mystère ; durant sa courte vie (1752-1770) il écrivit des pastiches d'œuvres du Moyen Âge, vint à Londres, tomba dans la misère et s'empoisonna. Une telle mort - à 18 ans - en fit, pour les romantiques, le symbole du génie incompris.

Aucune comparaison entre les deux hommes : l'inventeur déposa un brevet le 14 juin 1860 et sa « création » était bien terre-à-terre, puisqu'il s'agissait d'un ruban adhésif isolant, enduit d'un mélange de goudron norvégien, de gutta-percha et de résine, servant à isoler les fils électriques ou les câbles sous-marins, par exemple. Chacun passe à la postérité comme il le peut : l'un avec ses poèmes, l'autre avec son ruban dont le nom se répandit à partir de 1890. Comme l'écrivait Malherbe : « le poète n'est pas plus utile à l'État qu'un joueur de quilles. ».

CICÉRO. Marcus Tullius Cicéron vécut de 106 à 43 av. J.-C. Il fut écrivain, orateur et homme d'État. Consul en 63, il démasqua la conjuration de Catilina, sut rester en bons termes avec César avant d'attaquer Marc-Antoine qui le fit assassiner. Ce fut une grande figure qui lutta pour l'idéal républicain.

Une importante partie de ses œuvres nous est parvenue, tant ses discours *(Catilinaires*, *Philippines...)*, ses lettres, que ses ouvrages philosophiques *(De senectute*, *De amicitia...)*.

Son nom devait donc passer à la postérité, non seulement en raison de sa propre renommée mais pour d'autres raisons.

En 1458, Gallus prépara l'édition des *Lettres* de Cicéron et en 1467 les imprimeurs Sweynheim et Pannartz publièrent les *Epistolae Familiares*. Des caractères particuliers furent créés pour la circonstance et, dès 1550, le mot cicéro désigna en typographie ce caractère

d'imprimerie qui a douze points, c'est-à-dire 4,5 mm, et sert dans le calcul de la répartition des blancs.

COLOGNE (EAU DE). La ville de Cologne, grande métropole allemande arrosée par le Rhin, doit son nom à l'impératrice Agrippine, mère de Néron, qui y naquit en l'an 14 : elle était, en effet, sous l'Empire romain *Colonia Agrippina.* Ville très commerçante, port actif, centre religieux, artistique et littéraire, elle est aussi devenue une cité industrielle.

L'on connaît sa célèbre cathédrale gothique, commencée en 1248, son carnaval et son eau. C'est au XVIIIe siècle que des distillateurs d'origine italienne, les Farina, inventèrent une eau spiritueuse, également appelée alcoolat de citron composé, très employée en parfumerie.

Il s'agissait d'une dissolution de diverses essences dans de l'alcool plus ou moins concentré. Le succès commercial s'ensuivit et l'habitude se prit d'appeler le produit : eau de Cologne.

COLOPHANE. Colophon était une cité d'Asie Mineure en lonie, d'où l'on tirait une résine, résidu solide de la distillation de la térébenthine brute s'écoulant de l'écorce des conifères. Cette résine prit le nom de colophane.

DAGUERRÉOTYPE. Jacques Daguerre est né à Cormeilles-en-Parisis en 1787, dans un milieu modeste. Sans instruction, il débuta chez Degotti, peintre des

décors de l'Opéra. D'esprit très vif, il supplanta son patron avant de se spécialiser dans la technique en vogue du diorama ; en 1822, sa création enthousiasma le public et lui apporta gloire et fortune. Hélas, un malencontreux incendie allait le ruiner.

Il rencontra alors Nicéphore Niepce, un Bourguignon issu d'une famille aisé, qui, après avoir failli devenir prêtre, s'intéressait à la mécanique au point de découvrir le moteur « diesel » avant que ce dernier ne dépose son idée ; en 1826, il venait de fixer sur du verre avec du « bitume de Judée » une image reproduite sur une plaque de cuivre : la photographie allait naître.

Jacques Daguerre s'associa à Niepce (ruiné et qui devait mourir en 1833) avant de créer, en 1835, un nouveau procédé pour capter l'image d'un objet sur une plaque métallique.

En 1839, Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, révéla le mode d'obtention de Daguerre : ce fut un immense succès, car il était désormais possible de réaliser des portraits photographiques à la seule condition de ne pas bouger et d'inverser les décorations aux revers des vestes !

Aussitôt le daguerréotype prit place dans le vocabulaire, puis ensuite la daguerréotypie.

Une rente viagère de 6 000 francs fut allouée à Jacques Daguerre, qui en profita jusqu'en 1851, année de sa mort à Bry-sur-Marne.

DIESEL. Rudolf Diesel est né à Paris en 1858, de parents allemands qui durent s'exiler en 1870. Le jeune garçon entre à l'École industrielle d'Augsbourg et, comme il veut devenir ingénieur, il obtient une bourse en 1880. Il sort brillamment de l'université technique de Munich.

À Augsbourg, il a particulièrement observé le « briquet pneumatique », instrument dont l'étincelle ne venait pas d'une pierre, mais de la chaleur que produisait la compression de l'air dans un minuscule cylindre. Plus tard, en comprimant les huiles lourdes de pétrole, Diesel réussira à les enflammer et à les faire exploser.

En 1893, il fait construire par les ingénieurs un moteur monocylindre de moindre puissance. Cela suffit à apporter considération et fortune à Rudolf Diesel. Hélas, certains ingénieurs, plus malins peut-être, réussirent à le déposséder du contrôle des affaires fondées sur son invention.

Connu dans le monde entier, peu à peu ruiné, renié dans son propre pays, l'Allemagne, il en conçoit de la rancœur : le 20 septembre 1913, au cours d'une traversée entre Anvers et l'Angleterre, il disparaît en mer. On conclut au suicide. Dans sa valise, un millier de livres. Ce qui lui restait.

Vers 1929, le diesel entrait dans le vocabulaire commun et ce type de moteur n'est pas près de disparaître, quelle que soit l'issue économique de la crise.

ÉOLIENNE. Parmi les divers personnages ayant porté le nom d'Éole, figure un fils de Poséidon et de Mélanippe, fondateur d'Éolie en Protontide selon certains, ou époux de la fille du roi Liparos, qui régnait sur les îles Éoliennes, selon d'autres.

Quelle que soit la version, le fils de Poséidon devint le dieu des vents, qu'il ne pouvait toutefois déclencher qu'avec l'assentiment de son père.

Il reçut Ulysse et lui donna une outre mystérieuse : elle contenait tous les vents contraires susceptibles d'entraver la navigation de ce dernier. Dans *L'Énéide*, Junon parvint à pousser Éole à déchaîner la tempête contre la flotte d'Énée.

La force du vent a toujours été utilisée à bon escient et le moteur éolien comme la harpe éolienne - connue dès 1794, malgré une invention attribuée au père Kircher au XVIIe siècle - ont eu un grand développement.

Plus tard encore, l'éolienne, cette machine qui transforme en force motrice l'énergie du vent, a trouvé place dans le Nouveau Larousse en 1907.

FRIGIDAIRE. C'est à Chicago, en 1913, que le premier réfrigérateur vit le jour. Les firmes se livrèrent une guerre commerciale impitoyable, moins sanglante cependant que celle des gangs de la capitale de l'Illinois.

En 1919, le frigidaire s'imposa à son concurrent le plus tenace, le kelvinator.

FUCHSINE. Voilà un nom dont la filiation n'est certes pas facile à suivre, sauf si l'on accepte qu'il s'agit de la même origine que pour le fuchsia.

Un chimiste allemand, au XIX[e] siècle, inventa un certain produit, qui se trouvait être une substance colorante rouge préparée à partir de l'aniline, utilisée en bactériologie mais aussi en teinture, y compris celle, du vin !

Ce produit fut préparé de manière industrielle par un chimiste, du nom de Renard, qui travaillait dans une firme lyonnaise. L'invention ayant une application particulière en Allemagne, il fallut lui trouver un nom. La solution de facilité fut de lui donner celui de « monsieur Renard » en allemand, soit fuchs et le produit devint fuchsine. C'était en 1859 et plus tard, à la fin du siècle, on parlait de productions fuchsinées - comme certains vins - qui présentaient une belle robe rouge : belle à l'œil mais dangereuse à l'estomac ; c'est que la fuchsine renferme tout de même une forte proportion d'acide arsénieux !

GALLUP. C'est en 1901, à Jefferson, dans l'Iowa, que naquit George Horace Gallup. Il devint journaliste et statisticien, fondant le premier institut de sondage d'opinion.

L'institut appliqua une méthode scientifique permettant de connaître l'opinion d'une collectivité sur tel ou tel problème, en opérant par sondage et en utilisant les lois de la probabilité.

Bien entendu, il faut un bon échantillonnage, une question bien posée, une réponse précise, des enquêteurs bien au fait. La hantise des hommes politiques - avoir de bons sondages - peut aussi amener à de curieux comportements : des sondages trop nombreux ou dont l'exploitation intentionnelle se fait jour ne peuvent-ils influencer les « sondés » ? Éternelle question des politologues.

Quant à Gallup, il a souvent commenté ces situations. Il a disparu en laissant au monde moderne ce nouveau moyen d'information immédiat. L'usage du gallup s'est répandu vers 1940 et le mot a été reconnu en 1953.

GALVANISATION. Luigi Galvani, né en 1737 à Bologne, étudia particulièrement la physique et la médecine. Il ne dédaignait pas de procéder aux expériences les plus variées.

Un jour de 1786, alors que sa femme préparait des grenouilles pour une de ses expérimentations et que dans la pièce fonctionnait une machine électrique produisant des étincelles, les pattes de la grenouille, manipulées avec un scalpel, se contractèrent légèrement, bien que l'animal fut mort.

Il constata qu'avec ou sans présence d'une source d'électricité extérieure, un conducteur métallique en contact avec le système nerveux et le système musculaire suffisait à exciter les muscles.

Dans un ouvrage publié en 1796, il expliqua cette contraction par l'électricité animale, ce qui allait démontrer la réalité des potentiels électriques chez l'animal.

Le patronyme du savant donna naissance à l'élément galvano, qui a été repris dans de nombreux termes techniques et en particulier dans celui de galvanisation, qui est la fixation d'un dépôt électrolytique sur un métal pour l'empêcher de s'oxyder. Galvaniser est entré dans le domaine usuel en 1799.

GUILLOTINE. Joseph-Ignace Guillotin, député et médecin, s'interrogeait en ce mois d'octobre 1789 : comment proposer une sorte d'égalité devant le bourreau pour toutes les classes de criminels ?

Ce constituant, né à Saintes en 1738, promu docteur à Reims en 1770, professeur d'anatomie, philosophe et bon citoyen, participait activement aux travaux de plusieurs commissions. Finalement, il pensa que la décapitation, jusqu'alors réservée aux nobles, devait être, en ces temps où l'égalité des citoyens était fraîchement affirmée, appliquée à tous les criminels.

Guillotin ajoutait aussi, en tant que médecin, que la décapitation épargnait au condamné les lenteurs et les maladresses du bourreau. L'Assemblée constituante admit ces principes le 1er décembre de la même année.

Peu après, comme Guillotin avait parlé de « sa » machine, les journaux commencèrent à utiliser le terme de *guillotine.* À la vérité, ce procédé existait auparavant en

Italie et en Ecosse et fonctionna même en France dès 1632...

La machine fut remaniée par le docteur Louis, secrétaire de l'Académie de Chirurgie (on la surnomma un temps « *Louison* » ou « *Petite Louisette* ») puis fut améliorée par un mécanicien, Schmidt. La première exécution eut lieu en place de Grève ; le 25 avril 1792. Dès lors, la guillotine fonctionnera régulièrement et le nom lui restera.

Le docteur Guillotin, effrayé et chagriné, devint médecin à l'armée du Nord, fut emprisonné après Thermidor... mais ne fut pas exécuté par le sinistre instrument : membre du comité de vaccine, il se consacra jusqu'à sa mort, en 1814, à la lutte contre la variole. Qu'importe, on chantait encore : « Monsieur Guillotin, Ce grand médecin Que l'amour du prochain Occupe sans fin. »

JAQUEMART. Un certain nombre de villes possèdent un beffroi ou une tour sur lesquels a été, par le passé, installée une figure de métal ou de bois représentant un homme -un Jacques - auprès de la cloche d'une horloge et qui déclenche le mouvement d'horlogerie avec un marteau.

Des deux mots, *de Jacques et marteau*, on a fait jaquemart. Sur bien des hôtels de ville ou des cathédrales, ils sortent ou rentrent à heures fixes, rythmant la vie de la cité.

Ainsi, à Auffay, les deux jaquemarts sont connus : ils se nomment Houzou Bernard et Paquet Sivière. Il semble que leur nom propre ait rapport avec des événements vécus lors des guerres de religion.

JAVEL (EAU DE). La ville de Paris s'est, au fil des ans, agrandie en annexant les villages de sa banlieue. C'est ainsi que le village de Javel est aujourd'hui un quartier du XVe arrondissement de la capitale.

Or, au début du XIXe siècle, à Javel, se trouvait une usine de produits chimiques où fut préparé un mélange nouveau, solution d'hypochlorite de potassium (aujourd'hui de sodium) mélangé de chlorure de sodium, dont l'usage se répandit dans le blanchissage du linge. L'eau de Javel était née. Le nom se fixa en 1830. Elle est de nos jours utilisée comme décolorant, désinfectant, microbicide, et le procédé de javellisation permet de purifier les eaux destinées à la consommation.

JOSEPH. Joseph-Michel Montgolfier est né en 1740 à Vidalon et avec son frère Étienne-Jacques, reprit et développa les importantes papeteries d'Annonay. Tous deux allaient inventer les aérostats, auxquels leur nom fut donné : les montgolfières. Mais ils nous intéressent ici par les perfectionnements qu'ils apportèrent à l'industrie du papier.

En fait, les deux frères développèrent une invention que leur père, Joseph Montgolfier, avait mise au point vers 1720, un type de papier mince, transparent, utilisé

ensuite en chimie et pour la fabrication des billets de banque.

Le prénom du père et du fils Montgolfier, Joseph, facilita l'appellation de ce type de papier, qui devint bientôt du « papier joseph », comme en témoigne l'*Encyclopédie*, dès 1756, laissant par là apparaître que le véritable créateur était bien Montgolfier père. Puis, ce fut le joseph, uniquement.

KLAXON. C'est aux États-Unis que l'automobile devint un moyen de locomotion de masse ; Henry Ford voulut doter chaque foyer américain d'une de ses voitures.

Avec la grande circulation, la sécurité sur la route devint une priorité. Les industries Klaxon ne se doutaient pas en déposant, en 1914, le nom de leur avertisseur sonore, qu'ils allaient ajouter un nouveau mot à la langue française.

MACADAM. John Loudon Mac Adam est né à Ayr, en Écosse, en 1756 et alla vivre chez un oncle, en Amérique. Après avoir fait fortune, il revint au pays, devenant juge de paix puis lieutenant du comté d'Ayrshire.

Chargé de l'administration des routes, il étudia à fond le problème, reprenant comme système d'empierrement une théorie formulée dès 1742 par l'ingénieur français Trésaguet d'après les travaux d'un autre Français, Jean-Rodolphe Péronnet (créateur, entre autres, du pont de la Concorde).

L'astuce de Mac Adam fut d'utiliser des pierres concassées dures (et non calcaires) de même calibre, de les

répandre uniformément sur la route et de les tasser ensuite (pour former un matériau à la fois ferme et compact) à l'aide de rouleaux compresseurs.

Nommé administrateur général des routes du comté de Bristol en 1815, il s'éteignit dans sa chère Écosse, à Moffat, en 1836. Mais dans l'intervalle, le verbe *macadamiser était* entré en France en 1828 et, dès 1830, on parlait du pavé à la Mac Adam, ou route à la Mac Adam, enfin de macadam tout court.

Il convient de préciser que le macadam est le système d'empierrement de la route et non pas, comme on le croit généralement, le matériau dont on recouvre la route, fait le plus souvent de bitume ou de goudron.

MAROQUIN. Le royaume du Maroc a une longue histoire : ancienne Mauritanie où vécurent Carthaginois, Romains, Vandales, Arabes, la région connut ensuite les chérifs, ou descendants du Prophète, à partir du XVI[e] siècle. Le pays est indépendant depuis 1956.

Très tôt, le Maroc eut une spécialité découlant de l'important cheptel qui paissait sur son territoire : on traitait la peau de chèvre, de bouc ou de mouton, en la tannant avec du sumac et de la noix de galle ; teinte, souvent grainée, elle avait une couleur et une apparence particulière, utilisée pour, la garniture des sièges, par exemple.

Dès 1532, grâce à Rabelais, on connaissait le maroquin dans ses applications. Par la suite, elles s'étendirent au papier maroquin qui, par extension, signifia un porte-

feuille ministériel. Vers 1700, cet usage était déjà bien connu.

MASSICOT. On ne connaît pas les détails biographiques sur Guillaume Massicot (ou Massiquot) sinon qu'il naquit en 1797 et mourut en 1870. Il apporta toutefois sa contribution à l'amélioration des techniques utilisées en imprimerie.

En effet, en 1844, il créa la machine à couper le papier, qui connut diverses applications : à bras, à moteur, le massicot apporta une meilleure qualité de travail et de sécurité pour rogner le papier. C'est tout naturellement qu'à partir de 1877, on constata que le nom de l'inventeur était devenu nom usuel. Le musée de la reliure, château de Beaumesnil (Eure) possède un exemplaire datant le brevet de 1850. Quelles que soient sa taille, sa puissance et sa précision, le massicot est aujourd'hui un instrument toujours indispensable dans les imprimeries et les maisons d'édition.

MORRIS (COLONNE). À Paris, vers la fin du XIXe siècle, se posait un problème important, relatif à la publicité pour les spectacles. Comme on ne savait que décider, on créa une commission... mais pour une fois, elle trouva une solution. Trois projets furent présentés : l'un préconisait une colonne identique aux colonnes-urinoirs déjà installées et qui recevraient vingt-quatre affiches. Le second proposait des kiosques à huit côtés, en fer, contenant trente-huit cases. Ce dernier projet allait l'emporter lorsque l'imprimeur Morris, qui réalisait toutes les affiches théâtrales de Paris, fit connaître

qu'il disposait d'un matériel conséquent et qu'il pouvait réaliser un édicule ayant la forme d'une colonne avec affichage encollé.

Le baron Haussmann n'hésita pas et se rallia à la proposition Morris en 1868 : cent cinquante colonnes furent commandées puis utilisées jusqu'en 1906, date à laquelle la concession fut renouvelée pour deux cent vingt-quatre « colonnes Morris ».

MORSE. Très tôt, Samuel Finley Breese Morse, né en 1791 à Charlestown (Massachusetts), s'intéressa aux arts. Samuel fit des études artistiques solides, qui le menèrent à Yale puis Londres ; sa renommée s'affirma particulièrement dans le portrait qu'il réalisait avec finesse et réalisme. En 1825, il fonda la National Academy of Design de New York, après avoir exécuté le portrait officiel de La Fayette.

Son esprit curieux commença à s'intéresser aux problèmes de télégraphie électrique : il avait déjà imaginé une pompe pour lutter contre les incendies. L'idée fit son chemin puisqu'en 1837 Morse abandonna complètement la peinture avant de mettre au point, dès 1838, le télégraphe qui porte son nom.

Comme il arrive souvent dans le cas de semblables inventions, il fallut lutter longtemps pour imposer ce système électromécanique (utilisant un code de signaux conventionnels où les lettres sont représentées par des traits et des points) : même le Congrès hésitait.

Opiniâtre, Samuel Morse persévéra et obtint enfin du gouvernement américain les crédits qui lui permirent d'installer (avec Alfred Vail) une première ligne télégraphique reliant Baltimore à Washington. C'était en 1844.

Dès lors, le code Morse, qui comprend deux variantes (le Morse-Wheatstone et le Morse-Recorder), allait être universellement utilisé par la radio et les systèmes optiques.

Dès 1856, le « morse » était devenu un nom usuel et l'inventeur, mort en 1872, savait qu'il était passé à la postérité, non pour ses portraits, mais pour son invention. Hélas, d'autres techniques étant nées, on l'a abandonné en 1999.

PARCHEMIN. Le parchemin est une peau d'animal tannée, très fine, destinée à recevoir l'écriture et la peinture (voire à faire des tambours), dont l'usage fut important au Moyen Âge pour rédiger les manuscrits ou les chartes, et jusqu'au début du XIXe siècle, pour les grosses des actes notariés. Qui ne connaît le velin, le plus beau des parchemins, fait avec des peaux de veau, d'agneau ou de chevreau ?

Le parchemin, c'est le « papier » ou la « peau » de Pergame, ville d'Asie Mineure occidentale qui se nomme aujourd'hui Bergama, située dans le vilayet de Smyrne, ou Izmir. La première mention en est faite, dès 1050, sous la forme « parchamin ».

On dit que le parchemin fut inventé lorsque Ptolémée II, dit Philadelphe, qui vivait en Égypte (283-246), devint jaloux de la réputation de la bibliothèque de Pergame et interdit l'exportation du papyrus égyptien.

Pergame réagit et créa son « papier », plus résistant que le papyrus et que l'on employa roulé ou plié en codices. Aujourd'hui on imite le parchemin en traitant chimiquement le papier et ce n'est plus que dans les archives ou les bibliothèques qu'il est donné de voir et toucher de vrais parchemins.

PASTEURISATION. Louis Pasteur est né à Dole en 1822, fait des études de chimie et devient enseignant à Strasbourg ; en 1857, il est doyen de la faculté des sciences de Lille et étudie la fermentation du jus de betterave.

Administrateur et directeur des études scientifiques à l'École Normale en 1859, il pose les principes de l'hérédité morbide et de la contagion ; il découvre également le moyen pour empêcher les vins de fermenter et détermine les origines du charbon, maladie des moutons.

L'inoculation du microbe du choléra à une poule lui fera faire un grand pas dans le mécanisme de la vaccination ; aidé d'Émile Roux et Chamberland, ses élèves, il isole des microbes et s'intéresse au virus de la rage.

Le 6 juillet 1885, il pratique la première injection antirabique sur le jeune Joseph Meister, mordu par un chien enragé : en octobre, c'est le constat de réussite ; la rage est vaincue et Pasteur a bien mérité de

l'humanité. Depuis 1872, le terme de pasteuriser était passé dans le vocabulaire, à la suite des travaux du savant pour détruire la flore microbienne par un procédé thermique ; la pasteurisation a été une découverte primordiale pour l'homme.

Pasteur est mort en 1895 à Marnes-la-Coquette après une vie d'action scientifique extraordinaire : démontrer l'action des microbes et développer la vaccination en furent les deux fleurons.

POUBELLE. Eugène Poubelle, né à Caen en 1831, où son père était chef de service à la mairie, réalisa une belle carrière : administrateur, préfet de l'Isère puis de la Seine, ambassadeur. Une vie bien remplie, qui s'acheva en 1907, mais dont la renommée était acquise depuis 1890, pour une raison bien particulière.

Le règlement de police concernant la propreté de la voie publique datait de 1864 lorsque le préfet Poubelle fut nommé dans le département de l'Isère en 1872, à Grenoble. Le fonctionnaire fut frappé par la malpropreté de la ville et s'employa à faire appliquer le fameux règlement. En vain.

Cela le peinait d'autant plus qu'il était vêtu avec une recherche particulière, à telle enseigne que ses adversaires le surnommaient *Apollon* ou *Assuérus*. On chuchotait même qu'au lieu de s'intéresser à sa « besogne préfectorale », il passait trop de temps à l'extérieur, devenant également un « préfet à roulettes ».

Dix ans plus tard, Poubelle était préfet de la capitale et signait en 1884 un arrêté, décidant que « le propriétaire de chaque immeuble devra mettre à la disposition de ses locataires un ou plusieurs récipients communs pour recevoir les résidus de ménage... » La fameuse « poubelle » venait de naître.

À noter qu'en Normandie, on utilisait comme poubelle une « perrotine » créée pour le même usage par le sieur Perrotte.

QUINQUET. Les lampes d'éclairage apparurent dès le IIIe millénaire avant J.-C. : la lampe à huile remplaçant la torche. On a retrouvé des coupelles de cette époque, dans lesquelles on disposait de l'huile et une mèche. Pendant des siècles, elles servirent de veilleuses, alors qu'on s'éclairait à la chandelle. Puis, au XVIIIe siècle...

En 1784, Aimé Argand, Suisse installé en Grande-Bretagne, crée un modèle à courant d'air, avec mèche tressée en forme de cylindre creux qui augmente l'intensité lumineuse en supprimant la fumée. Antoine Quinquet, né à Soissons en 1745, suivit à Paris les cours de Baumé, puis à Genève ceux de Colladon et Argand. Il fut reçu maître ès-pharmacie en 1779 et ouvrit une officine.

Pour se délasser, Quinquet s'adonnait à son violon d'Ingres : la recherche et l'invention ; c'est ainsi qu'il construisit quelques paratonnerres et gonfla diverses montgolfières. Il ne pouvait que s'intéresser aux travaux de son maître Argand et en compagnie du ferblantier Lange, dota la lampe d'une cheminée de verre, uti-

lisée pour la première représentation du *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais, à la Comédie-Française.

Les applaudissements du public consacrèrent la pièce et le fameux « quinquet ». Le pharmacien fut nommé responsable de l'hospice national de Paris et fit commercialiser en Angleterre son appareil à cylindre de cristal, dit *fluitglass* : le succès fut au rendez-vous.

Antoine Quinquet est mort à Paris en 1803 ; son nom est passé à la postérité avec son invention, mais aussi dans l'expression familière « allumer ses quinquets » qui signifie « ouvrir les yeux, regarder attentivement ».

ROBINET. On ne saura probablement jamais quel « monsieur Robin » a pu laisser son nom à une certaine invention, bien pratique au demeurant.

Toutefois, il est possible d'esquisser une approche.

Les premiers appareils permettant « d'ouvrir et de fermer l'extrémité d'un conduit » avaient souvent la forme d'une petite tête de mouton.

Or, au Moyen Âge, on appelait souvent « Robin » le mouton (un exemple en est donné vers 1540, dans le *Quart Livre* de Rabelais et on l'atteste dès 1401). C'est donc probablement en raison de cette ressemblance et de ce nom qu'est né le robinet.

RUOLZ. Le comte Henri de Ruolz, né à Paris en 1811, reçut une éducation très complète en lettres, droit, médecine et sciences. Il excellait également dans la composition musicale lyrique...

Hélas, il fut subitement ruiné et obligé de travailler dans un laboratoire à expérimenter de nouvelles teintures. Il ne perdit pas espoir, essayant de trouver quelque invention qui pût lui redonner sa situation d'antan. C'était en 1840.

Le célèbre orfèvre Christofle lui proposa alors de l'aider à découvrir un procédé qui permettrait de dorer les couverts et les objets de métal qu'il fabriquait.

Ruolz chercha, fit des expériences, travaillant avec un Anglais nommé Henry Elkington et finit par trouver un alliage de cuivre, de nickel et d'argent, que le courant de la pile électrique de Volta pouvait déposer, en couche uniforme, sur n'importe quel autre métal.

Christofle et Ruolz se partagèrent les résultats : pour l'un, la richesse, pour l'autre, l'honneur de voir son nom - ruolz -passer à la postérité pour qualifier un métal argenté par galvanoplastie, très utilisé en bijouterie. Ruolz mourut tranquille à Neuilly-sur-Seine, en 1887.

RUSTINE. M. Rustin, industriel français, résolut le problème de la crevaison des chambres à air.

Il est le génial inventeur de cette petite rondelle adhésive au caoutchouc qui rend tant de services aux cyclistes du dimanche et aux coureurs du Tour de France.

TELLIÈRE. Michel Le Tellier, seigneur de Chaville, naquit à Paris en 1603 ; fils d'un conseiller à la Cour des Aides, il dut son ascension à Mazarin. Conseiller au Grand Conseil (1624), procureur du roi au Châtelet

(1631), maître des requêtes au Conseil d'État (1638), secrétaire d'État à la guerre en 1643, son loyalisme pendant la Fronde lui valut l'entière confiance de Mazarin et d'Anne d'Autriche.

Il remplaça Mazarin pendant certaines négociations et à la mort de ce dernier conserva ses fonctions. Avec Lionne et Colbert, il fut un des piliers du régime, en lutte parfois avec Louvois. Il devint chancelier en 1677 et fut un grand législateur.

C'est à cette activité que son nom doit d'être passé à la postérité : il rédigea une masse impressionnante d'édits et de règlements réformant l'administration militaire, ainsi que des textes centralisant et développant l'administration française, en utilisant un type de papier administratif sur lequel sa plume traçait sa belle signature et que Le Tellier commandait pour ses Services.

Bientôt le papier « à la tellière » (mesurant 34 cm sur 44 cm) fut le modèle de papier pour les actes officiels.

Dès 1723, le tellière qualifiait définitivement le format de papier qui, plié et coupé à 31 cm sur 21 cm, s'appelle papier ministre.

VELPEAU (BANDE). Alfred Marie Velpeau est né à Parçay en 1795 d'un humble maréchal-ferrant ; son instruction fut de ce fait tardive, bien qu'il ait montré son aptitude à étudier ce qui pouvait soigner les maux des animaux, comme ceux des hommes.

Certains s'émurent de son cas et l'aidèrent à commencer des études, à Tours d'abord, à Paris ensuite. En

1821, il reçut les prix d'anatomie et de physiologie, magnifique récompense à son travail acharné. Il devint docteur en 1823, puis chirurgien en 1828, avant d'être élu en 1833 à l'Académie de Médecine. Chirurgien-chef de la Charité, il était élu en 1843 membre de l'Académie des Sciences.

Il écrivit un nombre impressionnant d'ouvrages, de traités et de thèses dans des domaines aussi divers que l'anatomie, l'obstétrique et les techniques chirurgicales. C'est vers 1860 qu'il créa ce qui n'allait pas tarder à devenir la *bande de Velpeau*, en crêpe, élastique, convenant pour les bandages à compression douce. Velpeau mourut en 1867 et la « bande velpeau » allait, de plus en plus, rendre service et perpétuer le nom de ce grand chirurgien.

VERDUNISATION. À Verdun, au moment de la mobilisation du 1er août 1914, l'eau potable était de bonne qualité, surveillée par des techniciens qualifiés, depuis qu'une crue, en 1910, avait entraîné des pollutions, obligeant à la javelliser.

Vers la mi-septembre 1914, on nota une affluence de cas de fièvre typhoïde dans les formations sanitaires de Verdun et la javellisation fut appliquée à l'aide de grandes bouteilles dites de Mariotte : 12 000 mètres cubes d'eau étaient pompés chaque jour pour les hommes en casernement, avec un titrage fort étudié.

Ainsi, les soldats, qui n'étaient plus dégoûtés par le trop fort goût de chlore, n'étaient plus tentés de boire l'eau polluée des flaques des trous d'obus.

Ce succès consacra la méthode de purification de l'eau potable, par incorporation de faibles doses de chlore, suffisamment titrées, au cours d'un brassage énergique. Depuis 1916, c'est la verdunisation.

Si le promoteur de l'opération fut Bunau-Varilla, encore de nos jours réputé pour avoir élaboré l'ensemble du traitement, des voix de l'époque se sont élevées pour le critiquer, d'autres savants ayant eu l'antériorité de l'idée, comme Émile Roux.

VERNIER. Pierre Vernier naquit à Ornans en 1580. Son père, solide Bourguignon, lui fit donner une formation mathématique des plus sérieuses. La carrière de Vernier, pourtant, se déroula dans les finances, l'administration - il fut directeur des Monnaies du comté de Bourgogne - et la diplomatie.

Malheureusement, la maladie interrompit ce beau parcours. Vernier, ne restant pas inactif, écrivit un ouvrage en 1631, intitulé : *Construction, usage et propriétés du quadrant nouveau de mathématiques.* Dans ce livre, figurait en bonne place un instrument que son auteur avait mis au point pour les dessinateurs et les mathématiciens ; un dispositif de mesure, joint à une règle droite ou circulaire et permettant de lire plus facilement les fractions de division.

Pierre Vernier mourut en 1637 ; son dispositif de mesure fut repris vers 1797 et baptisé simplement « vernier » : la postérité cent soixante ans après sa mort.

VERNIS. La Cyrénaïque est cette contrée du nord de l'Afrique, comprise entre l'Égypte et le golfe de la Grande Syrte ; les Grecs y avaient plusieurs colonies (dont la ville Cyrène) au VIIe siècle av. J.-C. Elle a longtemps été soumise aux Turcs.

Il semble qu'il y ait eu, parmi les autres villes, une cité du nom de Berenike, qui se caractérisait par la fabrication d'une résine odoriférante, la sandaraque, extraite d'une sorte de thuya.

Le mot grec beronike paraît avoir donné celui de veronice en latin, au Moyen Âge et celui de vernice, en italien. De là est venu le mot vernis, puisque la substance venant de la ville de Berenike servait à passer une couche se solidifiant sur certaines surfaces.

Un détour assez long, pour une situation figée : le vernis a pris. Dire qu'au XIIe siècle déjà, des prédicateurs dénonçaient les femmes qui « se peignent et vernissent le visage » !

VESPASIENNE. Préfet de la Seine de 1833 à 1846, Claude Berthelot, comte de Rambuteau, fit percer ou élargir certaines rues de Paris, planter des arbres, installer l'éclairage au gaz... et des urinoirs en forme de colonnes creuses à tous les coins de rue. Bientôt, on surnomma ces édicules du nom du créateur, des « rambuteaux ».

Puis, vers 1834-1835, un autre nom leur fut attribué, qui détrôna le premier ; le rambuteau devint une colonne vespasienne, puis une vespasienne. Pourquoi ?

L’empereur romain Titus Flavius Vespasianus, né près de Rieti (Italie) en 9 ap. J.-C., régna de 69 à 79 et rétablit l’ordre et la discipline après la mort de Néron. Énergique, voire cruel sur le plan du maintien de l’ordre, il apporta la même énergie à réorganiser les finances. Entre autres réformes, il créa un impôt sur les urinoirs publics... qui devinrent une première fois des vespasiennes, même si, en réalité, il avait institué un impôt sur la collecte d’urine, utilisée par les foulons comme source d’ammoniac.

En 1834, l’occasion était trop belle de sortir cet empereur de l’oubli et il réapparut de cette bien curieuse manière.

WALLACE (FONTAINE). Sir Richard Wallace naquit en Angleterre en 1818, fils et héritier du marquis d’Hertford. Sa fortune lui permit de devenir philanthrope et collectionneur.

Il subventionna les ambulances militaires, fonda l’ambulance Hertford et fut lui-même ambulancier. Pendant la Commune, son matériel servit à distribuer des vivres et des secours. En 1872, il fit installer à Paris des petites fontaines d’eau potable, dessinées par le sculpteur Lebourg. Elles étaient formées d’une coupole supportée par des cariatides, soutenant elles-mêmes un « dôme à écaille de dragon ». Un petit gobelet en fer-blanc permettait de recueillir l’eau qui jaillissait au centre de cette construction. La « fontaine Wallace » fut un grand succès : une centaine furent installées dans les rues de Paris.

Sir Richard Wallace, en vrai philanthrope, savoura ce beau geste jusqu'en 1890, année où il mourut ; pour maintenir la tradition familiale, sa veuve légua à l'Angleterre sa collection de tableaux et d'objets d'art, une des plus magnifiques.

Armes blanches et à feu

Baïonnette. On s'est interrogé pour savoir si cette « tige de fer pointue qui s'ajuste au bout du fusil » tirait bien son origine de la ville de Bayonne. C'est que le mot aurait été relevé dans des écrits militaires avant la première mention d'une fabrique à Bayonne.

De tout temps, la ferronnerie bayonnaise a été réputée. Peut-être le vieux mot « baïoniero » désigne-t-il des fabricants d'arbalètes installés dans la ville. Quoi qu'il en soit, on sait que Bayonne fabriquait de meilleures dagues « que partout ailleurs » et que sa réputation n'était pas usurpée.

La première attestation du mot date de 1572 et la qualification des couteliers bayonnais, chantée plus tard dans le *Poème de l'Art* par Frédéric II de Prusse ou Voltaire, évoque les forgerons du Moyen Âge.

Quoi qu'il en soit, les « couteaux de Bayonne », « couteaux bayonnais » ou les « poignards de Bayonne » cités aux XVIe et XVIIe siècles, ont engendré, dans une lente transformation, la baïonnette.

Bayonne a revendiqué l'appellation en laissant authentifier ses armoiries en 1696, par d'Hozier : « un écu de

sable à une baïonnette d'argent mis en pal, la poignée d'or la tête en bas. »

CARABINE. En se reportant au mot carabin, on constate que l'origine du nom provient des bandits de Calabre ; le carabin était armé, pas seulement d'armes blanches, et dès 1694,1'» arme des carabins » s'appela carabine. Aujourd'hui, on désigne sous ce nom diverses sortes de fusils, courts ou légers, dont les plus connus se nomment Winchester.

CHASSEPOT. Antoine Alphonse Chassepot a vu le jour en 1833 à Mutzig, dans le Bas-Rhin. Était-ce une prédestination ? Son père travaillait comme contrôleur d'armes à la Manufacture Nationale...

Doué d'une vive intelligence, possédant bientôt à fond la mécanique, Chassepot entra comme ouvrier au Dépôt Central de l'Artillerie à Paris, puis fut nommé Contrôleur d'Armes.

Sa profession l'amenait à s'intéresser aux armements et à essayer d'améliorer, si cela se pouvait, le matériel dont on dotait les soldats français.

Chassepot se pencha sur le fusil à aiguille *Dreyse*, que la Prusse avait adopté dès 1841 et qui avait permis des succès militaires contre l'Autriche. De fréquents essais eurent lieu en 1858, à l'École de tir de Vincennes où Chassepot présenta un modèle à aiguille, de calibre 11 millimètres, rapide au tir et plus maniable que le fusil prussien.

Le 27 août 1866, il fit breveter son fusil sous le n° 79-699 et le 30 août, le « fusil modèle 1866 » était adopté. Le chassepot venait de naître et fit merveille le 3 novembre 1867 à la bataille de Mentana, près de Rome, où les troupes françaises du 5e Corps livrèrent un combat de quatre heures aux troupes de Garibaldi.

M. Chassepot devint chevalier de la Légion d'honneur et mourut en 1905 à Gagny. Si son nom est passé à la postérité, il faut ajouter que son fameux fusil fut remplacé par le « modèle Gras » en 1874.

COLT. C'est à Hartford, dans le Connecticut, que Samuel Colt naquit en 1814. À l'âge de 21 ans, il déposa le brevet d'invention du pistolet à barillet automatique, dit revolver.

Le *colt* 45 est un de ces pistolets (chargeur de sept cartouches), d'un calibre de 11,4 mm et qui pèse environ 1 kg.

En fait, Samuel Colt développait une invention européenne datant du XVIe siècle, mais qui reçut son label grâce à l'invention de la capsule fulminante.

Après avoir créé le pistolet automatique, Colt ouvrit des usines d'armement, spécialisées dans la fabrication d'armes portatives. Il mourut dans sa chère ville d'Hartford en 1862 : depuis plus de dix ans, son nom était passé à la postérité puisque le langage populaire connaissait « l'arme à feu de Colt » depuis 1846.

EUSTACHE. Sans que cela soit certain, il est probable qu'il y a bien eu à Saint-Étienne un maître-coutelier nommé Eustache Dubois. Les registres de la paroisse Notre-Dame mentionnent la naissance de huit de ses enfants et de sa femme, Philiberte Férréol, entre 1861 et 1696. Eustache Dubois lui-même est probablement mort le 20 mars 1721, à l'âge de 68 ans, qualifié dans la paroisse de « marchand bourgeois ». En quoi s'était-il illustré ?

Dans la région du Chambon, la production d'articles manufacturés, à partir du fer, est très variée et, vers le XVe siècle, une famille Palle aurait mis sur le marché une variété de couteaux. D'emblée, ce modèle aurait été appelé Eustache, prénom de l'un des membres de la famille : l'eustache était un petit couteau à lame de fer et au manche de bois.

Il est à penser qu'Eustache Dubois a développé commercialement un produit quelque peu tombé dans l'oubli et que son propre prénom devait à nouveau faire valoir un instrument apprécié pour sa robustesse.

Le modèle proposé par le maître-coutelier fut doté d'une virole et l'eustache devait connaître dans le Forez et les régions avoisinantes un excellent succès. Le mot fut officialisé en 1782.

PISTOLET. La ville de Pistoia se trouve en Toscane, dans une plaine fertile arrosée par l'Ombrone, dominée par l'Apennin et le mont Albano.

La ville possède une longue histoire : Catalina y mourut en 62 avant J.-C. et elle fut soumise à Florence en 1351, après une longue lutte entre Guelfes et Gibelins.

Pistoia était spécialisée dans la fabrication d'armes blanches, particulièrement de courts poignards.

On prit l'habitude d'appeler le produit fabriqué de l'endroit d'où il venait ; Pistoia devint pistoyer ou pistolier et, en 1565, pistolet. L'arme à feu, quant à elle, a pour origine le mot tchèque *pist'al* (arme à feu) et ne dérive donc pas du nom de la ville de Pistoia.

WINCHESTER. Oliver Fisher Winchester est né en 1810 à Boston (Massachusetts). Il connut une enfance difficile. Employé de ferme puis maçon, il décida en 1833 de changer d'activité en se lançant dans le négoce.

Bien lui en prit, ses affaires se développèrent. En 1847, il déposa un brevet pour des chemises d'hommes cintrées sur les épaules, qui lui assura une honnête fortune. Il eut bientôt une usine et de très nombreux ouvriers.

Il prit ensuite des actions dans une compagnie de machines à coudre, afin d'augmenter le rendement... et les bénéfices. Mais cette société allait faire faillite et son responsable, pour s'en sortir, déposa un brevet d'un tout autre « calibre » puisque concernant un nouveau modèle de balle métallique, puis de carabine.

La guerre de Sécession aidant, Oliver Winchester fonda en 1866 sa propre manufacture d'armes, sortant très vite la Winchester que les westerns ont popularisée.

Légère, de tir rapide, ce modèle 1866 fut ensuite remplacé par le modèle 1873, qui pouvait tirer douze coups avec éjection automatique des cartouches.

D'autres modèles virent le jour, pour finir avec la Winchester 1895. Oliver, le créateur, était mort en 1880, laissant un empire industriel, mais surtout cette fameuse *Winchester* que Buffalo Bill a, pour toujours, immortalisée.

Explosifs et gaz

BICKFORD. C'est l'ingénieur anglais William Bickford (né en 1774) qui inventa en 1831 la mèche de sûreté ou cordon portant dorénavant son nom.

Cette invention modifia totalement les techniques d'abattage tant dans les mines que dans les carrières, en apportant une facilité et une sécurité inconnues auparavant. En effet, il ne fallait pas manquer de courage pour allumer la mèche des explosifs ! Entre l'instant où l'on mettait le feu au cordon et celui de l'explosion, le temps était compté et la moindre erreur ou le moindre incident souvent mortel.

Comme toute invention, son application militaire ne tarda pas à apparaître ; le cordon ou cordeau Bickford - ou le bickford - se présentant sous forme d'une pièce de chanvre goudronné garni d'une matière fusante à combustion lente, il était possible de l'employer comme charge enterrée que l'on faisait exploser sous

les pas de l'ennemi William Bickford, quant à lui, disparut en 1834.

CHEDDITE. Dans la commune de Passy, en Haute-Savoie, se trouve un lieu appelé Chedde ; à proximité, le barrage de l'Arve et une usine électrométallurgique. La construction de l'usine de Chedde, commencée en juillet 1895, fut achevée quinze mois après, grâce à l'activité de deux hommes, Paul Corbin et Georges Bergès.

Leur but était d'appliquer industriellement les procédés nouveaux de fabrication des chlorates mis au point par Corbin dans une usine de pâte à papier fondée par le père de Georges, appelé plus tard « le père de la houille blanche ».

Il fallait d'importantes quantités d'énergie. L'usine, située entre Servoz et Chedde, commença dès octobre 1896 la réalisation et l'industrialisation de chlorates.

Il y avait alors une utilisation des chlorates de potasse et de soude inattendue : les attentats anarchistes ; la facilité de fabrication des explosifs à base de chlorates intéressant ces derniers.

L'idée vint aux dirigeants de l'usine de Chedde de donner un débouché plus constructif à leur produit et bientôt furent créés des explosifs, qui prirent tout naturellement le nom de cheddites. Dès 1908, le nom était fixé.

SHRAPNELL. « L'art » de la guerre consiste, entre autres, à toujours améliorer les armements confiés aux troupes afin de défaire l'ennemi. Si les premiers obus à balles furent essayés en France sous Louis XIV, c'est le général anglais Henry Shrapnell (né en 1761) qui leur apporta une amélioration considérable.

Les soldats de Napoléon Ier, lors de la campagne d'Espagne, subirent les effets cruels de l'efficacité des premiers « shrapnells » car leur nom vint d'emblée qualifier le redoutable obus.

Le général avait imaginé (la première fabrication remontait à 1784) de remplir l'obus de milliers de boules métalliques qui, en explosant en l'air, au-dessus de l'objectif à atteindre, projetait dans tous les sens des masses meurtrières.

Le général Shrapnell est mort en 1842, mais le principe qu'il a défini a trouvé récemment, encore, une application toujours plus meurtrière dans des conflits récents : l'obus à bille d'acier explosant à une certaine hauteur afin d'être plus destructif est un véritable « shrapnell ».

YPÉRITÉ. La ville d'Ypres, en Flandre occidentale, construite autour d'un château fort du Xe siècle, a connu une grande prospérité jusqu'au XVe grâce au textile. Elle déclina ensuite quelque peu.

De 1914 à 1918, Ypres fut une place disputée avec acharnement et connut de multiples bombardements. À la fin de 1914, au début de 1915, les Allemands, après une tentative d'assaut, durent reculer.

Les troupes belges, françaises et anglaises étaient victorieuses, mais à quel prix ! En effet, pendant ces combats, les Allemands utilisèrent pour la première fois un gaz asphyxiant, suffocant, toxique et lacrymogène, aux effets destructeurs considérables.

Ce gaz, sulfure d'éthyle bichloré, était appelé gaz moutarde, mais après son utilisation à Ypres, fut baptisé ypérité.

CHAPITRE 8.
ARTS ET LETTRES

« Verba volent, scripta manent », les paroles s'envolent, les écrits restent. Les arts et les lettres reflètent, eux aussi, l'influence des noms d'hommes, mais celle des personnages de la mythologie y est plus sensible.

Ainsi, trouve-t-on le héros d'Athènes, Académos, qui légua à la République un terrain sur lequel on bâtirait un gymnase permettant aux jeunes Athéniens de s'exercer aux activités sportives. Le gymnase reçut le nom du généreux donateur mais, à proximité, Platon réunissait ses disciples ; le lieu fut surnommé l'académie puis passa à l'école de Platon ; les élèves devinrent académiciens et il fallut Rabelais en 1532, pour réutiliser le terme.

Dans la ville d'Athènes, encore, se trouvaient des bustes d'Hermès, le messager et l'interprète des dieux ; ces bustes étaient coupés par des plans verticaux et devinrent des « bustes en hermès ». L'architecture du XVIIe les remit à l'honneur.

L'épouse du roi Mausole fit construire à ce dernier un superbe monument, pour lequel pas moins de cinq artistes travaillèrent. Ce gigantesque édifice devint l'une des sept merveilles du monde et à la Renaissance le goût pour les antiquités remit à la mode le mausolée, monument funéraire d'importance.

Primitivement, le musée était l'établissement consacré aux Muses, ces divinités allégoriques qui présidaient aux sciences et aux arts. C'est au XIII[e] siècle que le musée devint une sorte d'académie où l'on rassembla des collections d'objets d'art.

Les lettres ont leur porte-parole, on pourrait écrire leurs publicitaires, dans le langage médiatique d'aujourd'hui. Les exploits d'Alexandre le Grand ont nourri une riche littérature, particulièrement au XII[e] siècle, *Le Roman d'Alexandre*, écrit en dodécasyllabes ; par la suite, ce vers qui chantait Alexandre fut baptisé du nom d'alexandrin.

La ville de Byblos en Phénicie exportait bois et papyrus vers l'Égypte ; le commerce des livres sacrés s'y développa et les Saintes Écritures (Ancien et Nouveau Testament) prirent le nom de bible.

L'Italie a puissamment contribué au développement des arts, particulièrement de l'imprimerie ; en 1488, des caractères étaient créés pour le Dictionnaire d'Architecture de Philibert Delorme. Ces caractères, penchés, devinrent des italiques.

À Soles, ville ancienne de Cilicie, les habitants avaient la fâcheuse habitude de déformer la syntaxe ; ces fautes contre les règles de leur langue devinrent des solécismes. Après l'invention de l'imprimerie, nombreuses furent les améliorations successives ; en 1527, un livre parut avec un signe nouveau, en forme de petits crochets anguleux placés au début et à la fin d'une cita-

tion ; on l'attribua à un certain Guillaume et le signe devint « guillemet ».

Mazarin mena la politique française de 1643 à 1661. Il fut très attaqué, en raison de son origine italienne et de sa gestion, dans de violents pamphlets ou chansons satiriques, qui prirent l'appellation de mazarinades. Que de haine contenaient-elles !

Pétrarque a longtemps étudié en Avignon avant de rencontrer la femme que nous connaissons sous le nom de Laure de Noves ; la mort de cette dernière lui inspirera des vers déchirants.

Il ne faudrait pas en cette page oublier la Pléiade ; à l'origine, les filles d'Atlas étaient sept ; leur réputation fit qu'on baptisa de leur nom des groupes de poètes, à la Renaissance ; puis le mot est resté au groupe de sept, quels qu'en soient les membres.

Enfin, la page des lettres ne saurait se terminer sans un hommage au roman. Avec les invasions barbares, la *lingua romana rustica* devint la langue usuelle ; au Moyen Âge, certains poèmes épiques furent appelés romans et enfin cela s'appliqua à une action écrite pour être lue et non plus récitée : le roman était né.

Arts

ACADÉMIE. Héros d'Athènes, Académos (qui révéla à Castor et Pollux le lieu où Thésée avait caché leur sœur Hélène) légua à la République un terrain relativement considérable, à condition qu'on y construirait un gym-

nase dans lequel les jeunes Athéniens pourraient s’exercer aux activités corporelles.

Le gymnase fut construit et on lui donna le nom du généreux donateur. Tout près, Platon réunissait ses disciples et, chaque jour, venait se promener avec eux afin d’exposer sa doctrine. Le lieu, planté d’oliviers et de platanes, devint un but de promenade, « la promenade » favorite des Athéniens, et l’habitude se prit de nommer « académie » l’école de Platon et « académiciens » ses adeptes.

Les lieux restèrent en l’état jusqu’en 87 av. J.-C. Sylla, alors consul, fit raser les arbres. Heureusement, Charlemagne, puis Alfred le Grand, roi d’Angleterre, fondèrent des académies qui essaimèrent ensuite dans toute l’Europe. Le nom était sauvé et figurait dans une chronique de 1508. Ce fut Rabelais qui lui donna son essor en 1532.

ÉPINAL (IMAGE D’). Située sur la Moselle, chef-lieu du département des Vosges, la ville d’Épinal est la patrie de Durckheim et possède de belles armoiries : de gueules à la tour crénelée de quatre merlons d’argent, ajourée et maçonnée de sable, accostée de deux fleurs de lis d’or. Aujourd’hui siège d’une industrie textile et métallurgique à problèmes, elle voit son renom pérennisé par une activité remontant à 1636.

C’est en effet cette année-là que fut créée l’imagerie de la ville, l’imagerie d’Épinal. Après une relative éclipse, cette activité a repris vigueur (le Musée de l’imagerie

Populaire installé dans la ville n'y est pas pour rien) et relancé « l'image d'Épinal ».

À l'origine, il s'agissait d'une estampe coloriée, de petit format, représentant un personnage ou une scène ; depuis, elle s'est développée, racontant sur une feuille, en une suite d'images, une action ou une histoire complète, en un dessin et un coloriage qui attiraient l'œil des enfants. L'image d'Épinal fut parfois un véritable petit chef-d'œuvre de composition, de dessin et d'illustration, méritant bien de devenir un nom largement utilisé.

HERMÈS. Fils de Zeus et de Maia, Hermès est le messager et l'interprète des dieux, protecteur du commerce, des marchands, des voyageurs. Porte-parole des dieux, il représente l'éloquence, Hermès préside au sommeil.

Dans la ville d'Athènes, des bustes d'Hermès étaient placés dans tous les carrefours ; comme ces bustes étaient coupés par les plans verticaux aux épaules et à la poitrine, on parla de « buste en hermès ».

L'expression prit tournure en 1732, à une époque où l'antiquité reprenait vigueur dans le goût du public. Toutefois, il fallut plus d'un siècle avant que le mot entre au Dictionnaire de l'Académie en 1835.

MAUSOLÉE. Mausolos, ou le roi Mausole, vivait dans sa capitale Halicarnasse, l'une des plus belles villes de Grèce et du royaume. Mais il vint à mourir en l'an 353 avant J.-C. Alors, son épouse - qui était en même temps

sa sœur - la belle Artémise, reine de Carie, lui fit construire un tombeau, au cœur de la capitale.

Le soin de construire et d'orner ce monument fut confié à cinq artistes grecs : Scopas, Bryaxis, Thimothée, Léocharès et Pythis. Il eut 42 mètres de hauteur et 133,50 mètres de tour, fut décoré de colonnes et de sculptures.

Ce gigantesque édifice au toit couronné d'un char triomphal devint tout naturellement une des Sept Merveilles du monde. En 1856, les Anglais ont retrouvé des ruines de ce célèbre monument funéraire dont ils exposent quelques pièces au British Muséum.

C'est vers 1525 que se généralisa à la fois l'usage de construire ces monuments funéraires d'importance et de les appeler mausolées. Le mot se fixa dès 1544.

MUSÉE. À l'origine temple consacré aux Muses, divinités protectrices des arts, des lettres et des sciences. Le musée devint, par extension, un édifice où une élite se livrait à l'art, à la poésie, à l'érudition.

Le musée d'Alexandrie fut le plus prestigieux de l'Antiquité. Aujourd'hui l'étude et la contemplation des œuvres de l'esprit et de l'art sont accessibles au grand public, dans les musées.

Lettres

ALEXANDRIN. Alexandre le Grand édifia un Empiré s'étendant des rives de la mer Égée jusqu'aux confins

de l'inde. Son épopée inspira un grand nombre de poètes. Au XIe, un poème de Lambert Le Tors et Alexandre de Bernay intitulé *Le Roman d'Alexandre* utilisa le dodécasyllabe et donna naissance à l'alexandrin.

À la même époque, *Le Pèlerinage de Charlemagne* utilisa l'alexandrin, qui prendra toute sa plénitude au siècle des Classiques.

BAEDEKER. C'est à Essen, en Allemagne, que Karl Baedeker vit le jour en novembre 1801. Après avoir été libraire, il décida de fonder une maison d'édition à Coblence en 1827, puis s'intéressa aux guides de voyage à l'usage des touristes.

Le premier volume de ce qui devait devenir une célèbre collection parut en 1839. Détaillés et précis, ces guides bientôt appelés des baedekers, traduits en français et en anglais, traitèrent de la plupart des pays européens, ainsi que de plusieurs contrées d'Amérique du Nord et d'Orient. Karl Baedeker mourut à Coblence en 1859 et son nom s'attacha à qualifier un guide classique de voyage ou de renseignements touristiques à partir de 1894. Le nom a peut-être subi une éclipse depuis quelque temps.

BERQUINADE. Arnaud Berquin, né à Bordeaux en 1749, a écrit de nombreux ouvrages pour les enfants, des élégies et des idylles.

Parmi les titres destinés à l'enfance, citons : *L'Ami des enfants*, *Le Livre des familles.*

Du style mièvre et fade de l'auteur fut tiré le qualificatif berquinade pour qualifier un écrit naïf ou à l'eau de rose.

BIBLE. La ville de Gébal (en phénicien), ancienne cité de Syrie, existait dès le IVe millénaire avant J.-C. Devenue Byblos, elle se trouva, avant Tyr et Sidon, le centre commercial et religieux de la côte syrienne. On y exploitait le bois du Liban, exporté vers l'Égypte, et le papyrus.

Grâce à ces spécialités, Byblos devint un marché important du « livre », essentiellement les livres saints ou sacrés. On commença ainsi de nommer les objets du nom de la ville.

C'est à partir du IVe siècle, avec saint Jean Chrysostome, que le nom de *bible* a désigné exclusivement la collection des Saintes Écritures, réunissant l*'Ancien* et le *Nouveau Testament.* Le mot toutefois n'est attesté que depuis 1223, dans le sens de « Grand livre ».

BOTTIN. Sébastien Bottin naquit à Grimonviller, le 17 décembre 1764, fut prêtre durant quelques années et devint fonctionnaire (secrétaire général du Bas-Rhin, puis du Nord). Mais son esprit était ailleurs, obsédé par le souci du classement et du rendement. Comme il s'intéressait à l'économie et à la statistique, il se donna pour tâche d'établir une liste alphabétique des commerçants de Paris, reprenant un travail commencé en 1797 par de Latynna et appelé *Almanach du commerce de Paris.*

Il expérimenta son œuvre en groupant toutes les informations du département du Bas-Rhin : le résultat l'autorisa à réaliser son propos sur la capitale. Et ce fut le succès, en 1819, de l'Almanach Bottin.

Désirant améliorer cet annuaire, Bottin mit sur pied un système de classification par fiches, avec mise à jour régulière et obtint bientôt un fichier de plus de cinquante mille noms.

Il mourut à Paris en 1853 et sa veuve fusionna *l'Almanach du commerce* de Bottin avec l'*Annuaire général du commerce*, édité par Firmin et Didot. Ce n'est pourtant qu'en 1900 que le nom de Bottin désigna ces répertoires professionnels auxquels nous sommes encore de nos jours si habitués.

GOTHA. C'est en Allemagne orientale, dans la Thuringe, que se trouve la ville de Gotha, sur le cours de la Leina. Ancienne capitale de la Saxe-Gotha, on y trouve quelques spécialités ou fabrications allant du sel gemme à la porcelaine et des soies à coudre à une manufacture de caoutchouc.

Mais l'honneur de la ville se trouve ailleurs. Si son Institut géographique a été créé par Justus Perthes, on y a imprimé depuis 1764 le fameux et célèbre *Almanach de Gotha*, annuaire concernant l'aristocratie et donnant des renseignements généalogiques, diplomatiques et statistiques.

Goncourt, dans son *Journal*, pouvait écrire, en 1890, que l'ensemble de l'aristocratie figurait dans

« l'almanach de Gotha » et Proust, en 1922, qu'il avait trouvé le prince de Guermantes dans le gotha.

GUILLEMET. On sait que Jean Gensfleisch, dit Gutenberg (1400-1468) ne découvrit pas, à proprement parler, l'imprimerie, mais eut le grand mérite de l'améliorer sensiblement en substituant aux lettres gravées dans des planches de bois des lettres mobiles et métalliques. Plusieurs de ses successeurs, pareillement, apportèrent des améliorations, sans que l'on connaisse exactement leur nom. Ainsi, en 1527, apparut chez Alde et J. Bade un signe nouveau en typographie utilisé dans le livre *Priscien* : il s'agissait d'un signe double, en forme de petits crochets anguleux, placé au début et à la fin d'une citation, d'un discours direct ou d'un mot que l'on désirait mettre en relief.

En 1672, on raconta qu'il s'agissait de l'invention d'un imprimeur nommé Guillaume et le terme « guillemet » naquit de cet usage ; peu après l'écrivain Gilles Ménage approuva cette origine dans son livre paru en 1672, intitulé *Observations sur la langue française.*

Dorénavant, « monsieur Guillemet » passait à la postérité : il entra au Dictionnaire de l'Académie en 1718.

ITALIQUE. Cet adjectif, qui devient substantif (masculin ou féminin, d'ailleurs), selon que l'on considère le mot comme étant lettre ou caractère, signifie, bien sûr, « qui est relatif à l'Italie ». Cette Italie dont la production dans le domaine des arts et de la culture est immense.

Elle a donc largement contribué à l'essor de l'imprimerie : en typographie, des lettres ou des caractères étaient, dès 1488, réputés « ytaliques » puis italiques dans le *Dictionnaire d'architecture* de Philibert Delorme, paru en 1568. Leur utilisation avait été accentuée en 1501 sur les presses d'Aldo Manuzio, à Venise, qui sortirent, entre 1494 et 1597, plus de neuf cents ouvrages.

Le caractère penché, dit italique, est employé lorsqu'on reproduit une phrase textuellement ou que l'on veut mettre des termes de phrases en évidence.

LÉONIN (VERS). Léon, chanoine de Saint-Victor de Paris, mit à la mode, au XII[e] siècle, des vers latins dont la fin rime avec la césure du troisième pied. Cela assura le succès, développé au Moyen Age, des vers « léonins ».

Aujourd'hui les vers léonins ont une ou deux syllabes reproduisant la consonance de la rime.

MAZARINADE. Giulio Mazarini, dit Mazarin, est né à Pescina, en Italie, en 1602. Après avoir servi dans la diplomatie pontificale, il vint en France sous Richelieu (qui le fit nommer cardinal) et lui succéda en 1643 il devait gouverner la France jusqu'en 1661, il termina la guerre de Trente Ans qui aboutit aux traités de Westphalie, lutta contre la Fronde, s'exila deux fois avant de triompher et imposa à l'Espagne la Paix des Pyrénées qui allait permettre à Louis XIV de faire valoir ses droits à la couronne d'Espagne, il fut très attaqué en raison de

son origine italienne et de l'augmentation des impôts. Cela détermina de violents pamphlets et des chansons satiriques où il était traité de « seigneur faquin » ou de « gredin de Sicile ».

Sa ruse ajoutait encore au refus de sa personne : n'avait-il pas réussi à faire arrêter Condé, venu en confiance au palais du Louvre, par le capitaine des Gardes ?

Ces violentes oppositions, exacerbées par la misère du peuple et la richesse trop ostentatoire du pouvoir, éclatèrent sous la forme de « mazarinades » dont on a pu, au siècle passé, établir une bibliographie, tant elles étaient nombreuses ; la plus connue est celle de Scarron ; d'autres furent composées par Guy Patin et le cardinal de Retz.

Que de haine contenaient les mazarinades, pour un homme qui a tout de même laissé le Collège des Quatre-Nations (l'institut) et la Bibliothèque Mazarine et donné au souverain Louis XV l'éducation politique qui fit de ce dernier un Roi-Soleil ! Quoi qu'il en soit, dès 1648, en tout cas 1651 avec « la Mazarinade » de Scarron, le nom s'était fixé à tout jamais.

PAMPHLET. Un certain Pamphile vivait au XIIe siècle, auteur comique écrivant également des poèmes en latin ; on lui attribua un diminutif : Pamphilet.

S'agissant de textes courts et quelque peu mordants, on prit l'habitude d'appeler certains écrits de littérature satirique, des pamphlets, mot qui entra au Dictionnaire

en 1762 et dont la formation est analogue à celle d'ysopet (voir ce mot).

PÉTRARQUISER. Francesco Pétrarque naquit à Arezzo en 1304, d'un père notaire exilé de Florence et qui alla s'établir à la cour pontificale d'Avignon.

Il fit ses études à Carpentras, puis aux universités de Montpellier et de Bologne. Vers 1328, il retourna en Avignon, ayant reçu les ordres mineurs et vécut auprès des Colonna.

Il rencontra alors la femme que nous connaissons sous le nom de Laure de Noves : un amour violent et sans espoir et qu'il immortalisera dans des vers. Il s'installa après divers voyages dans sa petite maison près de Fontaine-de-Vaucluse, écrivit ses vers, vit sa renommée grandir à tel point qu'il reçut en 1341, à Rome, la couronne de lauriers. En 1348, la mort de Laure lui arracha ses plus beaux vers comme *Les Triomphes* écrits à la manière du *Roman de la rose*, le faisant s'installer en Italie où il mourra, à Arqua près de Padoue, en 1374.

Plus tard, pétrarquiser a signifié : faire des compositions dans le genre du poète italien, puis célébrer un amour platonique, comme celui que Pétrarque vouait à Laure. C'est au cours du XVIe siècle que le mot se forgea.

PLÉIADE. Ce groupe de six étoiles étaient au nombre de sept pour les Grecs anciens, filles d'Atlas et de

Pléione, les Pléiades désignèrent la réunion de sept personnes illustres.

Sous la Renaissance, du Bellay et Ronsard s'en inspirèrent pour baptiser le groupe poétique donc ils furent les instigateurs. Une pléiade c'est donc la réunion de sept personnes.

PRIAPÉE. Fils de Bacchus et de Vénus, Priape était le dieu des jardins et de la génération, honorant également la fécondité. Dès 1480, on insistait sur cette signification et l'on désigna du nom de priape le phallus, emblème du membre viril et, donc, de la fécondité ; les poèmes licencieux, dorénavant, furent des priapées.

ROMAN. Aux siècles des grandes invasions, la lingua romana Rustica, ou latin populaire déformé par les peuplades barbares qui commençaient à occuper l'Empire d'Occident, devint la langue la plus usitée.

Elle fut à l'origine du Roman : commun dénominateur des langues latines.

Le Moyen Age appela « romans » certains poèmes épiques ou chansons de geste. Puis ces « gestes » prirent le caractère de récits réservés à la lecture.

Le roman commençait sa longue carrière.

SOLÉCISME. La syntaxe est, par définition, la disposition des mots dans une proposition, selon les règles de la grammaire.

À Soles, une ville de l'ancienne Cilicie, en Asie Mineure, fondée par les Athéniens, les habitants avaient une fâcheuse réputation. Ils avaient coutume, en parlant, de déformer la syntaxe, d'une manière personnelle et obstinée.

Finalement, ces fautes contre les règles de leur langue furent communément appelées solécismes ; en 1488, le terme fut repris et resta en usage.

YSOPET. On connaît mal la vie d'Ésope, fabuliste grec du début du VIe siècle avant J.-C. : esclave phrygien, laid, bossu, difforme, il habitait Samos.

Avec son esprit vif et amusant, il racontait des apologues, des récits familiers, y ajoutant quelque sentence morale. C'est du moins ce que l'on croit, car il semble probable qu'il n'a lui-même écrit aucun des textes qui lui sont attribués. C'est vers 325 avant J.-C. que Démétrios de Phalère établit un recueil de récits d'Ésope, qui ne cessa, ensuite, d'être repris.

Au Ier siècle de notre ère, le poète latin Phèdre leur donna une nouvelle actualité, avant la charmante Marie de France, femme trouvère née vers 1180.

Avec sa *Légende des deux amants*, Marie de France renouvela le genre d'Ésope et ses recueils de textes, comme ceux des fables du Moyen Âge, devinrent, rappelant le nom d'Ésope, des ysopets (ou isopets).

Le nom d'ysopet sommeilla quelques siècles, pour resurgir au cours du XXe siècle.

CHAPITRE 9.
NATURE

Le spectacle de la nature offre la découverte des animaux, la splendeur des fleurs et le mystère des minéraux. Les hommes, les femmes, les pays et les villes ont aussi laissé leur trace dans ce domaine.

Le dieu latin Faunus protégeait les jardins ; divinité champêtre, le faune était le protecteur des troupeaux, dont il assurait la fécondité ; on le représentait cornu, velu, avec de longues oreilles ; son rôle dans la littérature n'est pas négligeable. C'est à partir de Faunus, dieu des troupeaux, que l'on est passé à la faune, caractérisant l'ensemble des animaux d'une région donnée.

Les Romains, découvrant certaines îles de l'Atlantique et y voyant des chiens, les appelèrent Canaries ; mais il y avait également nombre de serins d'un jaune vif et, vers 1583, le terme de canari désigna cet oiseau.

Le doberman, superbe chien de garde, fit son apparition en France en 1917 ; mais son « créateur », M. Doberman, employé à la fourrière d'un bourg de Thuringe, avait réussi vers 1860 à sélectionner ce type de chien, pour son plaisir. Autre chien, autre aspect : les habitants de l'ancienne Molossie étaient considérés par les Grecs comme des Barbares ; ces derniers élevaient des chiens grands et forts, qu'on baptisa, bien entendu, molosses.

Le Python était dans la mythologie un serpent monstrueux ; lorsqu'on rencontra dans l'ancien monde un serpent de grande taille, il prit ce nom à son tour.

Les Gorgones - dont Méduse - furent décrites par Eschyle comme des vierges ailées à chevelure de serpents ; les zoologistes ont donné à des cœlentérés gélatineux en forme de cloche ce nom de méduse.

Les fleurs ont reçu beaucoup de noms d'hommes, peu de villes ou pays ; cela s'explique par le fait que les botanistes ont souvent voulu honorer des amis, chercheurs comme eux ; Linné, célèbre pour sa classification est, pour sa part, un auteur fécond en la matière.

La déesse latine des fleurs s'appelait Flora et était mère du Printemps ; c'est en 1656 qu'on créa un mot pour désigner un herbier : ce fut le mot flore, qui est structuré, au niveau des appellations d'espèces, par des noms tels que le jordanon et le linnéon, qui se rapportent à Jordan et Linné.

Les plantes ornementales honorent de nombreux botanistes : Michel Bégon, intendant à Saint-Domingue en 1683 (le bégonia) ; Jean-Paul Bignon, bibliothécaire de Louis XV (le bignonia) ; Louis de Bougainville, diplomate et explorateur (le bougainvillée) ; Kamel, botaniste moravien (le camélia) ; Andréas Dahl, suédois (le dahlia) ; G. Forsyth, horticulteur (le forsythia) et Alexandre Garden (le gardénia), médecin, tous deux écossais ; Zinn, un Allemand (le zinnia).

Et les femmes, direz-vous ? On les a honorées avec l'hortensia, qui perpétue, grâce au naturaliste Commer-

son, la mémoire d’Hortense Lepeaute, femme d’un horloger en vogue peu avant la Révolution. Quant au paulownia, il rappelle Anna Paulovnia, la fille du tsar Paul Ier. Tout de même, alors qu’on ne cesse de comparer la beauté d’une femme à celle de la fleur, c’est trop peu de dédicaces à notre goût. Que les botanistes d’aujourd’hui se ressaisissent !

Les pierres, les roches, les minerais, sont encore un domaine où les noms « propres » ont fait école. La région de Chalcédoine, sur le Bosphore, possédait jadis une variété de quartz à éléments rayonnants, de couleur blanche ou grise ; on la baptisa, dès 1120, du nom de calcédoine, mais ce n’est qu’au XVIIIe siècle que le terme entra dans le Dictionnaire de l’Académie. Pline parle d’une ville, nommée Gagas et du fleuve qui la traversait ; on y trouvait de la lignite d’un beau noir luisant : le jais. Magnésie était située près du mont Sipyla, où Scipion l’Asiatique remporta une victoire ; on parlait déjà d’une pierre d’aimant où d’une pierre de Magnésie : elle devint la magnésie. Topazos était une île de la mer Rouge, où l’on extrayait une pierre précieuse, jaune, transparente : on la baptisa topaze. Quant à la pierre de couleur bleue tirant sur le vert, qu’on trouvait en Turquie, comment aurait-on fait autrement que de l’appeler turquoise ? Sylvain de Dolomieu naquit en 1750, à Dolomieu ; après une jeunesse agitée, il se consacra aux sciences et s’intéressa aux minéraux ; on l’appréciait dans les milieux scientifiques car, en 1792, un naturaliste suisse proposa de nommer une variété de calcaire d’Angleterre et du Tyrol, la dolomie.

En 1821, on découvrit un minerai qui allait servir à la fabrication des produits réfractaires ; le gisement se trouvant près d'Arles, au village des Baux-de-Provence, on l'appela bauxite. Chypre, l'île de la Méditerranée, possède des montagnes d'origine volcanique et l'on y a travaillé dès l'Antiquité le « bronze de Chypre », plus communément appelé, cuivre, par déformation du mot latin.

Et la géographie, direz-vous ? Atlas, ayant conduit les Titans à l'assaut du mont Olympe, fut changé en montagne et condamné à soutenir le poids de la voûte céleste ; lorsque le géographe Mercator publia, au XVIe siècle, une collection de cartes géographiques, il l'illustra d'une représentation d'Atlas avec le globe sur ses épaules ; le mot atlas désigna ensuite tout recueil de cartes géographiques. Il était un fleuve d'Asie Mineure appelé Méandre. Il faisait de nombreux détours ; à la Renaissance, on appela méandre tout contour sinueux d'un cours d'eau ou d'une route. On ne pourra pas dire que l'histoire des mots n'emprunte pas, parfois, de curieux méandres.

Faune

FAUNE. Ancien roi du Latium, Faunus aurait été divinisé après sa mort. Ainsi devenu dieu - latin - il devint le protecteur des bergers et des troupeaux.

Il fut confondu avec le dieu Pan. Faunus rendait des oracles près de Tibur et était adoré au Palatin sous le nom de Lupercus. (C'est d'ailleurs en raison de ce nom

qu'étaient données les Lupercales, fêtes honorant le dieu.)

Divinité champêtre, il est cornu, velu, porte de longues oreilles pointues et des pieds de chèvre ; il joue de la flûte ou porte un chevreau sur ses épaules.

Par comparaison, on a parlé du faune, homme présentant des ressemblances physiques avec un faune ou ayant un comportement libidineux, voire lubrique.

Que Faunus, le dieu des troupeaux et des jardins, ou les Fauni, les petits génies champêtres, n'en soient pas malheureux pour autant.

Si le terme de faune a été cité en 1522, il n'est entré au Dictionnaire qu'en 1718.

ANGORA. Située en Asie Mineure, la ville d'Ancyre s'est ensuite appelée Angora puis Ankara et c'est sous ce nom qu'elle est devenue capitale de la Turquie en 1924.

Si sa renommée peut s'enorgueillir d'avoir eu comme hôte Alexandre le Grand et de posséder encore des ruines romaines d'un temple et d'une colonne dédiée à Auguste, c'est pour une autre raison que le nom est passé dans le langage courant.

En effet, on élevait à Angora certaines variétés de chats, de lapins et de chèvres, remarquables par la longueur de leurs poils. On parla bientôt, par exemple, du chat angora, puis de l'angora, tout simplement.

BENGALI. Le Bengale est, en Inde, la région alluviale très peuplée, des deltas du Gange et de Brahmapoutre. La ville de Calcutta en est aujourd'hui la capitale.

Outre les richesses naturelles à la région, on y voyait des passereaux au plumage de couleurs vives. Comme on les disait « originaires du Bengale », c'est tout naturellement qu'on les baptisa bengalis ; en 1760, l'Index de M. Brisson fait entrer le mot dans le vocabulaire propre à l'ornithologie.

CANARI. Aujourd'hui, le nom d'îles Canaries s'applique à un groupe d'îles espagnoles de l'Atlantique, constitué de quinze îlots volcaniques, dont sept seulement sont habités. Il s'agit de Tenerife, Fuerteventura, Grande Canarie, Lanzarote, La Palma, Gomera et Hierro.

Le nom de Canaries provient de ce que les Romains, découvrant ces terres, furent surpris d'y trouver beaucoup de chiens ; cela les frappa tellement qu'ils appelèrent les îles Canaries (du mot latin canis, signifiant chien).

Mais ces îles n'étaient pas seulement peuplées de chiens et, en dehors des rares habitants, il y avait une faune et une flore assez riches, en tout cas, variées.

Ainsi, on y voyait nombre de serins d'un jaune particulièrement vif sous le chaud soleil de la région : ces petits oiseaux devinrent alors des canaris, en 1583.

On notera également qu'une ancienne danse du XVIe siècle, dans laquelle les danseurs, effectuant une sorte

de mascarade, étaient costumés en sauvages des îles Canaries, prit également le nom de canarie.

DOBERMAN. Employé à la fourrière d'un bourg de Thuringe, M. Doberman éprouva de la compassion envers les pauvres animaux recueillis qu'il était finalement obligé de supprimer. Il se piqua au jeu, pensant en même temps qu'il lui serait peut-être possible de créer une race de chiens de garde.

Élaborant une technique de sélection, il finit par obtenir un résultat vers 1860, obtenant une race magnifique, comme on peut le constater aujourd'hui encore.

Le nom de cette variété de chiens fut facile à trouver, son créateur lui laissant volontiers le sien. Le doberman était né.

On notera que le doberman fit sa première apparition en France seulement en 1917, lors d'un concours organisé à Lyon.

GENET. Une tribu berbère était réputée pour sa cavalerie légère ; elle s'appelait zanati ; le mot se transforma en zeneti puis jineti, qui désigna un cavalier armé à la légère et monté sur un cheval d'Espagne.

À partir de 1694, un cheval de race espagnole, petit, bien conformé et solide, a pris le nom de genet.

GORILLE. Hannon était un célèbre navigateur carthaginois qui, au VIe siècle av. J.-C., explora les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'à la Guinée ; cette expédi-

tion a fait l'objet d'une relation dont il ne reste qu'une courte traduction en grec connue sous le nom de *Périple d'Hannon.*

Au cours de ce périple, le navigateur rencontra des hommes-singes velus sur la côte d'Afrique et les baptisa du nom de gorille. C'est aujourd'hui un animal pacifique, dangereux seulement s'il doit se défendre.

MARTIN-PÊCHEUR. Un oiseau à plumage noir et brillant, dos et poitrine rose pâle fut appelé en latin Pastor, sans doute par allusion à saint Martin, pasteur charitable. Martin devint le surnom du volatile, il en dériva le martinet et le martin-pêcheur, oiseau d'une autre famille, au plumage bleu-vert. L'explication de son nom n'est-elle pas plus simple ? Ne dit-on pas que le martin-pêcheur est l'oiseau de la Saint-Martin ? Quoi qu'il en soit, le saint patron des Gaules protège notre oiseau.

MÉDUSE. Cœlentéré gélatineux en forme de cloche. De Méduse, une des trois Gorgones.

Les Gorgones étaient trois sœurs, Sthéno, Euryale (immortelles) et Méduse, vierges ailées, à la chevelure de serpents et monstre abhorré selon Eschyle.

MOLOSSE. La Molossie, ancienne contrée de l'Épire, avait pour capitale Ambracie. Le premier souverain de ce peuple considéré comme à demi-barbare fut Molossos, fils d'Helenos et d'Andro-maque. La Molossie fut

célèbre pour l'élevage d'une race de chiens, employés pour la chasse et la garde des troupeaux : les molosses.

PERROQUET. Sans que l'on sache exactement pour quelle raison, le nom de Pierre était attaché à celui d'un oiseau à bec, qui apprend facilement à imiter la voix humaine. En 1395, une telle mention existait.

Peut-être le mot parocchо, désignant le curé italien, est-il venu rencontrer celui de Pierre, développant l'idée de « celui qui parle ». En tout cas, le mot perroquet était né.

PÉTREL. Il existe un palmipède qui, volant au ras des flots, donne l'impression qu'il marche sur l'océan. Cette particularité, par allusion à saint Pierre tentant de marcher sur les eaux comme le Christ, fit appeler cet oiseau « oiseau de saint Pierre » ou pétrel, Pierre s'écrivant Petrus en latin.

PYTHON. Dans la mythologie, Python était un serpent monstrueux, ou dragon à cent gueules jetant des flammes que Héra lançait à la poursuite de Latone.

Celle-ci ayant mis au monde Artémis et Apollon, le jeune dieu âgé seulement de quatre jours tua le monstre près de Delphes. La peau du serpent recouvrait le trépied sur lequel se tenait la Pythie. Des jeux pythiques furent créés pour célébrer la victoire d'Apollon sur le monstre.

C’est d’après ce serpent que l’on appela au XVIe siècle python un reptile des régions chaudes de l’ancien monde, non venimeux mais redoutable par sa taille (jusqu’à 8 mètres de long) et sa force.

RENARD. Connu d’abord sous le nom de goupil, ce mammifère devint au XIIIe siècle le héros du récit *Le Roman de Renart.* Ce nom propre lui avait été conféré en raison de la malice qui lui était attribué, Raginhard désigne en effet un personnage astucieux.

TRITON. Dieu de la mer, fils de Poséidon et d’Amphitrite ou de Nérée.

Il lutta contre Héraklès ou contre Dionysos. Plus tard, il ne fut plus qu’un dieu marin faisant partie du cortège de Poséidon-Neptune, et il se multipliera : les tritons seront alors les compagnons habituels des dieux de la mer.

Le nom de Triton fut relevé dès 1512, comme divinité de la mer à visage humain et à queue de poisson, dont l’attribut était la conque.

En 1615, le nom de triton fut attribué à un intervalle en musique, de trois tons puis, en 1808, qualifia un mollusque gastéropode dont la coquille servit de trompe et parfois utilisée encore par les bergers.

Un dernier sens de triton est apparu en 1846 : celui d’un batracien aquatique, à queue plate.

Flore

FLORE. La déesse latine des fleurs était appelée Flora ; elle fut aimée et épousée par Zéphyre.

Elle devint la mère du Printemps et fut identifiée par Ovide avec la Chloris grecque. Chaque année, on célébrait en son honneur les fêtes des Floralies.

Si, dès 1656, le mot flore est attesté avec le sens d'herbier, c'est en 1778, grâce à Lamarck, qu'il obtint droit de cité dans le vocabulaire ; toutefois, flore n'obtint ses lettres de noblesse qu'en 1835, en entrant au Dictionnaire de l'Académie.

JORDANON. Dans l'esprit de Charles de Linné et de son système de classification des plantes, un nom nouveau peut honorer un chercheur.

C'est ainsi que J.-P. Losty, en 1936, a proposé de nommer jordanon (du nom du botaniste français A. Jordan (18191897) l'espèce élémentaire, unité indépendante au sein de l'espèce linnéenne, soit une race pure ayant pour origine une mutation.

LINNÉON. Charles de Linné (1707-1778), né à Roeshult, professeur à l'université d'Uppsala est l'auteur d'un système de classification des plantes. Après avoir baptisé du nom de botanistes amis plusieurs variétés de plantes qui lui étaient soumises pour examen, il était juste que son nom fût choisi.

C’est pourquoi, en 1873, on appela « linnéon » ce qui désigne « l’espèce », suivant la conception même du botaniste suédois, utilisant les caractères morphologiques pour distinguer les différentes variétés les unes des autres. Le mot semble ne s’être officialisé qu’en 1932. Un linnéon est aussi synonyme d’espèce linnéenne.

BÉGONIA. Michel Bégon naquit à Blois en 1638 et connut une fort belle carrière car il était apparenté à la femme de Colbert : conseiller au présidial de Blois, subdélégué de l’intendant d’Orléans, commissaire à Brest (1680), intendant des Îles d’Amériques en mission à Saint-Domingue entre 1682 et 1684, intendant des galères à Marseille (1685) puis de la marine à Rochefort (1688), enfin de la généralité d’Aunis et Saintonge (1694). Il mourut à Rochefort le 14 mars 1710.

La renommée de Michel Bégon vint de son passage à Saint-Domingue marqué par une remise en ordre sérieuse, par l’importante bibliothèque qu’il réunit ainsi que par la création d’un cabinet d’antiquités égyptiennes. Il rassembla également de multiples portraits et des recueils de plantes rares.

C’est pourquoi le botaniste Charles Plumier (1646-1706), qui avait connu et apprécié Bégon comme intendant, appela Bégonia une plante découverte au cours de ses expéditions dans les pays chauds. Dès 1706, le bégonia, belle plante au feuillage décoratif et aux fleurs colorées, connut le succès.

En 1777, des spécimens arrivèrent des Antilles en Grande-Bretagne, puis d'autres suivirent, en provenance du Brésil ; de nombreuses variétés furent ensuite créées par hybridation.

BIGNONIA. Jean-Paul Bignon, petit-fils d'un avocat général, naquit à Paris en 1662 reçut une éducation très complète. Il écrivit de nombreux sermons dont la trace ne nous est cependant pas parvenue.

Ce fut également un ami des hommes de lettres et de sciences. Entré dans la congrégation de l'Oratoire, il devint prédicateur du roi puis, en 1718, son bibliothécaire.

Il fut Académicien français, membre honoraire de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en même temps que conseiller d'État. À tous égards, le bibliothécaire de Louis XV remplissait bien son rôle.

Lorsque Joseph de Tournefort, le vrai restaurateur de la botanique, élabora ses *Éléments de botanique*, il voulut rendre hommage à cet abbé Bignon qui avait tant fait pour les hommes de savoir.

C'est ainsi que Tournefort baptisa en 1694 du nom de bignone, ou bignonia, une nouvelle plante découverte en Amérique et qui s'adaptait bien au climat français.

Si Tournefort s'éteignit en 1708, l'abbé Bignon lui survécut jusqu'en 1743, très fier d'avoir vu, de son vivant, son nom passer à la postérité. Il fallut attendre

1798 pour voir le mot entrer dans le Dictionnaire de l'Académie.

BOUGAINVILLÉE. Louis-Antoine de Bougainville naquit en 1729, fit de solides études, publia à 25 ans un traité de calcul intégral, devint avocat, puis fit carrière dans la diplomatie en commençant comme secrétaire d'ambassade à Londres.

En 1756, il participa, sous les ordres de Montcalm, à l'expédition canadienne ; deux ans plus tard, il fut chargé d'une mission aux colonies et en 1759, fut promu colonel. Entrant alors dans la marine, il s'embarqua pour un voyage autour du monde, qui dura de 1766 à 1769. Ce voyage le mena à Tahiti, aux Nouvelles-Hébrides, à l'archipel des Salomon, aux îles Moluques. Bougainville relata ce voyage en 1771, dans un livre resté fameux.

Membre de la Société Royale Anglaise, de l'Institut de France, il devait être nommé sénateur et fait comte de l'Empire par Napoléon, avant de mourir en 1811.

Peu de temps avant cette mort, en 1809, le botaniste Philibert Commerson, qui avait accompagné Bougainville dans son périple, voulut lui rendre hommage et baptisa une plante grimpante sud-américaine du nom de *Bougainvillea glabra* ou bougainvillée.

On peut utiliser le terme au féminin ou au masculin (bougainvillier) ; le navigateur s'en moquerait, car son nom « Bougainville » a été aussi donné, à la plus grande île de l'archipel des Salomon, en Mélanésie,

découverte en 1768 par Bougainville et intégrée en 1975 dans le nouvel État de Papouasie. Le passage à la postérité était assuré.

CAMÉLIA. Avec son héroïne Marguerite Gautier, Alexandre Dumas a immortalisé, dans *La Dame aux camélias* (tant avec son roman en 1848 qu'avec sa pièce en 1852) cette plante ornementale à feuilles luisantes et aux fleurs d'un si tendre rose ou si aimable blanc. On a souvent donné pour origine à cette plante le nom propre de Camelli, qui introduisit cette variété du Japon en Europe. Il semble plus probable que la véritable origine se situe, comme pour d'autres plantes, dans l'immense travail accompli par Charles de Linné, l'illustre botaniste suédois du XVIIIe siècle. On fera de nouveau confiance à son système de classification, acceptant ainsi que, en l'honneur de G.J. Kamel, un jésuite moravien, botaniste lui aussi, qui vivait à la fin du XVIIe siècle, Linné ait donné son nom à ce si bel arbuste, en 1760.

COBÉA. Barnabé Cobo naquit à Lopéra (Espagne) en 1582. Devenu jésuite, il vécut pendant cinquante ans au Mexique et au Pérou.

Outre sa mission d'évangélisation qu'il menait avec ardeur, le père Cobo s'intéressa de près à l'histoire naturelle du pays auquel il s'était attaché. Il rédigea d'ailleurs dix volumes sur ce sujet. Une telle œuvre faillit tomber dans l'oubli, car on ne la retrouva qu'au siècle dernier, à la bibliothèque de Séville. C'est pour-

quoi le directeur du Jardin royal de botanique de Madrid, nommé Cavanillès, voulant baptiser un nouveau genre de plante, un arbrisseau du Mexique à grandes fleurs bleues en forme de cloches, décida, en hommage au missionnaire espagnol, de lui donner ce nom de cobéa, faisant ainsi passer à la postérité le patronyme d'un de ses valeureux compatriotes. C'était en 1811.

COLCHIQUE. Médée était la fille du roi de Colchide, sœur de Circé et réputée magicienne ainsi qu'empoisonneuse. Elle aida Jason à enlever la Toison d'or et l'épousa ; abandonnée par lui, elle s'en vengea en tuant ses enfants. Une plante vénéneuse, à fleurs mauves, de la famille des liliacées croissait dans les prairies marécageuses ; en souvenir du pays de l'empoisonneuse Médée, cette Colchide située près de la mer Noire, elle fut appelée colchique.

DAHLIA. Est-ce réellement le botaniste suédois Andréas Dahl qui rapporta une plante originaire du Mexique en Europe à la fin du XVIIIe siècle et lui laissa son nom ?

Est-ce Cavanillès, directeur du Jardin botanique de Madrid, déjà « inventeur » du cobéa, qui baptisa cette plante du nom de dahlia, pour honorer celui qui avait été l'élève du grand Linné ? Toujours est-il que c'est bien par rapport à Andréas Dahl, qui vécut de 1751 à 1789, que se situe l'origine de cette plante à racines tubéreuses, rondes ou ovales, parfois comestibles, à longues tiges et grandes feuilles, à belles fleurs.

Venant du Mexique, le dahlia fut acclimaté en Espagne en 1788 et introduit en Angleterre en 1802. À partir de 1809, de nombreux jardiniers-botanistes se sont évertués - avec succès - à donner des variétés de couleur permettant d'offrir toutes les nuances possibles, dans les tailles les plus diverses.

Depuis 1804, en tout cas, le mot dahlia était devenu nom commun.

FORSYTHIA. On connaît peu les événements de la vie de G. Forsyth, sinon qu'il vécut de 1737 à 1804, qu'il fut un botaniste de talent et un horticulteur de qualité. Sa renommée lui permit de devenir surintendant des jardins royaux de Kensington et de Saint-James. Peu de temps après sa mort, voulant lui rendre hommage, l'auteur M. Vahl, dans son ouvrage *Enumeratio Plantarum* décrivit le forsythia, cet arbuste ornemental à fleurs jaunes analogues au lilas et dont l'origine se trouve en Chine.

Une « plante dorée qui fleurit en hiver ; pour remplacer le soleil », comme l'écrit Georges Duhamel dans l'un de ses romans. Un bel hommage au sieur Forsyth.

FUCHSIA. Léonard Fuchs est né en 1501 à Wembdingen, en Bavière. Bien qu'orphelin de père, il put poursuivre ses études, devenant bachelier avant ses 14 ans, puis maître ès-arts et en médecine.

Il se consacra alors à la recherche, au professorat et aux soins auprès des malades. Son savoir étant immense, la

gamme de ses travaux porta particulièrement sur la médecine et la botanique.

Il a élaboré les règles essentielles sur les purgatifs, l’usage des bilans et observé le traitement de la lèpre et de la syphilis.

Il décrivit les utilisations thérapeutiques des végétaux, de plantes médicinales (aloès, rhubarbe, etc.), s’arrêtant à la digitale pourprée. Sa botanographie a connu d’innombrables rééditions et traductions, de même que ses *Opéra didactica*, parus en 1566, juste avant sa mort, survenue en mai de cette année-là.

Le botaniste Charles Plumier, voulant lui rendre hommage, choisit son nom pour baptiser un arbrisseau originaire d’Amérique, plante ornementale à fleurs en forme de clochettes, qui devint le fuchsia.

La première mention fut donnée par Plumier en 1693 dans sa *Description des plantes de l’Amérique*. Les belles fleurs rouges avaient désormais un nom.

GARDÉNIA. Alexander Garden, né en Écosse en 1728, commença par étudier la philosophie à Aberdeen, puis continua avec la médecine.

Les États-Unis d’Amérique l’attirant il décida d’aller s’y établir et devint ainsi médecin en Caroline du Sud.

Mais il avait un « violon d’Ingres » qui se nommait botanique, pour laquelle il se passionna jusqu’à sa mort, survenue en 1791-C’est Charles de Linné qui donna le nom de Garden, pour l’honorer, à cette belle plante de la famille des rubiacées, originaire de Chine.

Dès 1777, les jolies fleurs blanches et parfumées du gardénia figuraient dans le *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.*

GOETHÉE. Qui ne connaît l'existence de Johann Wolfgang Goethe ? Né à Francfort-sur-le-Main en 1749, il vécut une enfance heureuse, apprenant en compagnie de son père sept langues, la musique, le dessin, l'histoire naturelle. Étudiant à Leipzig, puis à Strasbourg, malgré une grave maladie, il revient à Francfort en 1771 pour être avocat, mais s'occupa surtout de poésie. Il publia, en 1773, *Goetz von Berlichingen*, qui eut un immense succès, suivi de *Werther*, qui le plaça au premier rang des écrivains allemands.

Devenu conseiller du duc Charles-Auguste à Weimar, pendant dix ans, il passa ensuite en Italie (1786) avant de participer à la campagne de France, puis de reprendre ses travaux. Il devint l'ami de Schiller et publia son célèbre *Faust* en 1808. Il devait mourir en 1832.

Durant toute sa vie, Goethe s'intéressa à la botanique et c'est précisément pour lui rendre hommage que fut baptisée du nom de goethée, un arbuste du Brésil à grosses fleurs.

À noter que l'on a baptisé du nom de goethite un minéral qui se trouve souvent dans les cavités de la limonite ; également pour rendre hommage - c'était en 1806 - au célèbre écrivain, qui également s'intéressa aux minéraux.

HORTENSIA. Antoine Laurent de Jussieu fit adopter une classification rationnelle des plantes, remplaçant celle de Linné. C'est lui qui raconte, dans son dictionnaire, comment fut baptisé l'hortensia.

Philibert Commerson (1727-1773), naturaliste lui aussi, rapporta un beau jour d'Extrême-Orient, plus exactement de Chine, un arbuste dont les fleurs bleues, roses ou blanches, étaient regroupées en grosses touffes en ombrelle, non odorantes.

Voulant honorer une femme célèbre, Commerson lui dédia la fleur, mais il faut avouer qu'il existe deux hypothèses. Dans le premier cas, Commerson aurait donné à la plante le nom de *peautia caelestina*, en mémoire de Nicole Reine Lepeaute, célèbre mathématicienne, qui devait décéder en 1788. Dans le second, il aurait voulu honorer Hortense Lepaute, femme d'un horloger parisien, très en vogue à cette époque.

Quoi qu'il en soit, se ravisant, semble-t-il, Commerson dit qu'il appela la plante du nom de hortensia à partir de *flos hortorum* (« fleur des jardins »), parce que cultivée dans tous les jardins de Chine.

Jussieu, dans son *Genera Plantarum*, a conservé hortensia, qu'il faut alors prendre comme le féminin de *hortensius* « de jardin ».

MAGNOLIA. Pierre Magnol est né en 1638 à Montpellier et, après avoir suivi des études de médecine, se spécialisa en botanique, il devint professeur de cette spécialité dans sa ville natale en 1664.

Il essaya, en 1676, de dresser un répertoire des plantes du Languedoc, en les examinant sous l'angle de leur pouvoir médicinal, puis des plantes particulières à Montpellier.

En 1689, il établit une analogie entre les règnes animal et végétal, distinguant familles, espèces et variétés hybrides. Mais sa classification fut peut-être incomplète ou partiale, en tout cas elle pécha par inexactitude, ce qui entraîna des critiques.

Magnol, de lui-même, retira certaines hypothèses, ce qui n'enlevait rien à l'énorme travail accompli par ailleurs, avant sa mort, survenue en 1715. C'est pourquoi le botaniste Charles Plumier - qui avait déjà « baptisé » d'autres espèces ou d'autres plantes - donna à une nouvelle espèce de plante aux larges feuilles luisantes et à belles fleurs crème, venant d'Asie et d'Amérique, le nom de magnolia. C'était en 1737. Un peu plus tard, en 1752, Linné « confirma » ce nom qui est parfois remplacé par celui de laurier-tulipier, mais qui est fort décoratif.

PAULOWNIA. Anna Paulownia, fille du tsar Paul Ier de Russie, s'adonnait à la passion des plantes, l'une d'elles avait sa préférence, un bel arbre d'ornement de la famille des scrofulariacées. En l'honneur de la grande duchesse, cette plante reçut le nom de paulownia.

PÉTUNIA. Le tabac a été connu en France dès 1556, grâce au père Thévet et surtout à Jean Nicot, en 1560,

qui en rapporta un échantillon à Catherine de Médicis. C'est pourquoi, au début, on l'appela nicotiane ou l'herbe à la reine.

On lui donna aussi d'autres noms, correspondant à celui de divers utilisateurs : herbe du Grand Prieur, de Tournabon ou de Sainte-Croix, enfin pétun, nom que lui donnaient les Indiens du Brésil et de la Floride. Il s'agit d'une plante dicotylédone de la famille des solanacées ; on en trouve d'autres qui ont « fait leur vie » ; c'est le cas d'une variété herbacée, vivace, très appréciée comme plante ornementale en raison de ses fleurs violettes, roses, bleues ou blanches, fleurissant de mai à novembre.

On lui attribua au début, vers 1828, le nom de pétunie, directement dérivé de pétun, qui ensuite se transforma en pétunia.

ROBINIER. Jean Robin est né en 1550. Après ses études, il s'installa comme apothicaire tout en s'occupant activement de son jardin, situé à la pointe de l'île Notre-Dame, à l'emplacement de l'actuelle place Dauphine.

Il le développa tant que la faculté de médecine l'incita à lui donner toute l'ampleur possible. Ainsi, en 1597, quelques graines venues probablement du Canada furent semées dans le jardin de Jean Robin et s'y épanouirent.

Jean Robin devint directeur du Jardin des Plantes, qui connut un grand engouement ; arboriste du roi,

l'apothicaire montrait toutes les plantes rares venues de Virginie ou autres pays.

En 1601, il publiait le catalogue de ses collections dans lequel figurait le fameux arbre venu du Canada, souvent appelé acacia. L'arbre « à Jean Robin » grandit et continua de plaire. Jean Robin mourut en 1629, son neveu Vespasien lui succéda et prit en main les destinées de ce qui était dorénavant le Jardin Royal des Plantes. À son tour, Vespasien disparut, en 1662.

Charles de Linné, à qui l'on doit quelques autres baptêmes semblables, décida en 1735, dans son catalogue, d'honorer la mémoire des deux Robin, qui avaient bien mérité de la botanique : ainsi naquit le robinier.

Un robinier qui est vivace puisque, à près de 400 ans, il est encore présent au Jardin des Plantes, protégé par des grilles.

Voilà comment deux petites graines apportées en 1597 du Canada ont connu une belle histoire.

VERNONIE. Le botaniste anglais Petiver était fort réputé vers les années 1840. N'a-t-on pas donné son nom à une plante dicotylédone, de la famille des phytolacées, appelée pétivérie ? Or, ce botaniste reçut un jour une plante du Maryland ; il s'agissait de l'étudier. C'était également une représentante du genre des dicotylédones, mais de la famille des composées.

Certaines autres espèces étaient cultivées comme plantes ornementales ; indéniablement, celle-ci allait plaire également. Petiver ne fut pas long à se décider :

l'expéditeur se nommant W. Vernon, la plante prendrait dorénavant le nom de vernonie.

ZINNIA. Une nouvelle fois, nous rencontrons sur notre chemin le fameux botaniste suédois Charles de Linné, professeur à l'université d'Uppsala et auteur d'un système de classification des plantes.

En 1763, il eut à identifier une plante dicotylédone, herbacée, annuelle, d'origine exotique puisque venant du Mexique.

Voulant rendre hommage au botaniste allemand nommé Zinn, Linné créa ainsi le zinnia, dont la variété des couleurs et la durée des fleurs sont toujours fort appréciées pour agrémenter les intérieurs des habitations.

Minéraux

BAUXITE. Ce minerai d'aluminium est d'une grande importance technique puisque, suivant la proportion d'oxyde de fer qu'il contient, on distingue deux variétés : la blanche, qui sert à préparer le sulfate d'aluminium et entre dans la fabrication des produits réfractaires et des ciments ; la rouge, pour l'alumine gélatineuse et la grise, pour les abrasifs et les sables de fonderie.

Il fut découvert et analysé pour la première fois par l'ingénieur des mines Berthier, en 1821. Comme le gisement se situait près d'Arles, dans les Bouches-du-Rhône, exactement dans le pittoresque village des Al-

pilles nommé Baux-de-Provence, on donna à la découverte le nom de bauxite, dès 1837.

En fait, c'est le gisement situé près de Brignoles, dans le Var, qui a fait l'objet d'une exploitation, celui des Baux-de-Provence ne l'ayant guère été.

CALCÉDOINE. La ville de Chalcédoine est une ancienne cité de la rive asiatique du Bosphore, siège de plusieurs conciles, notamment celui de 1451.

La ville fut entièrement détruite par les Turcs, au XVe siècle : c'est de ses ruines que furent extraites les pierres qui servirent à construire les mosquées de Constantinople. Jadis, la région possédait une variété de quartz à éléments rayonnants, translucide, chatoyant, de couleur blanche ou grise.

C'est tout naturellement que cette pierre fut appelée calcédoine, dès 1120 ; il fallut toutefois attendre le XVIIIe siècle pour que le mot entre au Dictionnaire de l'Académie (1798).

DOLOMIE. Sylvain Tancrède Gratet de Dolomieu naquit en 1750 à Dolomieu (Isère). Membre de l'ordre de Malte, il voulut devenir novice ; une altercation et un duel le firent condamner à mort.

Gracié, il se consacra à l'étude et aux sciences. De nombreuses missions lui permirent d'établir des travaux appréciés et d'entrer à l'Institut ; il fit partie du groupe des savants de l'expédition d'Égypte mais fut

capturé au retour, ce qui lui valut de connaître les prisons italiennes, à Messine.

Il occupa son temps à faite de multiples observations et à rédiger ce qu'il avait constaté sur les minéraux (leur forme et leur nature), notamment sur les roches volcaniques des îles Ponce et Lipari et écrivit *Une introduction à la philosophie minéralogique.* La victoire de Marengo lui assura, comme à ses compagnons emprisonnés, la liberté, mais la dureté de sa captivité l'avait à jamais marqué et il mourut peu après, à Châteauneuf, en 1801.

Le naturaliste suisse Bénédict de Saussure avait, dès 1792, proposé de baptiser dolomie une variété de calcaire surtout répandue en Angleterre et au Tyrol. Dans les Alpes, d'ailleurs, les alpinistes connaissent fort bien les Dolomites, autre hommage au fameux géologue. En 1878, le mot dolomie entrait dans le Dictionnaire de l'Académie.

JAIS. Si l'on en croit l'historien Pline, il se trouvait en Lycie une ville et un fleuve du nom de Gagos. Une variété de lignite, d'un beau noir luisant, fit la renommée de cette ville, la « pierre de Gagos ». Les aléas de la prononciation en firent le jais.

MAGNÉSIE. Magnesia ad Sipylum, ville grecque d'Asie Mineure, située en Lydie, sur les bords de l'Hermos, vit la victoire de Scipion l'Asiatique sur Antiochos III de Syrie (190-189 avant J.-C.). Cette cité connut une grande prospérité à l'époque hellénistique ; parmi ses

richesses, un gisement de minerai de fer magnétique situé aux abords de la ville : la pierre de Magnésie.

TOPAZE. La mer Rouge - appelée aussi golfe Arabique ou mer Érythrée - est en fait un long fossé d'effondrement entre l'Afrique et l'Arabie.

Le canal de Suez la relie à la Méditerranée et au détroit d'Aden sur le golfe du même nom. Ses eaux sont très chaudes et comme colorées de rouge, lors des fortes chaleurs, en raison du développement d'organismes microscopiques.

Dans cette mer, des îles et, parmi elles, une nommé Topazos, connue depuis le IIe siècle. C'est ce nom qui a été donné à la pierre précieuse jaune et transparente. Il existe de nombreuses appellations : topaze d'Inde, de Sibérie, de Saxe, d'Espagne, d'Orient. De nos jours, la plupart proviennent en fait du Brésil.

TRIPOLI. Il existe deux cités du nom de Tripoli : une ville de la République libanaise et la capitale de la Tripolitaine et de la Libye. C'est cette dernière qui nous intéresse, appelée également Tripoli de Barbarie.

Dans la région, jadis, était extraite une substance siliceuse, d'apparence argileuse et âpre au toucher, dont la dureté fut bientôt appréciée pour polir les pierres dures, le verre et les métaux.

Comme la plus grande partie du commerce concernant cette substance s'effectuait autrefois dans la ville de Tripoli de Barbarie, le nom qui se fixa fut tout simple-

ment… tripoli, vers l'an 1508. On connaît par ailleurs le tripoli de Venise (il vient de Corfou), le tripoli de Toscane, celui de Bohême, ceux d'Auvergne et de Bretagne.

TURQUOISE. La Turquie, point de liaison entre l'Europe (par la Bulgarie) et l'Asie (par l'Irak, le Liban et la Syrie), a bien entendu laissé son nom à divers termes de notre vocabulaire.

Outre une turquerie (représentation de scènes turques sous forme de peinture), un turquet (nom vulgaire du blé en Turquie ou chien à nez camus d'origine turque) et le bleu turquin (foncé, voir le taffetas ou le marbre turquin), il existe un terme bien connu en minéralogie.

Il s'agit d'une pierre précieuse bleue tirant sur le vert, d'une matière opaque, de dureté moyenne que l'on peut polir, constituée par du phosphate d'alumine hydraté.

On en trouvait en Perse, jadis ; on l'a appelée turquoise, dès le XIIIe siècle. Le premier auteur français à en avoir parlé fut, en 1628, Gui de La Brosse, médecin de Louis XIII et directeur du jardin botanique du roi.

Métaux

COBALT. En Allemagne, la légende disait que des lutins peuplaient les mines d'or et d'argent, ils avaient la garde des trésors souterrains. Or, ces lutins étaient considérés comme maléfiques, on les appelait des Kobalts.

Le physicien suédois Brandt isola en 1733 un métal qui fut baptisé du nom de ces lutins diaboliques.

CUIVRE. Il est une île de la Méditerranée orientale, entre l'Asie Mineure et la Syrie, à laquelle sa position géographique donne aujourd'hui une importance stratégique de premier ordre : Chypre. Des montagnes d'origine volcanique, une chaîne de montagnes calcaires, une vallée fertile, des cours d'eau nombreux, des cultures variées en raison du climat méditerranéen (blé, vigne, etc.) offrent à Chypre un éventail important pour son économie et son tourisme.

Dans l'Antiquité, Chypre a eu la même civilisation que la Crète. Mais déjà avait eu lieu le passage à l'âge du cuivre, que l'on martelait dès le Ve millénaire avant notre ère, à Sumer.

Or, ce fameux cuivre vient du terme latin cupreum, une variante de cyprium, qui signifie, bronze de Chypre, puisque c'est de cette île que le métal, facile à travailler, se répandit en Occident. On connaît le cuivre depuis 1155.

MERCURE. Comme dieu ; le Mercure latin (parfois assimilé à l'Hermès des Grecs) était celui du commerce ; les poètes en avaient fait également le patron du mensonge et du larcin, racontant qu'à peine né, Mercure avait dérobé les bœufs et le carquois d'Apollon, l'épée de Mars, la ceinture de Vénus, etc.

Mais il était aussi considéré comme le dieu de l'éloquence, messager céleste, inventeur de la flûte et

de la lyre, protégeant les chemins et la circulation. Un véritable cumul de fonctions divines !

Aussi le mercure, corps simple et métal liquide d'un blanc argenté, lui doit-il son nom par la comparaison entre le dieu aux déplacements incessants et sa mobilité propre. C'est du moins ce qui apparaît dans un traité d'alchimie du XVe siècle.

On notera qu'en tant que dieu du commerce, Mercure a permis, vers 1701, la création de la mercuriale, tableau officiel hebdomadaire des denrées, mot qui, dès 1535, qualifiait déjà une assemblée semestrielle des cours de justice.

Géographie

AMÉRIQUE. Alberico ou Amerigo Vespucci naquit à Florence en 1454. Chargé d'équiper les navires en partance, il rêvait de pouvoir, un jour, égaler Christophe Colomb. Après avoir été au service de l'Espagne, il passa à celui du Portugal et fit quatre voyages en Amérique, où il aborda après Colomb.

Ses lettres révélèrent aux géographes l'existence d'une grande terre au sud-ouest de l'Atlantique : grâce à ses récits et à ses croquis, la physionomie du Nouveau Monde se précisa.

En 1507, un cartographe allemand, le moine Martin Waldseemüller désigna ces nouvelles terres par la dénomination « Ame rici Terra », donnant le prénom

d’Amerigo Vespucci au continent. Le nom resta ; ainsi fut baptisée l’Amérique.

Quant à Christophe Colomb, les Espagnols le vengèrent en appelant Colombie l’État qu’ils fondèrent en Amérique du Sud, en 1510.

Amerigo Vespucci s’éteignit en 1512 à Séville ; déjà le mot d’Amérique était largement utilisé et on baptisa les habitants du continent, des Américains, en 1556.

ASIE. Selon une légende, c’est le sorcier Asios qui donna à Tros, ancêtre des Troyens, la statue du Paaladion. Son nom aurait été attribué au continent Asie. À moins que l’origine du nom de ce continent ne soit Asie, Océa-nide et fille d’Océan et de Thétys.

ATLANTIQUE. Atlas était le frère de Prométhée. Pour avoir conduit les Titans à l’assaut de l’Olympe, il fut changé en montagne et condamné à soutenir de ses épaules le poids de la voûte céleste. L’on donna son nom à une montagne d’Afrique, en bordure de l’océan. L’océan en question fut en raison de la proximité de cette montagne baptisé Atlantique.

ATLAS. L’image d’Atlas soutenant le monde était fort parlante. Aussi lorsqu’au XVIe siècle, le cartographe Gérard Mercator publia une collection de cartes géographiques, il orna le frontispice de l’édition par la représentation d’Atlas soutenant le globe sur ses épaules.

Dès 1585, l’usage consacra le terme usuel d’atlas, à la fois pour les recueils de cartes géographiques, puis

pour ceux de planches et de tableaux se rapportant à d'autres sciences.

BORÉAL. Borée était le fils d'un Titan et d'Aurore, déesse des vents. La mythologie en fit le vent du Nord ; c'est son souffle qui aurait dispersé la flotte des Perses.

De son nom fut désigné tout ce qui appartient au Nord ou au Grand Nord : Aurore boréale, terres boréales, latitude boréale, de même que bourrasques, vents glacés et tourbillonnants.

EUROPE. La fille d'Agénor, roi de Phénicie, fut enlevée par Zeus, transportée en Grèce ; Europe devint la mère de Minos. Le mythe de l'enlèvement d'Europe a inspiré de nombreux artistes, de Véronèse à Boucher en passant par Titien.

L'on se plait à croire que l'infortunée Europe donna son nom au vieux continent.

MÉANDRE. Il est un fleuve en Asie Mineure, célèbre par ses nombreux détours. Il prend sa source au cœur du plateau d'Anatolie pour déboucher dans la mer Égée, au sud de l'île de Samos. Son cours est de 380 km et son nom, aujourd'hui, est Bouyouk-Mendérez.

Jadis, en grec, il se nommait Maiandros ; en latin, cela devint Maeander. Les sinuosités étaient tellement connues qu'elles le caractérisèrent entièrement et que, dès 1552, il se nommait Méandre.

Par allusion, les sinuosités d'un cours d'eau, d'un sentier ou d'une route ont pris son nom.

OCÉAN. Le dieu de la mer chez les Grecs (Océan devenu Oceanus chez les Romains) était le fils d'Ouranos et de Gaea, le Ciel et la Terre ; il avait épousé sa sœur Téthys et était devenu le père des fleuves, des fontaines, des trois mille nymphes que l'on appelait Océanides.

Il abreuvait ainsi les hommes et les animaux ; cet élément marin était représenté par un vieillard barbu, entouré de monstres marins et mollement étendu sur les flots. Le mot qui, à l'origine, avait l'orthographe « occean » vers 1120, devint océan en 1600 et servit à désigner ce qu'on appelait auparavant la « mer océane ».

Déjà, les Océanides avaient surgi des eaux et donné naissance à l'Asie, l'Europe, la Libye, Parthénope. Rhodie, Thrace, bien d'autres encore, que les marins voulaient aller découvrir.

OCÉANIE. Chez les Hellènes, Océan était le dieu de la mer, père des fleuves, des fontaines et des Océanides.

Aussi l'ensemble des terres éparses qui constellent l'océan Pacifique furent-elles nommées Océanie. L'océan étant le véritable « continent » de ces îles de superficies différentes et éloignées les unes des autres de milliers de kilomètres.

ODYSSÉE. *L'Odyssée*, poème épique attribué à Homère, peut être considéré comme le premier roman d'aventures. Le récit des périples d'Ulysse en est la trame. Ulysse réunit les qualités qui font le « héros » :

audace, ruse, courage. Aussi une odyssée est-elle devenue synonyme d'une entreprise périlleuse.

PHARE. Dès la plus haute antiquité, l'usage du phare était connu. Homère y fait allusion. Le plus ancien était sur le promontoire de Sigée, mais le plus célèbre a une belle histoire.

Il fut l'œuvre de l'architecte Sostrate de Cnide, pendant le règne de Ptolémée Boter (ou de son fils Ptolémée Philadelphe) en l'an 283 av. J.-C.

Sa hauteur dépassait certainement les 100 mètres et il était en marbre blanc ; on le considéra bientôt comme l'une des sept merveilles du monde.

Sostrate de Cnide, voulant témoigner de son travail, fit graver une inscription dans la pierre, la recouvrit d'un lit de chaux, inscrivant sur l'enduit le nom de son roi.

Le temps passa, l'enduit disparut, le nom du roi aussi et il ne resta plus que ce témoignage : « Sostrate, Cnidien, fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs pour le salut des navigateurs. »

La merveille du monde survécut jusqu'en août 1303, époque à laquelle un tremblement de terre la ruina entièrement.

Ce monument, établi à l'entrée du port d'Alexandrie, était bâti sur l'îlot de Pharos... ce qui explique facilement la formation du mot phare, dont l'orthographe actuelle est attestée en 1553.

INDEX

C

D

E

F

G

H

I

J

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z